CORNEILLE

le Cid

NOUVEAUX CLASSIQUES LAROUSSE

LISTE DES CLASSIQUES LAROUSSE

260 volumes parus

une collection dont le succès ne cesse de grandir, demander la liste détaillée et le catalogue spécial.

MOYEN ÂGE ET XVI[e] SIÈCLE

La Chanson de Roland.
Chansons de geste.
CHRÉTIEN DE TROYES : Choix.
Chroniqueurs : Extraits, 2 vol.
La Poésie lyrique.
La Littérature morale.
Le Roman de Renart.
Les Romans courtois.
Théâtre au moyen âge, 2 vol.
VILLON : Poésies choisies.
MAROT : Poésies choisies.
Historiens du XVI[e] siècle.
Humanistes du XVI[e] siècle.
Conteurs français du XVI[e] siècle.
Tragédie au XVI[e] siècle.
Comédie au XVI[e] siècle.
RABELAIS : Gargantua-Pantagruel, 2 vol.
RONSARD : Poésies, 2 vol.
DU BELLAY : Œuvres choisies.
La Satire Ménippée.
MONTAIGNE : Essais, 2 vol.
A. D'AUBIGNÉ : Les Tragiques.

XVII[e] SIÈCLE

BOILEAU : Satires et Epîtres. Le Lutrin et l'Art poétique. 2 vol.
BOSSUET : Oraisons funèbres et Sermons. Discours sur l'Histoire universelle. 3 vol.
CORNEILLE : Le Cid. Horace. Cinna. Polyeucte. Le Menteur. Nicomède. Rodogune. La Mort de Pompée. Sertorius. L'Illusion comique. 10 vol.
DESCARTES : Discours de la Méthode. Méditations métaphysiques. Œuvres scientifiques. 3 vol.
Epistoliers du XVII[e] siècle.
FÉNELON : Lettre à l'Académie. Télémaque. 2 vol.
FURETIÈRE : Le Roman bourgeois.
GUEZ DE BALZAC, VOITURE : Œuvres.
LA BRUYÈRE : Caractères, 2 vol.
M[me] DE LA FAYETTE : La Princesse de Clèves.
LA FONTAINE : Fables choisies, 2 vol.
LA ROCHEFOUCAULD : Maximes.
MALEBRANCHE : Pages choisies.
M[me] DE SÉVIGNÉ : Lettres.
MALHERBE, RACAN, MAYNARD : Œuvres choisies.
MOLIÈRE : Amphitryon. L'Avare. Le Bourgeois gentilhomme. Les Femmes savantes. George Dandin. Le Malade imaginaire. Le Médecin malgré lui. Le Misanthrope. Monsieur de Pourceaugnac ; la Comtesse d'Escarbagnas. Les Précieuses ridicules. Le Tartuffe. Dom Juan. L'Ecole des Femmes. La Critique de l'Ecole des Femmes. L'Ecole des Maris. Les Fourberies de Scapin. Scènes choisies. 17 vol.
PASCAL : Provinciales, Pensées, 2 vol.
PERRAULT : Contes.
RACINE : Andromaque. Athalie. Bajazet. Bérénice. Britannicus. Esther. Iphigénie. Mithridate. Phèdre. Les Plaideurs. 10 vol.
RÉGNIER, Th. DE VIAU, SAINT-AMANT : Poésies choisies.
SAINT-SIMON : Mémoires.
SCARRON : Le Roman comique.
SPINOZA : L'Ethique.
URFÉ (Honoré D') : L'Astrée.

XVIII[e] SIÈCLE

BEAUMARCHAIS : Le Barbier de Séville. Mariage de Figaro. 3 vol.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE : Paul et Virginie.
BUFFON : Pages choisies.
CHÉNIER (André) : Poésies.
CONDILLAC : Traité des sensations.
DIDEROT : Œuvres choisies, 2 vol.
L'Encyclopédie (Extraits).
Epistoliers du XVIII[e] siècle.
FLORIAN : Fables choisies.
FONTENELLE : Œuvres choisies.
LESAGE : Turcaret. Gil Blas. 3 vol.
MARIVAUX : Arlequin poli par l'Amour ; l'Epreuve. Le Jeu de l'Amour et du Hasard. Les Fausses Confidences. La Double inconstance. 4 vol.
MONTESQUIEU : Lettres persanes ; Considérations. L'Esprit des Lois. 2 vol.
ORATEURS DE LA RÉVOLUTION.
Abbé PRÉVOST : Manon Lescaut.
REGNARD : Le Légataire universel. Le Joueur. 2 vol.
RIVAROL : Discours sur l'universalité...
ROUSSEAU (J.-J.) : Du contrat social. Emile, 2 v. La Nouvelle Héloïse, 2 v. Dialogues, Rêveries, Correspondance. Les Confessions. Discours ; Lettre sur les spectacles. 8 vol.
SEDAINE : Le Philosophe sans le savoir.
VAUVENARGUES : Choix.
VOLTAIRE : Œuvres philosophiques. Œuvres critiques et poétiques. Siècle de Louis XIV. Charles XII. Lettres. Zaïre. Contes, 2 v. : 8 vol.

suite : page 3 de couverture

NOUVEAUX CLASSIQUES LAROUSSE

FONDÉS PAR
FÉLIX GUIRAND

DIRIGÉS PAR
LÉON LEJEALLE
Agrégés des Lettres

LE CID

tragi-comédie

Il est interdit d'exporter le présent ouvrage au Canada, sous peine des sanctions prévues par la loi et par nos contrats.

Phot. Phédon-Atlas-Photo.

SÉVILLE : LA TOUR DE L'OR ET LE GUADALQUIVIR

CORNEILLE

LE CID

tragi-comédie

avec une Notice biographique, une Notice historique et littéraire, un Lexique, des Notes explicatives, des Documents, des Jugements, un Questionnaire et des Sujets de devoirs,

par

L. LEJEALLE et J. DUBOIS
Agrégés de l'Université

LIBRAIRIE LAROUSSE
17, rue du Montparnasse, et boulevard Raspail, 114
Succursale : 58, rue des Écoles (Sorbonne)

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE DE LA VIE DE CORNEILLE 1606-1684

1606 — **Naissance à Rouen,** rue de la Pie, le **6 juin,** de Pierre Corneille, fils d'un avocat au parlement de Rouen. Sa famille, de moyenne bourgeoisie, est pieuse et économe.

1615-1622 — Brillantes études chez les Jésuites de Rouen; il obtient des prix de vers latins.

1624 — Corneille est reçu avocat stagiaire au parlement de Rouen. Il n'aurait, selon la tradition, plaidé qu'une seule fois dans sa vie.

1625 — Il écrit ses premiers vers, publiés en 1632, dans les *Mélanges poétiques*. — Naissance de Thomas Corneille, frère du poète.

1628 — Le père de Corneille lui achète deux offices : celui d'avocat du roi au siège des Eaux et Forêts, et celui de premier avocat du roi « en l'Amirauté de France au siège général de la Table de Marbre du palais de Rouen ». Ces charges valent 11 600 livres et rapportent environ 1 200 livres, soit assez peu. Elles obligent Corneille à une certaine activité administrative.

1629-1630 (date incertaine) — Corneille confie, selon une tradition du XVIII[e] siècle, sa **première comédie, *Mélite,*** à la troupe de Mondory, qui passait par Rouen et qui la joue à Paris, au Jeu de paume Berthault.

*1631 — *Clitandre*, tragi-comédie. La pièce est publiée avec les *Mélanges poétiques*.

1631 — *La Veuve*, comédie.

*1632 — *La Galerie du Palais*, comédie.

*1633 — *La Suivante*, comédie.

*1634 — *La Place Royale*, comédie. — Corneille compose, en 1634, une élégie latine en l'honneur de Louis XIII et de Richelieu, de passage à Rouen. *La Gazette* mentionne pour la première fois le nom de Corneille.

1635 — Il aborde la tragédie avec *Médée;* il fait partie - avec Boisrobert, Colletet, L'Estoile et Rotrou - du groupe des cinq auteurs que patronne Richelieu, et reçoit du cardinal une pension qu'il touchera jusqu'en 1643. — Représentation de *la Comédie des Tuileries*, écrite par ce groupe.

1636 — ***L'Illusion comique,*** comédie; ***le Cid,*** tragi-comédie (probablement dans les tout derniers jours de l'année).

1637 — **Querelle du *Cid*** : *Excuse à Ariste*, de Corneille; *Observations sur « le Cid »*, de Scudéry; *Sentiments de l'Académie sur « le Cid »*, rédigés par Chapelain. — Corneille peut porter le titre d'écuyer; sa famille se voit accorder des armoiries.

1639 — Mort du père de Corneille.

1640 — ***Horace,*** tragédie.

1641 — ***Cinna,*** tragédie. — Mariage de Corneille avec Marie Lampérière, fille du lieutenant général des Andelys; il aura d'elle six enfants. — Corneille collabore à *la Guirlande de Julie*.

*1642 (date très discutée) — ***Polyeucte,*** tragédie chrétienne. — Naissance, en 1642, de Marie Corneille, trisaïeule de Charlotte Corday.

*1643 — ***La Mort de Pompée,*** tragédie; ***le Menteur,*** comédie. — Corneille rencontre Molière en Normandie.

---

* La chronologie des premières représentations n'est pas toujours fixée avec certitude pour bon nombre des pièces de Corneille antérieures à 1647. Pour chaque date précédée d'un astérisque (*), la pièce fut jouée pendant la saison théâtrale qui, commencée l'année précédente, se termine l'année indiquée. Exemple : *Clitandre* date de la saison 1630-1631.

© 1959, BY AUGÉ, GILLON, HOLLIER-LAROUSSE, MOREAU ET C[ie]. *Librairie Larousse, Paris.*

*1644 — *La Suite du « Menteur »*, comédie. Premier recueil d'Œuvres de Corneille en librairie.

1645** — ***Rodogune, tragédie. — Le roi commande à Corneille *les Triomphes de Louis XIII*. Le poète compose des inscriptions destinées à accompagner des dessins sur les victoires du roi.

*1646 — *Théodore, vierge et martyre*, tragédie chrétienne.

1647 — Corneille est reçu à l'Académie française (22 janvier). — *Héraclius*, tragédie. A l'instigation de Mazarin, Corneille collabore à *Andromède* et reçoit 2 400 livres.

1650 — *Andromède*, tragédie à machines. *Don Sanche d'Aragon*, comédie héroïque. — Corneille, nommé procureur syndic des états de Normandie, en remplacement d'un ennemi de Mazarin, revend 6 000 livres ses charges d'avocat, incompatibles avec ses nouvelles fonctions.

1651 — ***Nicomède,*** tragédie. — Echec de *Pertharite*, tragédie (dans les derniers mois de l'année). — Corneille renonce au théâtre. — Il perd sa charge de procureur syndic, qui est rendue à son ancien titulaire (politique d'apaisement à l'égard des Frondeurs).

1652-1656 — Corneille publie la traduction en vers de l'***Imitation de Jésus-Christ.***

***

1659 — Retour de Corneille au théâtre avec *Œdipe*, tragédie dédiée à Fouquet. A la fin de l'année, un riche noble de Normandie, le marquis de Sourdéac, propose à Corneille l'idée d'une représentation à grand spectacle, en l'honneur du mariage du roi.

1660 — Edition complète du *Théâtre* de Corneille, avec les trois *Discours sur le poème dramatique* et les *Examens* de chaque pièce.

1661 — *La Toison d'or*, tragédie à machines, représentée « pour réjouissance publique du mariage du Roi et de la Paix avec l'Espagne ».

1662 — ***Sertorius,*** tragédie. Corneille reçoit une pension annuelle de 2 000 livres (somme assez symbolique, puisque la première du *Tartuffe*, au Palais-Royal, en 1669, rapporta 2 860 livres). — Il quitte Rouen pour venir s'installer à Paris (7 octobre).

1663 — *Sophonisbe*, tragédie. Saint-Evremond défend la nouvelle tragédie; Donneau de Visé, au contraire, l'attaque, tandis que l'abbé d'Aubignac publie quatre dissertations contre *Sertorius*, *Sophonisbe* et *Œdipe*.

1664 — *Othon*, tragédie. — Un édit ayant révoqué toutes les lettres de noblesse données en Normandie depuis 1630, Corneille adresse un sonnet au roi.

1665 — Corneille perd son fils Charles.

1666 — *Agésilas*, tragédie.

1667 — ***Attila,*** tragédie, jouée par la troupe de Molière. — Corneille perd son troisième fils, tandis que l'aîné est blessé au siège de Douai.

1669 — Les frères Corneille obtiennent la confirmation de leur noblesse.

1670 — *Tite et Bérénice*, comédie héroïque, jouée huit jours après la *Bérénice* de Racine. — Traductions de l'*Office de la Sainte Vierge*.

1671 — *Psyché*, comédie-ballet, avec Molière, Quinault et Lully.

1672 — Poème sur les *Victoires du Roi en Hollande*. — *Pulchérie*, comédie héroïque.

1674 — Corneille perd son second fils, tué au siège de Grave en Brabant. — Il donne sa **dernière tragédie, *Suréna.***

1676 — Le roi fait représenter à Versailles six tragédies de Corneille.

1680 — Corneille publie des traductions des *Hymnes de saint Victor*.

1682 — Il donne une **édition complète** de son ***Théâtre.***

1684 — Mort de Corneille, le 1er octobre, à Paris.

Corneille avait quinze ans de plus que La Fontaine; seize ans de plus que Molière; vingt ans de plus que Mme de Sévigné; trente ans de plus que Boileau; trente-trois ans de plus que Racine.

CORNEILLE ET SON TEMPS

	vie et œuvre de Corneille	le mouvement intellectuel et artistique	les événements historiques
1606	Naissance à Rouen (6 juin).	Débuts de Malherbe à la Cour.	Révolte du duc de Bouillon.
1629	*Mélite*, comédie.	Saint-Amant : Œuvres.	Richelieu, principal ministre.
1631	*Clitandre*, tragi-comédie. *La Veuve*, comédie.	Mairet : *Silvanire*. Racan : *Psaumes de la pénitence*. Guez de Balzac : *le Prince*.	Révoltes de Gaston d'Orléans. Victoires en Allemagne de Gustave-Adolphe, soutenu par la France (guerre de Trente Ans).
1632	*La Galerie du Palais*, comédie.	Mort d'A. Hardy. Rembrandt : *la Leçon d'anatomie*.	Révolte, défaite et exécution d'Henri de Montmorency. Procès de Marillac.
1634	*La Place Royale*, comédie.	Mairet : *Sophonisbe*, tragédie. Rotrou : *Hercule mourant*, tragédie. Ph. de Champaigne : *le Vœu de Louis XIII*.	Disgrâce et assassinat de Wallenstein.
1635	*Médée*, tragédie. Il fait partie des « cinq auteurs ».	Fondation officielle de l'Académie française.	Déclaration de guerre à l'Espagne.
1636	*L'Illusion comique*, comédie. *Le Cid*, tragi-comédie.	Rotrou : *les Sosies*, comédie. Scudéry : *la Mort de César*, tragédie. Tristan L'Hermite : *Marianne*, tragédie.	Complot de Gaston d'Orléans. Perte et reprise de Corbie.
1637	Querelle du *Cid*.	Desmarets de Saint-Sorlin : *les Visionnaires*. Descartes : *Discours de la méthode*. Mort de Ben Jonson.	Révolte des « Croquants » du Limousin. Révolte de l'Ecosse contre Charles I[er].
1640	*Horace*, tragédie.	Publication de l'*Augustinus*. Mort de Rubens.	Prise d'Arras et occupation de l'Artois par les Français.
1641	*Cinna*, tragédie. Mariage de Corneille.	Descartes : *Méditations métaphysiques*.	Complot du comte de Soissons.
1642	*Polyeucte*, tragédie chrétienne.	Du Ryer : *Esther*. La Calprenède : *Cassandre*, roman.	Complot et exécution de Cinq-Mars. Prise de Perpignan. Mort de Richelieu (4 décembre), remplacé par Mazarin. Début de la Révolution anglaise.
1643	*La Mort de Pompée*, tragédie. *Le Menteur*, comédie.	Arrivée à Paris de Lully. Découverte du baromètre par Torricelli.	Mort de Louis XIII (14 mai). Victoire de Rocroi (19 mai).
1645	*Rodogune*, tragédie.	Fr. Mansart commence la construction du Val-de-Grâce.	Victoire française de Nördlingen sur les Impériaux.

1646	*Théodore, vierge et martyre*, tragédie chrétienne.	Rotrou : *Saint Genest*. Cyrano de Bergerac : *le Pédant joué*.	Prise de Dunkerque.
1647	Réception à l'Académie française. *Héraclius*, tragédie.	Rotrou : *Venceslas*. Vaugelas : *Remarques sur la langue française*. Pascal : *Nouvelles Expériences touchant le vide*.	Fuite de Charles I[er] en Ecosse : il est livré au Parlement par les Ecossais.
1651	*Nicomède*, tragédie. Echec de *Pertharite*, à la fin de l'année.	Scarron : *le Roman comique*. Hobbes : *le Léviathan*. Ribera : *la Communion des apôtres*.	Alliance du parlement de Paris et des princes. Exil de Mazarin (février). Libération de Condé; ralliement de Turenne à la cause royale.
1659	Retour au théâtre avec *Œdipe*, tragédie, dédiée à Fouquet.	Molière : *les Précieuses ridicules*. Lully : *Ballet de la raillerie*.	Paix des Pyrénées : l'Espagne cède l'Artois et le Roussillon à la France. Abdication de Richard Cromwell.
1662	*Sertorius*, tragédie. Corneille quitte Rouen pour Paris.	Molière : *l'Ecole des femmes*. Mort de Pascal. Fondation de la manufacture des Gobelins.	Michel Le Tellier, Colbert et Hugues de Lionne deviennent ministres.
1663	*Sophonisbe*, tragédie.	Racine : Ode *Sur la convalescence du Roi*.	Invasion de l'Autriche par les Turcs. Lettres patentes pour la fondation de la Compagnie des Indes.
1664	*Othon*, tragédie.	Racine : *la Thébaïde*. Molière : *le Mariage forcé*.	Condamnation de Fouquet, après un procès de quatre ans.
1666	*Agésilas*, tragédie.	Molière : *le Misanthrope; le Médecin malgré lui*. Boileau : *Satires*. Fondation de l'Académie des sciences.	Alliance franco-hollandaise contre l'Angleterre. Mort d'Anne d'Autriche. Incendie de Londres.
1667	*Attila*, tragédie, jouée par la troupe de Molière.	Racine : *Andromaque*. Milton : *le Paradis perdu*.	Conquête de la Flandre par les troupes françaises (guerre de Dévolution).
1670	*Tite et Bérénice*, comédie héroïque.	Racine : *Bérénice*. Molière : *le Bourgeois gentilhomme*. Mariotte découvre la loi des gaz.	Mort de Madame. Les états de Hollande nomment Guillaume d'Orange capitaine général.
1672	*Pulchérie*, comédie héroïque.	Racine : *Bajazet*. Th. Corneille : *Ariane*. Molière : *les Femmes savantes*.	Déclaration de guerre à la Hollande. Passage du Rhin (juin).
1674	*Suréna*, dernière de ses tragédies (novembre).	Racine : *Iphigénie*. Boileau : *Art poétique*. Malebranche : *De la recherche de la vérité*.	Victoires de Turenne à Entzheim (Alsace) sur les Impériaux, et de Condé à Seneffe sur les Hollandais.
1684	Mort de Corneille à Paris (1[er] octobre).	La Bruyère nommé précepteur du jeune duc de Bourbon.	Trêve de Ratisbonne : l'Empereur reconnaît l'annexion de Strasbourg.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

OUVRAGES GÉNÉRAUX SUR CORNEILLE :

Gustave Lanson — *Corneille* (Paris, Hachette, 1898).

Charles Péguy — *Victor-Marie, comte Hugo* (Paris, Cahiers de la Quinzaine, 1910 ; Gallimard, 1934).

Jean Schlumberger — *Plaisir à Corneille* (Paris, Gallimard, 1936).

Robert Brasillach — *Corneille* (Paris, Fayard, 1938).

Octave Nadal — *le Sentiment de l'amour dans l'œuvre de Pierre Corneille* (Paris, Gallimard, 1948).

Paul Bénichou — *Morales du Grand Siècle* (Paris, Gallimard, 1948).

Antoine Adam — *Histoire de la littérature française au XVII^e siècle* (tomes I, II et IV) [Paris, Domat, 1948, 1951 et 1954].

Louis Herland — *Corneille par lui-même* (Paris, Ed. du Seuil, 1954).

Bernard Dort — *Corneille* (Paris, Ed. de l'Arche, 1957).

Georges Couton — *Corneille, l'homme et l'œuvre* (Paris, Hatier, 1958).

Maurice Descotes — *les Grands Rôles du théâtre de Corneille* (Paris, P. U. F. 1962).

SUR « LE CID » :

Gustave Reynier — *le Cid de Corneille* (Paris, Mellotée, 1929).

SUR LE VOCABULAIRE ET LA LANGUE :

Jean Dubois et René Lagane — *Dictionnaire de la langue classique* (Paris, Belin, 1960).

LE CID
1636-1637

NOTICE

CE QUI SE PASSAIT EN 1636-1637

■ ***EN POLITIQUE. A l'intérieur*** *: Richelieu poursuit la lutte contre les grands. Arrestation de La Rivière, favori de Gaston d'Orléans (mars 1636). Finances en mauvais état et politique d'expédients; de là, misère publique et émeutes en province (Limousin, Poitou, Angoumois).* ***A l'extérieur*** *: Continuation de la guerre de Trente Ans. La France, alliée à la Suède, combat l'Espagne et l'Empire. Echec de Condé devant Dole. Prise de Corbie, qui garde la Somme (15 août 1636), et de Saint-Jean-de-Luz par les Espagnols. Panique à Paris. La situation se rétablit bientôt : Corbie est reprise (14 novembre). Les Impériaux échouent devant Saint-Jean-de-Losne.* ***A l'étranger*** *: En Amérique, lord Baltimore colonise le Maryland. Les Hollandais occupent presque tout le Brésil. Révolte en Ecosse contre Charles I^er^ d'Angleterre (1637).*

■ ***EN LITTÉRATURE*** *: En 1636, naissance de Boileau à Paris. Saint-Cyran devient directeur de Port-Royal. L'hôtel de Rambouillet est dans tout son éclat. Voiture publie une* Apologie du cardinal de Richelieu*; Balzac fait lire ses lettres dans les salons. Rotrou fait jouer* les Sosies*, comédie; Scudéry,* la Mort de César*, tragédie; Tristan,* Mariamne*, tragédie. En 1637, Desmarets fait applaudir* les Visionnaires*, Descartes publie le* Discours de la méthode*. A Londres, mort de Ben Jonson.*

■ ***DANS LES SCIENCES*** *: Galilée découvre des taches dans le soleil; il est détenu à Rome à la suite de l'exposé de sa théorie sur la rotation de la terre. Halley étudie les comètes. Travaux de Descartes sur la mécanique, de Roberval sur la physique.*

■ ***DANS LES ARTS*** *: Jacques Callot est mort en 1635. Abraham Bosse publie ses estampes. Richelieu fait revenir Nicolas Poussin de Rome à Paris. Les frères Le Nain, Philippe de Champaigne sont en pleine production. Rubens est au sommet de sa gloire. Grande époque de Rembrandt, Van Dyck, Teniers, Frans Hals, Vélasquez, Greco, Ribera.*

REPRÉSENTATIONS DU « CID »

On ne sait exactement à quelle date *le Cid* a été représenté pour la première fois : est-ce dans les derniers jours de décembre 1636 ou au début de janvier 1637 ? Si l'on en croit le témoignage de Thomas Corneille, c'est en décembre 1636 qu'aurait eu lieu cet événement mémorable dans la carrière de son frère. En revanche, une lettre de Chapelain du 22 janvier 1637 affirme que la pièce est jouée depuis quinze jours. Si ce chiffre est exact — et non approximatif —, la première représentation aurait eu lieu le 7 janvier 1637.

L'acteur Montdory, qui dirigeait la troupe du Marais, monta la nouvelle pièce de Corneille avec le même soin que toutes les précédentes, de *Mélite* à *l'Illusion comique*. Le décor était, selon l'usage, un décor simultané, figurant côte à côte les différents lieux de l'action. Montdory tenait lui-même le rôle de Rodrigue, tandis que M^lle^ Villiers tenait celui de Chimène et M^lle^ Beauchâteau, celui de l'Infante.

Le succès du *Cid* fut considérable ; on en donna trois représentations à la Cour et deux à l'hôtel de Richelieu. Au mois de mars 1637, *le Cid* faisait encore salle comble au Marais, et Corneille confiait à son éditeur l'impression du texte, alors qu'il était de tradition en ce temps de ne publier une pièce qu'au moment où son succès était épuisé au théâtre. Une traduction anglaise du *Cid* parut à Londres avant la fin de l'année 1637.

Il y eut plusieurs voix discordantes parmi les critiques et les auteurs, mais la « querelle du *Cid* » (voir plus loin, p. 19) ne fut qu'une courte polémique de quelques mois ; ni la réputation du poète ni le prestige du *Cid* n'en souffrirent, bien au contraire. « On ne pouvait se lasser de voir *le Cid*, on n'entendait autre chose dans les compagnies ; chacun en savait quelque partie par cœur ; on le faisait apprendre aux enfants et, en plusieurs parties de la France, il était passé en proverbe de dire : « Cela est beau comme *le Cid* », écrit Pellisson dans son *Histoire de l'Académie française* (1653). De toutes les pièces de Corneille, *le Cid* est une de celles qui, de tout temps, ont été le plus souvent jouées. De 1680 à 1965, la Comédie-Française en a donné 1459 représentations. Parmi les mises en scène modernes, celle du Théâtre national populaire (1951), dans laquelle Gérard Philipe tenait le rôle du Cid, a confirmé que l'œuvre de Corneille garde une éternelle jeunesse.

ANALYSE DE LA PIÈCE

(Les scènes principales sont indiquées entre parenthèses.)

■ *ACTE PREMIER.* **L'épreuve : Rodrigue choisit l'honneur.**

Elvire, gouvernante de Chimène, apprend à celle-ci que don Gomès, son père, et don Diègue, père de Rodrigue, sont d'accord

pour qu'elle épouse Rodrigue ; Chimène pressent pourtant un malheur. L'Infante, qui aime Rodrigue, avoue à Léonor combien elle souffre : son rang lui interdit de s'abandonner à sa passion ; elle a cru se guérir en rapprochant Rodrigue de Chimène. Don Gomès, furieux de n'être pas choisi comme précepteur du prince royal, soufflette son heureux rival, le vieux don Diègue (**scène III**). Celui-ci, d'abord désespéré (**scène IV**), conjure son fils de le venger (**scène V**). Rodrigue, seul, se demande s'il va, par amour pour Chimène, renoncer à défendre l'honneur de sa famille ; il se décide enfin à venger son père (**scène VI**).

■ *ACTE II*. **Rodrigue tue le Comte : Chimène choisit l'honneur.**

Le Comte refuse, malgré l'ordre du Roi, de présenter des excuses à don Diègue ; il est provoqué par Rodrigue (**scène III**). Chimène, inquiète, est réconfortée par l'Infante ; mais ensuite celle-ci ne peut dissimuler à Léonor qu'elle espère voir Rodrigue et Chimène séparés par la querelle de leurs pères. Le Roi est décidé à punir le Comte ; or voici qu'on apprend que Rodrigue l'a tué. Chimène et don Diègue accourent en même temps devant le Roi ; elle, pour accuser le meurtrier, lui, pour le défendre (**scène VIII**).

■ *ACTE III*. **Rodrigue et Chimène préservent leur gloire et leur amour.**

Rodrigue ose se présenter chez Chimène ; Elvire l'oblige à se cacher jusqu'au retour de celle-ci. Chimène refuse à don Sanche le privilège d'être, du moins pour l'instant, son champion contre Rodrigue, mais elle n'en affirme pas moins ensuite à Elvire qu'elle ne renoncera pas à sa vengeance : Rodrigue apparaît alors. Il offre sa vie à Chimène, qui lui laisse entendre qu'elle ne le hait point (**scène IV**). Une attaque imprévue des Mores menace la ville : don Diègue charge son fils de la repousser (**scène VI**).

■ *ACTE IV*. **Rodrigue triomphe des Mores : Chimène défend sa gloire.**

Rodrigue est vainqueur : l'Infante conseille à Chimène d'abandonner ses poursuites contre celui qui est devenu le héros de la patrie. Rodrigue fait au Roi le récit de la bataille (**scène III**). Puis le Roi laisse croire à Chimène que le Cid est mort des suites du combat : elle défaille, mais se ressaisit quand elle sait la vérité et demande encore justice ; le Roi lui accorde alors de désigner un champion qui se battra en duel avec Rodrigue : c'est don Sanche (**scène V**).

■ *ACTE V*. **Rodrigue triomphe de don Sanche : Chimène avoue son amour.**

Adieux de Rodrigue à Chimène : il est décidé à se faire tuer par don Sanche. Mais Chimène le supplie de vivre (**scène première**). L'Infante, assurée que rien désormais ne peut séparer les deux

amants, se résigne. Chimène confie son angoisse à Elvire. Et voici que don Sanche apparaît : sans lui permettre de parler, Chimène, croyant Rodrigue mort, laisse éclater sa douleur (**scène V**); mais le Roi lui apprend la vérité : le Cid a épargné son adversaire, dont il a fait un messager de sa victoire. Il est trop tard maintenant pour que Chimène réclame encore sa vengeance : le Roi l'invite à pardonner; il lui laisse un délai d'un an pour pleurer son père avant d'épouser Rodrigue; celui-ci, pendant ce temps, ira sur les champs de bataille accomplir de nouveaux exploits.

SOURCES DE LA PIÈCE.

Quelles circonstances ont donné à Corneille le goût de la littérature espagnole? On a peu de certitudes sur ce point. Il y avait à Rouen une importante colonie espagnole; une des familles qui en faisaient partie, les Chalon (ou Jalon), était indirectement alliée aux Corneille. Est-ce grâce aux Chalon que le poète fut amené à regarder de plus près les textes espagnols, à une époque où la mode était à l'Espagne? Ce qui est sûr, c'est qu'il découvrit (sans doute en 1635), dans un recueil de *Rodomontades* espagnoles, le personnage de Matamore, qu'il devait mettre en scène dans *l'Illusion comique*. C'est vers le même temps qu'il s'enthousiasma pour une pièce de Guillén de Castro (1569-1631), publiée en 1618 : *Las Mocedades del Cid* (« les Enfances du Cid »); la tragi-comédie du *Cid* devait en sortir.

LE CID : HISTOIRE ET LÉGENDE

Ce personnage du Cid était le héros le plus populaire de l'Espagne. Si l'on consulte l'histoire, on apprend que Rodrigue de Bivar (1040?-1099) fut un vassal des rois de Castille don Sanche et Alphonse VI; dépouillé de ses biens et exilé par ce dernier, qui craignait sans doute de le voir devenir trop puissant, ce grand seigneur guerrier mit alors sa bravoure et ses hommes au service des souverains voisins et en particulier de Moctadir, roi more de Saragosse; il attaqua même son ancien suzerain, le roi de Castille. A la fin de sa vie, il entreprit la conquête du royaume arabe de Valence, prit la ville, s'y maintint cinq ans et y mourut; ses adversaires, reconnaissant sa valeur, lui donnèrent le titre de « seigneur » (le Cid). Après sa mort, sa femme, Ximenès Diaz, qui était fille du comte d'Oviedo et qu'il avait, semble-t-il, épousée pour des motifs politiques, ramena ses restes en terre chrétienne; et Valence retomba aux mains des Mores.

La légende s'empara bientôt du personnage. Alors que l'Espagne entreprenait de délivrer son territoire de l'envahisseur more, on oublia les méfaits du vassal révolté et pillard : Rodrigue apparut comme le héros victorieux qui avait arraché pour un temps aux

infidèles cette ville de Valence, où les Mores étaient de nouveau si solidement installés. Dès 1140, le *Poème du Cid* exalte les vertus guerrières de Rodrigue. Puis d'autres poèmes ou *romances* viennent embellir l'image du héros et ajouter des épisodes à sa prestigieuse existence : on imagine qu'il a épousé, sur l'ordre du roi, la fille d'un seigneur qu'il avait tué[1] ; ainsi apportait-il, selon la coutume féodale, un soutien à celle qu'il avait rendue orpheline.

En 1601, le jésuite Juan Mariana, écrivant une *Histoire d'Espagne*, avec toute la fantaisie qu'y pouvaient mettre les historiens de l'époque, embellit encore les légendes du *Romancero* : c'est lui qui imagina que Chimène était « éprise des qualités » de Rodrigue[2].

Il ne restait plus qu'à rendre Chimène amoureuse de Rodrigue avant la mort de son père : c'est ce que fit Guillén de Castro dans *les Enfances du Cid*.

« LES ENFANCES DU CID »

C'est le premier de deux drames consacrés par le dramaturge espagnol au Cid : le second a pour titre *les Prouesses du Cid*. Selon les traditions dramatiques d'un temps où triomphent Lope de Vega et bientôt Calderon, ces drames divisés en « journées » se composent d'épisodes multiples, se succédant selon un rythme tumultueux dans un décor simultané.

Voici comment se déroulait l'action des *Enfances du Cid*.

Première journée. I. *Dans le palais de Fernand Ier à Burgos* : le Cid est armé chevalier en présence de la Cour et de Chimène. II. *Séance du conseil* : don Diègue, choisi comme précepteur du prince royal, est souffleté par le comte d'Orgaz devant le Roi. III. *Chez don Diègue* : le vieillard, se voyant impuissant à manier la lourde épée des ancêtres, fait appel à ses trois fils ; les deux plus jeunes poussent un gémissement quand leur père leur serre violemment la main ; mais Rodrigue réagit avec violence quand son père lui mord le doigt. Don Diègue, qui ignore son amour pour Chimène, peut lui confier sa vengeance. Monologue de Rodrigue ; sa douleur. IV. *Une place publique* : le Comte confie à un de ses amis qu'il ne fera pas d'excuses ; Rodrigue le provoque, le blesse à mort en présence de don Diègue et de Chimène ; puis il résiste héroïquement aux assauts de tous les gens du Comte. L'Infante intervient pour faire cesser le combat.

Deuxième journée. I. *Le palais royal* : Chimène demande justice. Don Diègue défend son fils. II. *L'appartement de Chimène* : Rodrigue vient offrir sa vie à Chimène, mais celle-ci refuse son sacrifice. III. *La campagne aux environs de Burgos* : don Diègue rencontre secrètement son fils en pleine nuit ; il lui confie une troupe d'amis

1. Voir les deux *romances* citées par Corneille dans l'Avertissement de 1648 (page 30) ; 2. Voir texte, page 26.

pour combattre contre les Mores, qui viennent d'envahir les frontières de la Vieille-Castille. IV. *Un château dans la campagne* : l'Infante, de sa fenêtre, adresse de tendres encouragements à Rodrigue qui part en campagne. V. *La sierra d'Oca* : tableau de guerre dans la montagne ; un roi more est fait prisonnier par Rodrigue, qui se met à la poursuite de quatre autres rois. Un berger poltron, monté sur un arbre, décrit la mêlée qu'il aperçoit du haut de son perchoir. VI. *Le palais royal* : le prince héritier, d'un naturel violent, est difficilement contenu par don Diègue ; Rodrigue fait au Roi le récit de sa victoire. Chimène vient encore demander justice (un an s'est passé depuis le début de l'action) ; le Roi la congédie et bannit Rodrigue en lui donnant l'accolade.

Troisième journée. I. *Le palais royal* : l'Infante se résigne à oublier Rodrigue. On annonce à Chimène la mort de Rodrigue, tué dans une embuscade ; elle défaille, mais se ressaisit quand on lui apprend que c'est une fausse nouvelle ; elle promet d'épouser qui la vengera. II. *Dans la forêt de Galice* : le Cid secourt un lépreux ; il voit en songe le lépreux se transfigurer en saint Lazare qui lui promet le succès. III. *Le palais royal* : il s'est élevé entre la Castille et l'Aragon un différend qui peut être réglé par un duel avec le terrible Martin Gonzalez, champion de l'Aragon. Le Cid, de retour d'exil, relève le défi ; don Martin profitera de ce duel pour obtenir Chimène. IV. *La maison de Chimène* : elle désespère en songeant qu'elle risque de tomber au pouvoir de don Martin. V. *Le palais royal* : le Roi songe à sa succession ; il discute avec l'Infant, dont la violence apparaît une seconde fois. Arrivée de Chimène, à qui l'on apprend qu'un gentilhomme apporte la tête de Rodrigue. Chimène veut se retirer dans un couvent ; mais Rodrigue arrive bien vivant. Il ne reste plus à Chimène qu'à accepter le résultat du combat et à épouser Rodrigue. Le mariage sera célébré le soir même. (Dix-huit mois ont passé depuis le début de l'action.)

L'ACTION DU « CID »

Corneille n'a jamais nié sa dette à l'égard de Guillén de Castro ; mais il devait adapter une pièce étrangère aux usages du théâtre français. Et il est aisé de voir par comparaison dans quelle mesure il a simplifié et condensé l'action qui, chez son modèle, s'étendait sur dix-huit mois. Bien des personnages épisodiques ont disparu : l'Infant indocile, dont le vieux don Diègue pourrait regretter d'avoir été nommé précepteur ; le berger poltron, qui, du haut de son arbre, raconte la bataille ; Martin Gonzalez, le terrible champion des Aragonais, etc. Mais si maints détails ont été supprimés ou modifiés, il n'en reste pas moins que Corneille n'a pas sacrifié, dans son imitation, tout ce qu'il aurait pu sacrifier. Non seulement il a repris le fond du sujet que lui offrait Guillén de Castro, mais il a suivi, dans tous ses rebondissements, l'action de son modèle

espagnol. *Le Cid*, avec ses quinze tableaux, est du « théâtre de mouvement ». C'est que Corneille possède déjà, comme il le possédera toujours, le goût de l'intrigue, des péripéties multiples.

Mais Corneille introduit aussi ordre et beauté dans son intrigue. Il y est parfois contraint par les règles que les théoriciens du temps imposent au théâtre. Par exemple, s'il transporte l'action de Burgos à Séville, c'est pour que Rodrigue trouve sur place les Mores à vaincre au lieu d'aller les poursuivre en un lointain champ de bataille. Les unités de temps et de lieu sont donc sauvegardées, mais cette modification permet à Corneille de placer le tableau de l'invasion dans l'estuaire du Guadalquivir, qu'il peint à l'image de la Seine aux abords de sa bonne ville de Rouen. Le souci d'une composition ordonnée apparaît mieux encore dans l'architecture générale de la pièce, centrée sur la grande scène (acte III, scène IV) entre Rodrigue et Chimène. Cette entrevue prend ici une importance qu'elle n'avait pas chez Guillén de Castro ; Corneille en redouble l'effet à l'acte V (scène première) comme il redouble le quiproquo tragique qui laisse croire à Chimène que Rodrigue est mort (acte IV, scène V et acte V, scène V). Ces répétitions, loin de prouver une certaine pauvreté d'invention, accentuent la progression dramatique et jalonnent l'ascension de Rodrigue et de Chimène vers une gloire toujours plus haute et un amour toujours plus noble.

Le caractère propre du génie cornélien apparaît encore mieux quand on compare *le Cid* aux pièces contemporaines. La tragi-comédie, qui a eu depuis 1625 toute la faveur du public, est en léger déclin : l'action y est vive, pleine d'aventures violentes, d'enlèvements, d'attaques à main armée, de déguisements ; c'est du roman mis en scène. Toutefois, pleine liberté n'est plus, comme naguère, laissée aux auteurs de tragi-comédies : les « doctes », qui souhaitent au fond la disparition de ce genre « baroque », leur recommandent d'en soumettre l'action à la règle des trois unités. Quant à la tragédie imitée de l'antique, elle revient à la mode dans les années 1635 : la *Sophonisbe* de Mairet (1634) marque le renouveau d'un genre délaissé depuis dix ans ; mais si la forme de telles tragédies est désormais solidement définie par les règles, l'action n'en reste pas moins languissante et peu fournie d'événements. Dans *le Cid*, Corneille marque sa préférence pour une action qui soit riche en péripéties : en ce sens, c'est bien une tragi-comédie. Mais les moyens employés pour mener l'intrigue à son dénouement ont une grandeur digne de la tragédie.

LES PERSONNAGES

Le grand mérite de Corneille, dans *le Cid*, est d'avoir fait de l'action dramatique une crise morale. Le développement des faits n'a de valeur que dans la mesure où il met en relief les caractères.

C'est le choix du Roi qui détermine toute la crise. La querelle était en effet inévitable entre le Comte, dont l'arrogance ne supporte pas le moindre affront, et le vieux don Diègue, dont l'intransigeance n'a jamais souffert une seule atteinte à son honneur et que l'âge rend plus susceptible encore. Le conflit, rendu inéluctable par les caractères des pères, va retomber sur les enfants. La jeunesse de **Rodrigue** explique peut-être ses hésitations; mais il faut lui reconnaître beaucoup de bon sens dans la décision qu'il adopte : il choisit en effet la meilleure solution, la seule possible. Car, s'il ne venge pas son père, il perd l'honneur, mais aussi l'estime de Chimène : il a donc tout à perdre. S'il venge son père, il acquiert la gloire et il force l'estime de Chimène : il a donc tout à gagner. Corneille n'a pas oublié les leçons de ses maîtres jésuites, qui pensaient que « le libre arbitre n'est pas autre chose que la volonté, quand elle use formellement de sa liberté en vertu d'une décision préalable de la raison[1] ». Rodrigue choisit la voie qui lui paraît la plus digne d'un « esprit généreux » : cette générosité, cette noblesse d'âme lui permet de pousser jusqu'au bout son effort héroïque et de rester fidèle en même temps à deux devoirs, qui seraient incompatibles pour les âmes vulgaires. Ainsi Rodrigue gardera-t-il l'estime de soi-même et forcera-t-il l'admiration d'autrui : il arrivera à la gloire. Cet héroïsme est d'autant plus méritoire que le Cid n'est point insensible; il souffre, il se désespère, mais ne revient jamais sur la décision prise. Lucide et volontaire, le Cid, première image du héros cornélien, contrôle ses passions, mais ne saurait les étouffer, ce qui le rendrait inhumain. « Homme de cœur », il met toute son énergie morale au service de son devoir, auquel il s'attache passionnément.

Le grand bonheur de Rodrigue, c'est de rencontrer en **Chimène** une âme qui réponde à la sienne. Chimène, elle aussi, est « généreuse »; sa sensibilité de femme est mise à rude épreuve, et sa situation, après la mort d'un père qu'elle aime, est plus douloureuse encore que celle de Rodrigue, puisque c'est elle qui doit demander justice et vaincre les obstacles qu'elle trouve en elle-même et chez les autres. Mais ce qui la soutient, c'est le sentiment de sa « gloire » : Rodrigue lui donne l'exemple; elle ne doit surtout à aucun moment témoigner d'une faiblesse qui la rendrait indigne de lui. Elle s'entête à demander au Roi la tête du coupable, même quand il est évident aux yeux de tous qu'elle aime son ennemi; mais quand Rodrigue est en sa présence, elle l'engage à vivre, au nom même de l'honneur qu'il doit préserver. Il n'y a nulle contradiction dans ces deux attitudes : farouche et tendre, le personnage de Chimène révèle combien la lutte pour la gloire impose d'épreuves à une jeune femme qui ne veut rien sacrifier ni de son devoir ni de son amour. Comment ne pas conclure que, par leur caractère, Chimène et Rodrigue sont faits l'un pour l'autre?

1. Molina, *Alliance du libre arbitre avec la grâce de Dieu.*

Les autres personnages ont surtout pour rôle de créer les circonstances qui permettent aux deux personnages principaux de se révéler. Mais aucun d'eux ne manque de vérité humaine. Ils appartiennent à un monde qui croit aux vertus de l'héroïsme ; ils les pratiquent chacun selon sa personnalité.

Don Gomès, que Georges de Scudéry qualifiait de « Matamore tragique », a l'arrogance d'un grand chef militaire qui, parvenu à la force de l'âge et au sommet des honneurs, se croit indispensable à l'Etat et ne tolère aucune atteinte à son prestige ; d'un tempérament violent et brutal, il éprouve pourtant, quand Rodrigue le provoque, de l'admiration pour l'audace de son jeune adversaire. L'orgueil donne à cette admiration un ton de pitié condescendante, mais elle révèle du moins quelque chose d'humain dans le personnage.

Don Diègue représente avec une intransigeance absolue le dévouement aux lois de l'honneur familial. Point d'hésitation chez lui quand il s'agit, au nom de ces principes, de faire courir à son fils un danger mortel, en défiant le Comte. Mais le dévouement au Roi et à l'Etat se concilie chez don Diègue avec les devoirs dictés par l'honneur de la race : non sans habileté politique, il fait de Rodrigue le chef de l'expédition contre les Mores, pour montrer au souverain que la sécurité du royaume n'est pas mise en péril par la mort du Comte et que le pays a trouvé un nouveau chef militaire qui vaut bien l'ancien. Donc, si l'âge empêche celui qui fut un homme d'action d'accomplir lui-même les exploits, il trouve donc dans sa propre habileté et dans la respectueuse obéissance de son fils les moyens de garder intacts son honneur et son prestige. Mais ce vieillard acharné à son devoir n'est pas un père insensible : il est conscient du sacrifice exigé de Rodrigue. L'est-il pleinement? A la scène VI de l'acte III transparaît entre père et fils le désaccord qui sépare deux générations : le vieil homme considère l'amour comme une faiblesse en comparaison de la gloire et, sans le vouloir, blesse Rodrigue en lui laissant entendre qu'il pourrait délaisser Chimène pour une autre. Don Diègue aurait-il raisonné ainsi quand il avait lui-même vingt ans?

L'Infante se guérit d'une passion impossible par la générosité : elle offre Rodrigue à Chimène, se refuse à être la rivale de celle-ci. Son attitude romanesque n'est cependant pas dépourvue de vérité humaine. L'Infante sait bien, au fond d'elle-même, que Rodrigue ne l'aime pas ; en abandonnant ce qu'elle ne peut avoir, elle se masque sa propre désillusion et trouve un remède contre le dépit et la jalousie, qui dégraderaient une âme noble. **Don Sanche,** cavalier téméraire et galant, sait risquer sa vie par amour pour Chimène, mais à la fin de la pièce il s'incline lui aussi devant la noblesse de cœur qui anime Rodrigue et Chimène. Il ne faut d'ailleurs pas réduire l'importance de don Sanche à une simple utilité dramatique, celle de susciter un champion qui soutienne contre

Rodrigue la cause de Chimène, comme il ne faudrait pas ramener le rôle de l'Infante à une suite de scènes lyriques sans rapport avec l'action. L'Infante et don Sanche tiennent des places symétriques dans la distribution : ils représentent l'amour malheureux, tel qu'il peut être ressenti par des cœurs généreux. A voir les souffrances de l'Infante, on devine celles de don Sanche, voilées par une discrétion virile.

Quant au **Roi**, il est plein d'indulgence et de bonhomie ; on ne doit cependant pas en conclure que son caractère manque de grandeur. Pour garder son autorité sur ses vassaux, parfois si turbulents, il a besoin non seulement d'habileté, mais aussi d'équilibre et de pondération, et il sait exercer son pouvoir pour le bien de la nation sans heurter les intérêts qui se croient légitimes. C'est à bien tenir ce rôle délicat que consiste sa gloire, et c'est lui qui a le dernier mot dans le conflit qui a opposé deux des « grands » de sa cour.

Le mal n'a donc pas de place dans *le Cid*. Même le mouvement irréfléchi de colère auquel se livre le Comte nous paraît excusable. Aucun des personnages n'est antipathique : tous semblent avoir usé de leur libre arbitre pour parvenir à une claire vision de la vertu.

CORNEILLE ET LA SOCIÉTÉ DE SON TEMPS

Les choses d'Espagne étaient fort à la mode en France, dès avant 1635, avant que commence la guerre qui oppose la France à l'Empire et à l'Espagne. Corneille n'innovait donc pas en offrant à son public une pièce tirée de l'espagnol. Mais il a su mieux que d'autres transposer à l'usage de ses contemporains l'image d'une Espagne violente et passionnée. Le Cid, vainqueur des Mores, garde un reflet de la grandeur dont le pare le *Romancero*, mais les valeurs morales qui sont en jeu sont celles qui intéressent les « cavaliers » du temps de Louis XIII. Corneille a « actualisé » l'Espagne féodale du Moyen Age pour la rendre vivante à ses contemporains.

En un temps où l'hôtel de Rambouillet est dans tout son éclat, Corneille fait voir dans *le Cid* les effets merveilleux d'une grande passion, d'un grand amour fondé sur une grande estime ; n'est-ce point l'illustration la plus parfaite de l'idéal romanesque dont se nourrit la société mondaine d'alors ? La générosité de Rodrigue n'est-elle pas conforme à la définition qu'en avait déjà donnée d'Urfé dans ses *Epîtres morales* ? Mais cette génération ne se contente pas de satisfaire son imagination par des chimères sentimentales. Elle croit à l'action ; elle a le goût de l'aventure, le culte de l'audace qui ne mesure pas les dangers. C'est la génération de Montmorency-Bouteville, qui brave les édits de Richelieu ; celle du cardinal de Retz, du comte de Soissons, de Cinq-Mars, du duc Henri de Guise, qui conspirent autant par amour du risque que par

ambition. Rodrigue semble appartenir à ce monde de grands seigneurs, dont les exploits téméraires suscitaient l'émerveillement.

Toute la pièce roule sur une de ces affaires d'honneur auxquelles la noblesse du temps attache tant d'importance. Si on se rappelle que quatre mille gentilshommes furent tués en duel dans les dix dernières années du règne de Henri IV, qu'en 1626 un édit royal interdit le duel et que Richelieu sévit durement contre ceux qui continuaient à défier les ordres royaux, on comprend que *le Cid* ait passionné les spectateurs de 1636. La France de Louis XIII peut se reconnaître dans cette Espagne féodale où don Fernand tente de mettre à la raison certains seigneurs qui croient avoir le droit de se faire justice eux-mêmes, comme don Gomès ou don Sanche, tandis que d'autres, comme don Diègue et don Arias, soutiennent le pouvoir absolu du Roi. Corneille prend-il parti dans ce débat? Quelques vers prononcés par don Gomès (acte II, scène première) parurent une apologie du duel, et le poète les supprima, sans doute sur l'invitation de Richelieu; en revanche, don Fernand condamne deux fois (vers 595-598 et 1405-1410) le duel comme contraire aux intérêts de l'Etat. Il est vrai que ce même don Fernand trouve légitime la vengeance que Rodrigue tire du Comte et finit par autoriser, du moins contre un seul champion, le duel judiciaire que réclame Chimène. Qu'en conclure sinon que Corneille, sans prendre parti, met en évidence le conflit tragique qui, de son temps même, oppose une noblesse restée fidèle à une certaine conception du point d'honneur, et un pouvoir royal qui doit préserver l'existence d'une aristocratie nécessaire à la vie de l'Etat. Encore don Fernand, dans sa Castille médiévale, doit-il faire preuve d'une prudence dont n'a plus besoin un Louis XIII conseillé par Richelieu.

LA QUERELLE DU « CID »

Un succès aussi retentissant que celui du *Cid* devait sans doute susciter des jalousies. Richelieu fut-il l'instigateur des attaques contre Corneille? Le chroniqueur Tallemant des Réaux, Boileau, puis Fontenelle sont les grands responsables de cette légende : le cardinal n'aurait point été satisfait de voir Corneille déserter la société des cinq auteurs qu'il avait pris à son service; mais, au moment du *Cid*, Corneille n'avait probablement pas encore rompu avec les autres collaborateurs du ministre, et sans doute a-t-il mis la main à *l'Aveugle de Smyrne*, œuvre des cinq auteurs représentée le 22 février 1637 à l'hôtel de Richelieu. L'éloge de l'Espagne, avec laquelle on était en guerre, et l'apologie du duel auraient-ils indisposé le cardinal? C'est fort possible, mais rien ne laissa transparaître sa mauvaise humeur, et il ne fut sans doute pas étranger à l'anoblissement du père de Corneille (mars 1637), moyen indirect d'honorer l'auteur du *Cid*.

Quant au poète, s'il avait le désir de plaire au public, il n'avait certainement pas l'intention de mettre en question la politique

extérieure ou intérieure du ministre. Mais c'est bien lui qui provoqua ses rivaux par une épître d'un naïf orgueil, l'*Excuse à Ariste* (février 1637), où il vantait sa supériorité. Cette insolence fut relevée par Mairet, l'auteur de *Sophonisbe*, qui, dans six stances supposées écrites par l'« Auteur du vrai *Cid* espagnol », lança contre Corneille l'accusation de plagiat. Corneille venait de répondre par un rondeau fort impertinent, quand Scudéry lança ses *Observations sur « le Cid »* (avril 1637), docte dissertation qui soutenait, au sujet de l'ouvrage de Corneille,

> Que le sujet n'en vaut rien du tout,
> Qu'il choque les principales règles du poème dramatique,
> Qu'il a beaucoup de méchants vers,
> Que presque tout ce qu'il a de beautés sont dérobées.

Le quatrième point reprend l'accusation de plagiat; le troisième correspond à une critique littérale d'un certain nombre de vers entachés de maladresses de style. Mais les premier et deuxième griefs sont plus intéressants. Scudéry, en incriminant le sujet du *Cid*, a en effet fort bien vu qu'il ne s'agissait évidemment pas d'une tragédie à l'antique, pas plus que d'une tragi-comédie selon la mode du temps; il n'y trouve pas cette intrigue embrouillée « qui tienne toujours l'esprit en suspens, et qui ne se démêle qu'à la fin de tout l'ouvrage » : une telle entorse à la tradition paraissait condamnable[1]. Quant au deuxième point, il portait le débat sur un terrain dangereux pour Corneille. Démontrer que les règles avaient été transgressées permettait de soulever contre *le Cid* tous les « doctes », inquiets de voir la technique dramatique retourner à l'anarchie. Or Scudéry veut démontrer que la vraisemblance n'est pas respectée par Corneille : comment admettre que tant d'événements se passent en vingt-quatre heures? Pourquoi tant de personnages inutiles, et en particulier cette Infante, qui semble n'être là que « pour y faire jouer la Beauchâteau », et ce « pauvre don Sanche », qui n'a pour raison d'être que de se « faire battre par Rodrigue »? Mais la bienséance est, selon Scudéry, encore plus malmenée : l'attitude de Chimène, fille dénaturée qui aime l'assassin de son père, est révoltante.

Les *Observations* de Scudéry eurent pour réponse une *Lettre apologétique* de Corneille, qui refusait toute discussion. C'est alors que Scudéry (juin 1637) fit appel à l'arbitrage de l'Académie française; Corneille, qui savait Richelieu favorable à cette médiation, accepta. Mais, tandis que les commissaires de la docte compagnie mettaient non sans peine leur rapport au point, la polémique continuait et s'envenimait; Scudéry voulut entraîner Guez de Balzac dans la lutte, mais en vain[2]. Le ton monta encore, jusqu'au mois d'octobre, où Richelieu fit savoir à Mairet, par l'intermédiaire de Boisrobert, qu'il voulait voir finir tout ce bruit.

1. Voir le texte de Scudéry, page 143; 2. Voir, page 145, un extrait de la réponse de Guez de Balzac à Scudéry.

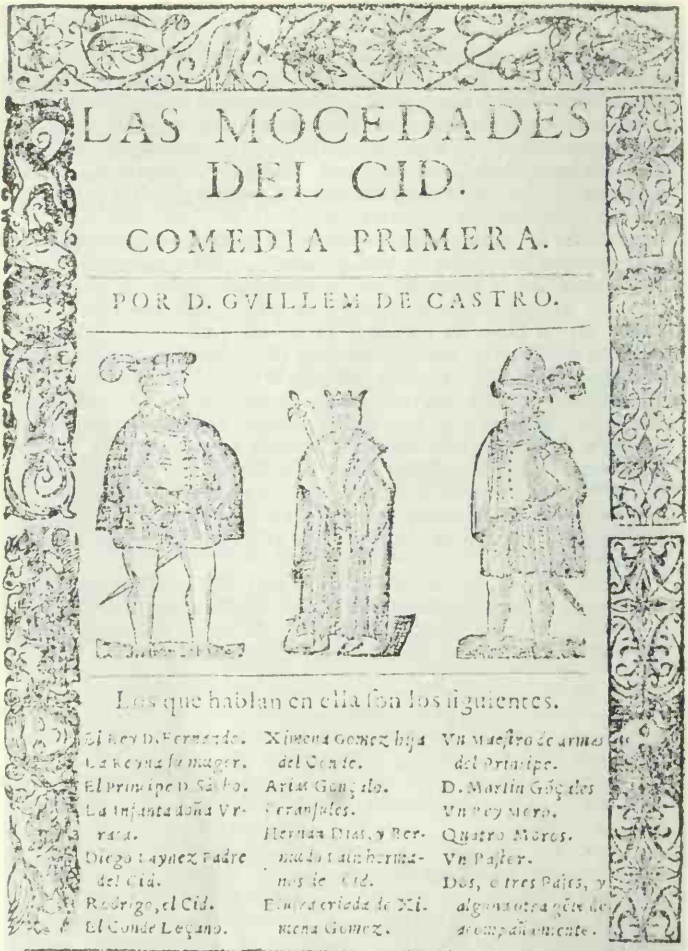
Enfin, en décembre, parurent les *Sentiments de l'Académie sur « le Cid »*, mis au point par Chapelain, qui en avait soumis le texte à Richelieu ; on n'y ménageait pas les éloges à Corneille, on atténuait quelques-unes des critiques formulées par Scudéry, mais en fait on donnait raison à celui-ci sur la question des règles : le parti des « doctes » l'emportait, insistant, plus encore que Scudéry, sur le mépris que semblait avoir témoigné Corneille pour les préceptes d'Aristote.

Corneille fut profondément vexé de la sentence académique ; et il ne manqua jamais par la suite de soutenir qu'il n'avait pas donné son accord sur le jugement de la compagnie[1]. Mais le problème littéraire qu'avait soulevé Scudéry le préoccupait vivement ; Chapelain écrit à Guez de Balzac le 15 janvier 1639 : « Il [Corneille] ne parle plus que de règles et que des choses qu'il eût pu répondre aux académiciens. » Le poète procéda à des corrections de détail qui tiennent compte des remarques grammaticales et stylistiques faites par Scudéry. La création d'*Horace*, tragédie régulière et romaine, prouve en tout cas que Corneille ne tenait pas à braver les décisions de l'Académie. Mais il suffit de lire l'Avertissement qui précède le texte du *Cid* dans l'édition de 1648 et l'Examen de l'édition de 1660[2] pour voir que Corneille tient encore à se justifier, très longtemps après la querelle, des griefs lancés contre lui par ses adversaires.

La querelle du *Cid* est donc avant tout une querelle littéraire, sans doute la plus importante et la plus significative dans l'histoire du théâtre de cette époque, où il s'agit de savoir qui l'emportera, du théâtre « baroque » ou du théâtre « classique ».

---

1. Voir l'Avertissement de 1648, page 28 ; 2. Voir cet Examen, page 133.



LAS MOCEDADES DEL CID.

COMEDIA PRIMERA.

POR D. GVILLEM DE CASTRO.

Los que hablan en ella son los siguientes.

El Rey D. Fernando.
La Reyna su muger.
El Principe D. Sancho.
La Infanta doña Vrraca.
Diego Laynez Padre del Cid.
Rodrigo, el Cid.
El Conde Leçano.
Ximena Gomez hija del Conte.
Arias Gonçalo.
Feranfules.
Hernan Dias, y Bernardo sus hermanos del Cid.
Elvira criada de Ximena Gomez.
Vn Maestro de armas del Principe.
D. Martin Gôçales
Vn Rey Moro.
Quatro Moros.
Vn Page.
Dos, o tres Pages, y algunos otros qûe acompañan.

Phot. Larousse.

LES ENFANCES DU CID DE GUILLÉN DE CASTRO

Page du titre de l'édition de 1621.

Vn des 40 de l'Academie Françoise
Gouverneur de Nôtre Dame de la garde en
Provence et au Havre de Grace il mourut
en May
1667.

Phot. Larousse.

GEORGES DE SCUDÉRY
LE PRINCIPAL ADVERSAIRE DE CORNEILLE
DANS LA QUERELLE DU *CID*

LEXIQUE DU VOCABULAIRE DE CORNEILLE

Les termes du vocabulaire psychologique et moral cités dans ce lexique y figurent soit parce que leur ***sens*** *— du moins dans certains emplois — n'est plus tout à fait le même aujourd'hui, soit parce que leur* ***fréquence*** *en fait des* ***mots clefs****, qui révèlent les passions et les sentiments dominants chez les personnages.*

Ces mots sont marqués d'un astérisque dans le texte : ils sont divisés ici en deux groupes, classés chacun par ordre alphabétique.*

I. LES VALEURS MORALES D'UNE CLASSE SOCIALE

Cavalier : gentilhomme. Corneille avait écrit *chevalier* dans l'édition de 1637 ; il remplaça dans les éditions suivantes ce mot par *cavalier*, devenu à la mode sous l'influence italienne et espagnole (vers 82, 88, 427, 786, 1401, 1428).

Cœur : courage, énergie morale (vers 261, 304, 416, 419, 588, 611, 1127, 1413, 1474, 1483, 1531), en particulier dans les expressions *homme de cœur* (vers 30, 875) et *gens de cœur* (vers 1455). — Siège du sentiment de l'amour (vers 17, 74, 83, 88, 101, 120, 519, 524, 530, 814, 818, 823, 833, 1096, 1555, 1578, 1627, 1643, 1747, 1760, 1838) et des autres passions (vers 172, 355, 394, 448, 471, 576, 627, 1057, 1133, 1171, 1390, 1537).

Courage : cœur (vers 354, 594, 910, 953, 1436, 1601). — Energie, force de cœur (vers 98, 120, 204, 222, 273, 430, 482, 497, 521, 671, 719, 903, 1038, 1064, 1172, 1238, 1262, 1294, 1310, 1446, 1479, 1518, 1526, 1837).

Devoir : obligation morale (vers 25, 192, 359, 372, 424, 441, 587, 676, 820, 911, 925, 983, 1059, 1128, 1140, 1167, 1169, 1192, 1198, 1236, 1237, 1317, 1331, 1501, 1554, 1592, 1624, 1678, 1689, 1728, 1751, 1766, 1807).

Digne (sans complément) : noble, qui mérite l'estime (vers 22, 263, 288, 317, 621, 640, 1235, 1582). — Cet adjectif se retrouve également de nombreuses fois avec un complément *(digne de)* : en ce sens, il n'a pas été noté d'un astérisque.

Généreux : capable de tous les sentiments purs et élevés qui conviennent à une noble race (vers 270, 315, 458, 576, 660, 699, 844, 890, 910, 1066, 1086, 1121, 1209, 1489, 1517, 1617, 1747, 1774).

Générosité : grandeur d'âme et toute autre qualité qui fait la noblesse de caractère (vers 930, 946, 1197).

Descartes définira ainsi la générosité dans son Traité des passions de l'âme *(III^e^ partie, art. 153) :*

Ainsi je crois que la vraie générosité, qui fait qu'un homme s'estime au plus haut point qu'il se peut légitimement estimer, consiste seulement partie en ce qu'il connaît qu'il n'y a rien qui véritablement lui appartienne que

cette libre disposition de ses volontés, ni pourquoi il doit être loué ou blâmé sinon pour ce qu'il en use bien ou mal, et partie en ce qu'il sent en soi-même une ferme et constante résolution d'en bien user, c'est-à-dire de ne manquer jamais de volonté pour entreprendre et exécuter toutes les choses qu'il jugera être les meilleures; ce qui est suivre parfaitement la vertu.

Gloire : haute idée que l'on a de soi-même; en ce sens, le mot est accompagné de l'adjectif possessif (vers 97, 123, 201, 245, 313, 332, 546, 602, 685, 842, 847, 904, 914, 916, 938, 954, 971, 1054, 1092, 1138, 1421, 1506, 1524, 1530, 1544, 1574, 1656, 1682, 1711, 1766, 1797, 1817). — Considération, renommée (vers 701, 1210, 1302).

Descartes définira ainsi la gloire dans son Traité des passions de l'âme *(III^e partie, art. 204)* :

Ce que j'appelle ici du nom de gloire est une espèce de joie fondée sur l'amour qu'on a pour soi-même, et qui vient de l'opinion ou de l'espérance qu'on a d'être loué par quelques autres. Ainsi elle est différente de la satisfaction intérieure qui vient de l'opinion qu'on a d'avoir fait quelque bonne action; car on est quelquefois loué pour des choses qu'on ne croit point être bonnes, et blâmé pour celles qu'on croit être meilleures : mais elles sont l'une et l'autre des espèces de l'estime qu'on fait de soi-même, aussi bien que des espèces de joie; car c'est un sujet pour s'estimer que de voir qu'on est estimé par les autres.

Glorieux : qui donne une illustre renommée (vers 255, 521, 1050, 1104, 1362, 1618, 1832).

Honneur : estime glorieuse accordée à la vertu, au courage (vers 221, 268, 396, 433, 438, 442, 603, 718, 772, 850, 888, 957, 1036, 1055, 1364, 1466, 1498, 1545, 1688, 1839). — Distinction qui flatte (vers 44, 154, 165, 223, 673, 1039, 1224, 1232). — Sentiment qui fait que l'on veut conserver la considération de soi-même et des autres (vers 143, 248, 252, 302, 311, 319, 334, 339, 459, 747, 821, 836, 877, 897, 909, 924, 933, 955, 976, 1058, 1061, 1128, 1509, 1522, 1528, 1539, 1542, 1548, 1684, 1789). — Qualité qui porte à des actions nobles et courageuses (vers 400, 421, 1059, 1085, 1420, 1584).

Mérite : ensemble des qualités qui attirent l'estime et la considération (vers 94, 162, 1166, 1214).

Vaillance : valeur dans l'action et particulièrement courage militaire (vers 45, 400, 1093, 1117, 1454, 1502, 1673, 1722, 1840).

Vaillant : qui a de la vaillance (vers 26, 195, 687, 1195, 1572, 1715); pris comme nom (vers 1438, 1560).

Valeur : courage à la guerre, dans le combat; sens très proche de celui de *vaillance* (vers 33, 210, 279, 406, 432, 532, 567, 677, 913, 1028, 1109, 1132, 1160, 1211, 1239, 1527, 1571, 1816).

Vengeance : réparation d'une offense (vers 250, 286, 346, 634, 654, 689, 832, 854, 882, 950, 960, 1360, 1652, 1663, 1731, 1794).

Venger : exercer une vengeance (vers 260, 267, 272, 287, 290, 303, 319, 323, 324, 417, 633, 652, 688, 692, 720, 779, 786, 790,

801, 842, 877, 914, 916, 947, 949, 952, 982, 1008, 1049, 1061, 1082, 1092, 1183, 1197, 1253, 1341, 1400, 1539, 1540, 1654, 1686, 1718, 1725, 1767, 1792).

Vertu : force morale née du mérite (vers 28, 80, 129, 134, 399, 426, 513, 518, 529, 979, 1296, 1515, 1575) ; au pluriel, qualités particulières conformes à la loi morale (vers 177, 1803).

II. LE LANGAGE DES SENTIMENTS ET DES PASSIONS

Amant, amante, amants : amoureux (sans idée défavorable) [vers 16, 42, 69, 82, 147, 496, 507, 520, 812, 839, 961, 1064, 1156, 1165, 1392, 1580, 1610, 1629, 1652, 1672, 1690, 1694, 1730, 1740, 1743].

Charme : puissance mystérieuse, enchantement (vers 129) ; au pluriel (vers 833, 921).

Charmer : enchanter, envoûter (vers 3, 512, 1601, 1747). — **Charmant** : qui provoque l'enchantement (vers 10, 453, 524).

Déplaisir : désespoir, chagrin (vers 116, 139, 638, 656, 796, 1165, 1357, 1576).

Ennui : vive affliction, aesespoir (vers 448, 465, 487, 555, 847, 971, 1024, 1599).

Etrange : extraordinaire (vers 298, 841, 847, 1113, 1685, 1719).

Fatal : qui fait naître le malheur (vers 121, 247, 431, 455).

Feu : ardeur amoureuse (vers 109, 297, 490, 1166, 1461, 1763) ; au pluriel, même sens (vers 11, 104, 981, 1566). — Violence d'une autre passion (vers 472).

Flamme : passion amoureuse, même métaphore que *feu* (vers 6, 86, 305, 508, 514, 817, 880, 924, 965, 1049, 1201, 1346, 1391, 1638, 1712) ; au pluriel (vers 94).

Funeste : qui apporte le malheur, la mort (vers 669, 801, 913, 1152, 1698).

Querelle : cause, intérêt, défense (vers 244, 293, 1082, 1443, 1486, 1662). — Dispute, différend (vers 454, 461, 574).

Ravir : transporter de joie (vers 21, 423, 507, 1041, 1119, 1497).

Soupirs : gémissements nés de la douleur (vers 118, 795, 1026, 1577, 1675) ; mot souvent uni à *pleurs* (vers 460, 670, 1144).

Triste : qui cause ou exprime une mortelle affliction, en parlant des choses (vers 110, 305, 680, 742, 795, 1131, 1140, 1337, 1367, 1501).

Trouble : désarroi de l'âme (vers 556).

Troubler : bouleverser profondément (vers 53, 449, 630, 658, 981, 1246, 1638, 1663). — **Se troubler** : être profondément bouleversé (vers 84).

À MADAME DE COMBALET[1]
(1637)

MADAME,

Ce portrait vivant que je vous offre représente un héros assez reconnaissable aux lauriers dont il est couvert. Sa vie a été une suite continuelle de victoires; son corps, porté dans son armée[2], a gagné des batailles après sa mort; et son nom au bout de six cents ans, vient encore de triompher en France. Il y a trouvé une réception trop favorable pour se repentir d'être sorti de son pays et d'avoir appris à parler une autre langue que la sienne. Ce succès a passé mes plus ambitieuses espérances, et m'a surpris d'abord; mais il a cessé de m'étonner depuis que j'ai vu la satisfaction que vous avez témoignée quand il a paru devant vous. Alors j'ai osé me promettre de lui tout ce qui en est arrivé, et j'ai cru qu'après les éloges dont vous l'avez honoré cet applaudissement universel ne lui pouvait manquer. Et véritablement, Madame, on ne peut douter avec raison de ce que vaut une chose qui a le bonheur de vous plaire : le jugement que vous en faites est la marque assurée de son prix; et comme vous donnez toujours libéralement aux véritables beautés l'estime qu'elles méritent, les fausses n'ont jamais le pouvoir de vous éblouir. Mais votre générosité ne s'arrête pas à des louanges stériles pour les ouvrages qui vous agréent; elle prend plaisir à s'étendre utilement sur ceux qui les produisent, et ne dédaigne point d'employer en leur faveur ce grand crédit que votre qualité et vos vertus vous ont acquis. J'en ai ressenti des effets[3] qui me sont trop avantageux pour m'en taire, et je ne vous dois pas moins de remercîments pour moi que pour *le Cid*. C'est une reconnaissance qui m'est glorieuse, puisqu'il m'est impossible de publier que je vous ai de grandes obligations, sans publier en même temps que vous m'avez assez estimé pour vouloir que je vous en eusse. Aussi, Madame, si je souhaite quelque durée pour cet heureux effort de ma plume, ce n'est point pour apprendre mon nom à la postérité, mais seulement pour laisser des marques éternelles de ce que je vous dois, et faire lire à ceux qui naîtront dans les autres siècles la protestation que je fais d'être toute ma vie,

MADAME,

Votre très-humble, très-obéissant
et très-obligé serviteur,
CORNEILLE.

1. Marie-Magdeleine de Vignerot, nièce de Richelieu, avait épousé le marquis du Roure, seigneur de Combalet. Veuve en 1621, elle fut créée duchesse d'Aiguillon en 1637. Aussi les éditions de 1648-1656 portent-elles : « A Madame la duchesse d'Aiguillon » ; 2. En réalité, Chimène dut s'enfuir de Valence en emportant les ossements de Rodrigue qu'elle avait fait exhumer ; 3. Allusion possible à l'anoblissement du père de Corneille (janvier 1637).

AVERTISSEMENT
(1648)

« Avia pocos dias antes hecho campo con D. Gomez, conde de Gormaz. Venciole y diole la muerte. Lo que resulto deste caso, fué que caso con dona Ximena, hija y heredera del mismo conde. Ella misma requiro al Rey que se le diesse por marido, ca estaba muy prendada de sus partes, o le castigasse conforme a las leyes, por la muerte que dio a su padre. Hizòse el casamiento, que à todos estaba à cuento, con el qual por el gran dote de su esposa, que se allego al estado que él tenia de su padre, se aumantó en poder y riquezas (MARIANA, Lib. IX° de *Historia d'España*, v^e)[1]. »

Voilà ce qu'a prêté l'histoire à D. Guillem de Castro, qui a mis ce fameux événement sur le théâtre avant moi. Ceux qui entendent l'espagnol y remarqueront deux circonstances : l'une, que Chimène, ne pouvant s'empêcher de reconnaître et d'aimer les belles qualités qu'elle voyait en don Rodrigue, quoiqu'il eût tué son père *(estaba prendada de sus partes)*, alla proposer elle-même au roi cette généreuse alternative, ou qu'il le lui donnât pour mari, ou qu'il le fît punir suivant les lois; l'autre, que ce mariage se fit au gré de tout le monde *(à todos estaba à cuento)*. Deux chroniques du Cid ajoutent qu'il fut célébré par l'archevêque de Séville, en présence du roi et de toute sa cour; mais je me suis contenté du texte de l'historien parce que toutes les deux ont quelque chose qui sent le roman, et peuvent ne persuader pas davantage que celles que nos Français ont faites de Charlemagne et de Roland. Ce que j'ai rapporté de Mariana suffit pour faire voir l'état[2] qu'on fit de Chimène et de son mariage dans son siècle même, où elle vécut en un tel éclat que les rois d'Aragon et de Navarre[3] tinrent à honneur d'être ses gendres, en épousant ses deux filles. Quelques-uns ne l'ont pas si bien traitée dans le nôtre : et sans parler de ce qu'on a dit de la Chimène du théâtre, celui qui[4] a composé l'histoire d'Espagne en français l'a notée[5] dans son livre de s'être tôt et aisément consolée de la mort de son père, et a voulu taxer de légèreté une action qui fut imputée à grandeur de courage[6] par ceux qui en furent les

1. « Il avait eu peu de jours auparavant un duel avec don Gomez, comte de Gormaz. Il le vainquit et lui donna la mort. Le résultat de cet événement fut son mariage avec doña Chimène, fille et héritière de ce seigneur. Elle-même demanda au roi de le lui donner pour mari, car elle était fort éprise de ses qualités, ou de le châtier conformément aux lois, pour avoir donné la mort à son père. Le mariage, qui agréait à tous, s'accomplit; ainsi, grâce à la dot considérable de son épouse, qui s'ajouta aux biens qu'il tenait de son père, il grandit en pouvoir et en richesses. » — Le P. Juan Mariana écrivit une *Histoire de l'Espagne* en latin (1592-1595-1616), puis il la traduisit en espagnol (V. la Notice, p. 13.); 2. *Etat :* cas (Voir *Horace*, vers 515 : « Avez-vous vu l'état qu'on fait de Curiace? »; 3. *Aragon :* au nord de l'Espagne. Capitale : Saragosse, sur l'Ebre. — *Navarre :* au nord-ouest de l'Espagne. Capitale : Pampelune; 4. Allusion possible à Louis de Mayerne Turquet, auteur d'une *Histoire d'Espagne* (1587); 5. *Notée :* blâmée; 6. *Imputée à grandeur :* attribuée à la grandeur du courage.

témoins. Deux romances[1] espagnols, que je vous donnerai ensuite de cet *Avertissement*, parlent encore plus en sa faveur. Ces sortes de petits poèmes sont comme des originaux décousus de leurs anciennes histoires; et je serais ingrat envers la mémoire de cette héroïne, si, après l'avoir fait connaître en France et m'y être fait connaître par elle, je ne tâchais de la tirer de la honte qu'on lui a voulu faire, parce qu'elle a passé par mes mains. Je vous donne donc ces pièces justificatives de la réputation où elle a vécu, sans dessein de justifier la façon dont je l'ai fait parler français. Le temps l'a fait pour moi, et les traductions qu'on en a faites en toutes les langues qui servent aujourd'hui à la scène, et chez tous les peuples où l'on voit des théâtres, je veux dire en italien, flamand et anglais, sont d'assez glorieuses apologies contre tout ce qu'on en a dit[2]. Je n'y ajouterai pour toute chose qu'environ une douzaine de vers espagnols qui semblent faits exprès pour la défendre. Ils sont du même auteur qui l'a traitée avant moi, D. Guillem de Castro, qui, dans une comédie qu'il intitule *Engañarse engañando*[3], fait dire à une princesse de Béarn :

A mirar
bien el mundo, que el tener
apetitos que vencer,
y ocasiones que dexar

Examinan el valor
en la muger, yo dixera
lo que siento, porque fuera
luzimiento de mi honor.

Pero malicias fundadas
en honras mal entendidas
de tentaciones vencidas
hacen culpas declaradas :

Y así, la que el desear
con el resistir apunta,
vence dos veces, si junta
con el resistir el callar[4].

C'est, si je ne me trompe, comme agit Chimène dans mon ouvrage, en présence du Roi et de l'Infante. Je dis en présence du Roi et de l'Infante, parce que, quand elle est seule, ou avec sa confidente, ou avec son amant, c'est une autre chose. Ses mœurs sont inégalement égales[5], pour parler en termes de notre Aristote, et changent suivant les circonstances des lieux, des personnes, des

1. *Romance* (nom masculin en français comme en espagnol) : poème narratif qui a pour sujet un épisode de l'histoire ou de la légende. L'ensemble de ces poèmes, caractéristiques de la littérature espagnole, forme le *Romancero* ; 2. Dès 1637, *le Cid* fut traduit en vers anglais ; puis il le fut en italien, en allemand, en hollandais, en danois, en espagnol même, par Diamante, dont la traduction fut prise à tort jusqu'en 1823 pour une des sources de Corneille ; 3. *Engañarse engañando* : se tromper en trompant. Comédie imprimée en 1625 ; 4. « Si le monde a raison de dire que ce qui éprouve le mérite d'une femme, c'est d'avoir des désirs à vaincre, des occasions à rejeter, je n'aurais ici qu'à exprimer ce que je sens : mon honneur n'en deviendrait que plus éclatant. Mais une malignité qui se prévaut de notions d'honneur mal entendues convertit volontiers en un aveu de faute ce qui n'est que la tentation vaincue. Dès lors la femme qui désire et résiste également vaincra deux fois, si en résistant elle sait encore se taire » (Traduction de Marty-Leveaux, *Corneille*, t. III.) ; 5. Aristote dit : ὁμαλῶς ἀνώμαλον, « également inégal » (*Poétique*, XV, 5).

temps et des occasions, en conservant toujours le même principe (1).

Au reste, je me sens obligé de désabuser le public de deux erreurs qui s'y sont glissées touchant cette tragédie, et qui semblent avoir été autorisées par mon silence. La première est que j'ai convenu de juges touchant son mérite, et m'en sois rapporté au sentiment de ceux qu'on a priés d'en juger. Je m'en tairais encore, si ce faux bruit n'avait été jusque chez M. de Balzac dans sa province, ou, pour me servir de ses paroles mêmes, dans son désert[1], et si je n'en avais vu depuis peu les marques dans cette admirable lettre[2] qu'il a écrite sur ce sujet, et qui ne fait pas la moindre richesse des deux derniers trésors qu'il nous a donnés. Or comme tout ce qui part de sa plume regarde toute la postérité, maintenant que mon nom est assuré de passer jusqu'à elle dans cette lettre incomparable, il me serait honteux qu'il y passât avec cette tache, et qu'on pût à jamais me reprocher d'avoir compromis de ma réputation[3]. C'est une chose qui jusqu'à présent est sans exemple; et de tous ceux qui ont été attaqués comme moi, aucun que je sache n'a eu assez de faiblesse pour convenir d'arbitres avec ses censeurs; et s'ils ont laissé tout le monde dans la liberté publique d'en juger, ainsi que j'ai fait, ç'a été sans s'obliger, non plus que moi, à en croire personne; outre que dans la conjoncture où étaient lors les affaires du *Cid*, il ne fallait pas être grand devin pour prévoir ce que nous en avons vu arriver. A moins que d'être tout à fait stupide, on ne pouvait pas ignorer que comme les questions de cette nature ne concernent ni la religion ni l'État, on en peut décider par les règles de la prudence humaine, aussi bien que par celles du théâtre, et tourner sans scrupule le sens du bon Aristote du côté de la politique[4]. Ce n'est pas que je sache si ceux qui ont jugé du *Cid* en ont jugé suivant leur sentiment ou non, ni même que je veuille dire qu'ils en aient bien ou mal jugé, mais seulement que ce n'a jamais été de mon consentement qu'ils en ont jugé, et que peut-être je l'aurais justifié sans beaucoup de peine, si la même raison[5] qui les a fait parler ne m'avait obligé à me taire. Aristote ne s'est pas expliqué si clairement dans sa *Poétique*[6] que nous n'en puissions

1. Sa retraite des environs d'Angoulême; 2. *Lettre...* parue dans les *Lettres choisies du sieur de Balzac* (à Paris, chez A. Courbé, 1647). On trouvera dans les Jugements, pages 144-145, les passages essentiels de cette lettre; le texte complet est cité dans le volume de la collection des « Classiques Larousse » consacré à *Balzac-Voiture*; 3. Compromis quelque chose de ma réputation (*de* partitif); 4. *La politique* : l'adresse dont on use pour arriver à ses fins; 5. Allusion au rôle de Richelieu qui fit prier Corneille par Boisrobert de ne pas répondre à l'Académie; 6. Discussion poursuivie dans le *Discours sur l'utilité... du poème dramatique*, déjà cité.

QUESTIONS

1. Est-ce seulement le personnage de Chimène que Corneille justifie ici, ou l'ensemble du sujet? Sur quels textes s'appuie-t-il? Cite-t-il G. de Castro? Importance de cette démonstration, quand on sait l'accusation de plagiat lancée contre lui. — Le ton de la démonstration.

faire ainsi que les philosophes, qui le tirent chacun à leur parti dans leurs opinions contraires; et comme c'est un pays inconnu pour beaucoup de monde, les plus zélés partisans du *Cid* en ont cru ses censeurs sur leur parole et se sont imaginé avoir pleinement satisfait à toutes leurs objections, quand ils ont soutenu qu'il importait peu qu'il fût selon les règles d'Aristote et qu'Aristote en avait fait pour son siècle et pour des Grecs, et non pas pour le nôtre et pour des Français **(2).**

Cette seconde erreur, que mon silence a affermie, n'est pas moins injurieuse à[1] Aristote qu'à moi. Ce grand homme a traité la poétique avec tant d'adresse et de jugement que les préceptes qu'il nous en a laissés sont de tous les temps et de tous les peuples; et bien loin de s'amuser au détail des bienséances et des agréments, qui peuvent être divers selon que ces deux circonstances[2] sont diverses, il a été droit aux mouvements de l'âme, dont la nature ne change point. Il a montré quelles passions la tragédie doit exciter dans celles de ses auditeurs; il a cherché quelles conditions sont nécessaires, et aux personnes qu'on introduit, et aux événements qu'on représente, pour les y faire naître; il en a laissé des moyens qui auraient produit leur effet partout dès la création du monde, et qui seront capables de le produire encore partout, tant qu'il y aura des théâtres et des acteurs; et pour le reste, que les lieux et les temps peuvent changer, il l'a négligé, et n'a pas même prescrit le nombre des actes, qui n'a été réglé que par Horace[3] beaucoup après lui **(3).**

Et certes, je serais le premier qui condamnerais *le Cid*, s'il péchait contre ces grandes et souveraines maximes que nous tenons de ce philosophe; mais bien loin d'en demeurer d'accord, j'ose dire que

1. *A :* pour; 2. *Ces deux circonstances :* la diversité des temps et des peuples; 3. Dans l'*Épître aux Pisons (Art poétique)*, Horace dit, en effet (v. 189-190), qu' « une longueur de cinq actes, ni plus ni moins, c'est la mesure d'une pièce qui veut être réclamée sur le théâtre ». S'il est vrai, comme le dit Corneille, que cette prescription n'a pas été inventée par Aristote, il n'est pas exact non plus qu'elle ait été créée par Horace : elle vient des critiques grecs de l'époque alexandrine; ceux-ci avaient remarqué que souvent la tragédie grecque se divise en cinq parties; un prologue, trois épisodes séparés par les chants du chœur et un dénouement *(exodos)*.

QUESTIONS

2. D'après le récit de la querelle du *Cid*, qu'on a lu dans la Notice, sur quels événements revient ici Corneille, onze ans après le débat? Quel trait de son caractère apparaît, surtout si on se rappelle qu'il a été élu l'année précédente à l'Académie par ses « juges »? — Analysez et discutez la dernière phrase du paragraphe depuis : *Aristote ne s'est pas expliqué...* En quels termes Corneille pose-t-il le problème de la « régularité » de sa pièce?

3. Corneille est-il « moderniste » ou « classique » dans son interprétation d'Aristote? Cet éloge dithyrambique pouvait-il cependant satisfaire les « doctes »? Comment Corneille tourne-t-il à son propre avantage l'interprétation de la *Poétique* d'Aristote? — En faisant abstraction de la polémique particulière au *Cid*, dans quelle mesure le jugement de Corneille sur Aristote est-il encore acceptable aujourd'hui?

cet heureux poëme n'a si extraordinairement réussi que parce qu'on y voit les deux maîtresses conditions (permettez-moi cette épithète), que demande ce grand maître aux excellentes tragédies, et qui se trouvent si rarement assemblées dans un même ouvrage qu'un des plus doctes commentateurs[1] de ce divin traité qu'il en a fait, soutient que toute l'antiquité ne les a vues se rencontrer que dans le seul *Œdipe*. La première est que celui qui souffre et est persécuté ne soit ni tout méchant ni tout vertueux, mais un homme plus vertueux que méchant, qui par quelque trait de faiblesse humaine qui ne soit pas un crime, tombe dans un malheur qu'il ne mérite pas; l'autre, que la persécution et le péril ne viennent point d'un ennemi, ni d'un indifférent, mais d'une personne qui doive aimer celui qui souffre et en être aimée. Et voilà, pour en parler sainement, la véritable et seule cause de tout le succès du *Cid*[2], en qui l'on ne peut méconnaître ces deux conditions, sans s'aveugler soi-même pour lui faire injustice **(4)**. J'achève donc en m'acquittant de ma parole; et après vous avoir dit en passant ces deux mots pour le Cid du théâtre, je vous donne, en faveur de la Chimène de l'histoire, les deux romances que je vous ai promis.

ROMANCE PRIMERO

Texte	Traduction
Delante el rey de León doña Ximena una tarde se pone a pedir justicia por la muerte de su padre.	*Devant le roi de León, doña Chimène vint un soir demander justice touchant son père.*
Para contra el Cid la pide, don Rodrigo de Bivare, que huérfana la dexó, niña, y de muy poca edade.	*Elle demande justice contre le Cid, don Rodrigue de Bivar, qui la rendit orpheline lorsqu'elle était encore tout enfant*[3].
Si tengo razón, o non, bien, rey, lo alcanzas y sabes, que los negocios de honra no pueden disimularse.	*« Si j'ai raison ou non, vous le savez du reste, ô roi Ferdinand, car les affaires d'honneur ne se peuvent cacher.*
Cada día que amanece, veo al lobo de mi sangre, caballero en un caballo, por darme mayor pesare.	*« Chaque jour qui luit, je vois le cruel qui a versé mon sang chevauchant à cheval sous mes yeux pour ajouter à mon chagrin.*

1. Il s'agit de Francesco Roberto (1516-1567), philosophe italien. Il publia, en 1548, à Florence, une édition de la *Poétique* d'Aristote avec commentaire. Corneille le cite aussi dans le *Discours sur la tragédie* et le *Discours sur le poème dramatique*; 2. Corneille est revenu sur ce point dans le *Discours sur la tragédie*; 3. Corneille a donc modifié les dates.

QUESTIONS

4. Pourquoi Corneille tient-il tellement en 1648 à démontrer que *le Cid* est une tragédie inspirée de l'esprit d'Aristote? Est-il si évident que la pièce réponde aux deux conditions citées ici?

■ SUR L'ENSEMBLE DE L'AVERTISSEMENT. — Résumez les différents arguments de Corneille : à quelle conclusion tendent-ils? Corneille aurait-il eu les mêmes préoccupations en 1636? D'où vient qu'il tient tellement à faire du *Cid* une tragédie?

Mándale, buen rey, pues puedes
que no me ronde mi calle :
que no se venga en mugeres
el hombre que mucho vale.

« *Ordonnez-lui, bon roi, car vous le pouvez, qu'il ne rôde pas sans cesse dans ma rue ; car un homme de grande valeur ne doit pas se venger sur des femmes.*

Si mi padre afrentó al suyo,
bien ha vengado a su padre,
que si honras pagaron muertes,
para su disculpa basten.

« *Que si mon père outragea le sien, il a bien vengé son père, et il lui doit suffire qu'une mort ait payé son honneur.*

Encomendada me tienes,
no consientas que me agravien,
que el que a mi se fiziere,
a tu corona se faze.

« *Je suis placée sous votre protection, ne souffrez pas que l'on m'insulte ; car tout outrage que l'on me fait, on le fait à votre couronne.*

— Calledes, doña Ximena,
que me dades pena grande,
que yo daré buen remedio
para todos vuestros males.

« *— Taisez-vous, doña Chimène, car vous m'affligez grandement, et je trouverai un bon remède à tous vos maux.*

Al Cid no le he de ofender,
que es hombre que mucho vale
y me defiende mis reynos,
y quiero que me los guarde.

« *Je ne puis faire aucun tort au Cid, car il est un homme qui vaut beaucoup ; il me défend mes royaumes et je veux qu'il me les garde.*

Pero yo faré un partido
con él, que no os esté male,
de tomalle la palabra
para que con vos se case.

« *Mais je ferai avec lui un arrangement qui ne vous sera pas mauvais ; je lui demanderai sa parole pour qu'il se marie avec vous.* »

Contenta quedó Ximena
con la merced que le faze
que quien huérfana la fizo
aquesse mismo la ampare.

Chimène demeura contente de la grâce qui lui était accordée, et que celui qui l'avait rendue orpheline devînt son soutien.

ROMANCE SEGUNDO

A Ximena y a Rodrigo
prendrió el rey palabra y mano
de juntarlos, para en uno
en presencia de Layn Calvo.

De Rodrigue et de Chimène le roi prit la parole et la main afin de les unir tous en présence de Layn Calvo.

Las enemistades viejas
con amor se conformaron,
que donde preside amor
se olvidan muchos agravios...

Les anciennes inimitiés s'apaisèrent dans l'amour, car où préside l'amour bien des injures s'oublient...

Llegaron juntos los novios,
y al dar la mano, y abraço,
el Cid mirando a la novia,
le dixo todo turbado :

Les fiancés arrivèrent ensemble, et au moment de donner à la mariée sa main et le baiser, le Cid, la regardant, lui dit tout ému :

Maté a tu padre, Ximena,
pero no a desaguisado,
matéle de hombre a hombre,
para vengar cierto agravio.

« *J'ai tué ton père, Chimène, mais non en trahison, je l'ai tué d'homme à homme pour venger une injure trop réelle.*

Maté hombre, y hombre doy :
aquí estoy a tu mandado,
y en lugar del muerto padre
cobraste un marido honrado.

« *J'ai tué un homme et je te donne un homme ; me voici à tes ordres, et en place d'un père mort tu as acquis un époux honoré.* »

A todos pareció bien ;
su discreción alabaron,
y así se fizieron las bodas
de Rodrigo el Castellano.

Cela parut bien à tous, on loua son esprit, et ainsi se firent les noces de Rodrigue le Castillan.

(Damas-Himard, *Romancero espagnol*, t. II.)

PERSONNAGES[1]

DON FERNAND[2]	premier roi de Castille.
DOÑA URRAQUE[3]	infante de Castille.
DON DIÈGUE[4]	père de don Rodrigue.
DON GOMÈS	comte de Gormas, père de Chimène.
DON RODRIGUE	amant de Chimène.
DON SANCHE	amoureux de Chimène.
DON ARIAS DON ALONSE	gentilshommes castillans.
CHIMÈNE	fille de don Gomès.
LÉONOR	gouvernante de l'Infante.
ELVIRE	gouvernante de Chimène.

UN PAGE de l'Infante.

La scène est à Séville[5].

---

1. A la création de la pièce, la distribution était la suivante : Montdory jouait *Rodrigue ;* Mlle Villiers, *Chimène ;* Mlle Beauchâteau, *l'Infante.* On suppose que Baron père tenait le rôle de *Don Diègue ;* 2. *Ferdinand Ier,* roi de Galice et de Castille, conquit d'importants territoires portugais sur le prince de Badajoz ; dépouilla le roi de Saragosse de plusieurs forteresses ; soumit les émirs de Tolède et de Séville ; échoua devant Valence. Il mourut à Léon, en 1065 ; 3. *Doña Urraque :* une des filles de Ferdinand Ier ; 4. Ce nom, comme les suivants, est emprunté à Mariana et à G. de Castro ; mais Corneille a donné à Don Sanche et à don Alonse un autre rôle que dans l'histoire ; 5. *Séville :* dans une large plaine sur le Guadalquivir, accessible au flux et au reflux. Capitale d'un royaume more indépendant sous Ferdinand Ier. Conquise en 1248 par Ferdinand IV, elle devint plus tard la capitale d'Alphonse X le Sage et atteignit son apogée sous Philippe II. Voir dans la Notice, page 15, les raisons qui ont pu déterminer Corneille à transporter le lieu de l'action de Burgos (G. de Castro) à Séville. — Lors des premières représentations du *Cid,* la scène était divisée en trois compartiments au premier acte (maison de Chimène, appartement de l'Infante, place publique) ; à l'acte II, la chambre du Roi était adjointe à celle de l'Infante. (Voir Corneille : Examen du *Cid* et *Discours des trois unités.*)

LE CID

ACTE PREMIER

Chez Chimène.

SCÈNE PREMIÈRE[1]. — CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE

Elvire, m'as-tu fait un rapport bien sincère?
Ne déguises-tu rien de ce qu'a dit mon père?

ELVIRE

Tous mes sens à moi-même en sont encor charmés* :
Il estime Rodrigue autant que vous l'aimez,
Et si je ne m'abuse à lire[2] dans son âme,
Il vous commandera de répondre à sa flamme*.

CHIMÈNE

Dis-moi donc, je te prie, une seconde fois
Ce qui te fait juger qu'il approuve mon choix :
Apprends-moi de nouveau quel espoir j'en[3] dois prendre;
Un si charmant* discours ne se peut trop entendre;
Tu ne peux trop promettre aux feux* de notre amour
La douce liberté de se montrer au jour.
Que t'a-t-il répondu sur la secrète brigue[4]
Que font auprès de toi don Sanche et don Rodrigue?
N'as-tu point trop fait voir quelle inégalité
Entre ces deux amants* me penche[5] d'un côté?

ELVIRE

Non; j'ai peint votre cœur* dans une indifférence
Qui n'enfle d'aucun d'eux ni détruit[6] l'espérance,

1. Le texte de cette scène n'est pas celui des premières éditions. Voir, page 140. le texte de la première scène telle qu'elle fut jouée en 1636; 2. *A lire :* en lisant. La préposition *à* s'emploie couramment au XVII[e] siècle avec un infinitif au sens de « en », suivi du participe présent; 3. *En :* de tout cela; 4. *Brigue :* sollicitation (sans nuance défavorable); 5. Me fait pencher. Cet emploi au sens transitif fut blâmé par l'Académie; 6. L'omission de *ne* après *ni* est courante à cette époque.

QUESTIONS

● VERS 1-16. La première impression du spectateur au lever du rideau : relevez tous les mots destinés à créer un climat de joie et de bonheur. — Pourquoi Corneille imagine-t-il que Chimène a déjà entendu le récit d'Elvire et veut l'entendre une seconde fois (vers 6-10)?

Et sans les voir d'un œil trop sévère ou trop doux,
Attend l'ordre d'un père à choisir[1] un époux.
Ce respect l'a ravi*, sa bouche et son visage
M'en ont donné sur l'heure un digne* témoignage,
Et puisqu'il nous en faut encor faire un récit,
Voici d'eux et de vous ce qu'en hâte il m'a dit :
« Elle est dans le devoir*; tous deux sont dignes d'elle,
Tous deux formés d'un sang noble, vaillant*, fidèle,
Jeunes, mais qui font lire aisément dans leurs yeux
L'éclatante vertu* de leurs braves aïeux.
Don Rodrigue surtout[2] n'a trait en son visage
Qui d'un homme de cœur* ne soit la haute image,
Et sort d'une maison si féconde en guerriers,
Qu'ils y prennent naissance au milieu des lauriers.
La valeur* de son père, en son temps sans pareille,
Tant qu'a duré sa force, a passé pour merveille[3];
Ses rides sur son front ont gravé ses exploits[4],
Et nous disent encor ce qu'il fut autrefois.
Je me promets du fils ce que j'ai vu du père;
Et ma fille, en un mot, peut l'aimer et me plaire. »
Il allait au conseil, dont l'heure qui pressait
A tranché ce discours[5] qu'à peine il commençait;
Mais à ce peu de mots je crois que sa pensée
Entre vos deux amants* n'est pas fort balancée[6].
Le roi doit à son fils élire[7] un gouverneur,
Et c'est lui que regarde[8] un tel degré d'honneur* :
Ce choix n'est pas douteux, et sa rare[9] vaillance*

1. *A choisir* : pour choisir. Le XVII[e] siècle emploie librement la préposition *à*; **2.** *Surtout* fut jugé bas par l'Académie, qui critiqua le vers tout entier comme contenant une hyperbole excessive; **3.** *Pour merveille.* Suppression de l'article critiquée par Scudéry, mais admise par l'Académie; **4.** Raccourci d'images critiqué par l'Académie. Ce vers fut parodié par Racine dans *les Plaideurs* (acte premier, scène première) : « Ses rides sur son front gravaient tous ses exploits » (de l'huissier). Corneille s'en indigna : « Quoi ! ne tient-il qu'à un jeune homme de venir tourner en ridicule les plus beaux vers des gens ? »; **5.** *Discours :* propos, parole; **6.** *Balancée :* en suspens, hésitante; **7.** *Elire :* choisir; **8.** *Regarder,* ici, « concerner »; **9.** *Rare :* exceptionnel, d'un mérite extraordinaire.

QUESTIONS

● VERS 17-38. Le double intérêt de ce récit : que nous apprend-il sur Rodrigue et son père ? Que nous apprend-il sur le caractère du Comte ? — Quels sont les mérites auxquels le Comte accorde le plus haut prix ? En quoi ce grand seigneur du Moyen Age espagnol prend-il son actualité pour les spectateurs du temps de Louis XIII ?

Phot. Agnès Varda.

L'INFANTE (Monique Chaumette)

Théâtre national populaire.

Ne peut souffrir qu'on craigne aucune concurrence.
Comme ses hauts exploits le rendent sans égal,
Dans un espoir si juste il sera sans rival;
Et puisque don Rodrigue a résolu[1] son père
Au sortir du conseil à proposer l'affaire[2],
Je vous laisse à juger s'il prendra bien son temps,
Et si tous vos désirs seront bientôt contents[3].

CHIMÈNE

Il semble toutefois que mon âme troublée*
Refuse cette joie et s'en trouve accablée :
Un moment donne au sort des visages divers[4],
Et dans ce grand bonheur je crains un grand revers.

ELVIRE

Vous verrez cette crainte heureusement déçue[5].

CHIMÈNE

Allons, quoi qu'il en soit, en attendre l'issue.

---

1. *Résoudre :* décider (sens transitif) ; 2. *Affaire.* Aucune familiarité, quoi qu'en ait dit Voltaire ; mot distingué alors ; 3. *Content :* satisfait ; 4. *Des visages divers :* des apparences opposées ; 5. *Déçue :* trompée.

QUESTIONS

● Vers 39-52. Le deuxième événement important qui doit marquer cette journée : comment est-il lié au premier, tout en étant d'un ordre très différent ? — Commentez les vers 44-48 : pourquoi Elvire est-elle si sûre de la nomination du Comte ? Peut-on découvrir à travers ses paroles l'opinion du Comte lui-même ?

● Vers 53-58. Les appréhensions de Chimène sont-elles vraisemblables, étant donné ce que l'on sait déjà de son caractère ? Leur utilité pour l'action.

■ Sur l'ensemble de la scène première. — Qu'apprend-on dans cette scène sur les personnages et les événements auxquels ils sont mêlés ? Y a-t-il des indications précises sur le lieu de l'action ? sur l'époque historique où elle se passe ? Peut-on deviner à quel moment de la journée commence la pièce ?

— Cherchez dans cette scène les éléments qui laissent prévoir la suite de l'action.

— Le caractère de Chimène : comment se manifeste son obéissance ? Sa délicatesse ?

— Faites un premier portrait du Comte, d'après ce qu'Elvire a dit de lui.

— Comparez la scène première dans le texte adopté aujourd'hui et la scène première telle qu'elle était jouée en 1636 (voir Documents, page 140) ; quels sont les changements apportés ? Voltaire a-t-il eu raison d'affirmer que la pièce, dans la première rédaction, était mieux annoncée ?

Chez l'Infante.

SCÈNE II. — L'INFANTE, LÉONOR, LE PAGE.

L'INFANTE

Page, allez avertir Chimène de ma part
Qu'aujourd'hui pour me voir elle attend un peu tard,
Et que mon amitié se plaint de sa paresse.
(Le page rentre[1]*.)*

LÉONOR

Madame, chaque jour même désir vous presse;
Et dans son entretien[2] je vous vois chaque jour[3]
Demander en quel point se trouve son amour[4].

L'INFANTE

Ce n'est pas sans sujet : je l'ai presque forcée[5]
A recevoir les traits dont son âme est blessée[6].
Elle aime don Rodrigue, et le tient de ma main,
Et par moi don Rodrigue a vaincu son dédain :
Ainsi de ces amants* ayant formé les chaînes,
Je dois prendre intérêt à voir finir leurs peines.

LÉONOR

Madame, toutefois parmi leurs bons succès[7]
Vous montrez un chagrin qui va jusqu'à l'excès.
Cet amour, qui tous deux les comble d'allégresse,
Fait-il de ce grand cœur* la profonde tristesse?
Et ce grand intérêt que vous prenez pour eux
Vous rend-il malheureuse alors qu'ils sont heureux?
Mais je vais trop avant et deviens indiscrète.

L'INFANTE

Ma tristesse redouble à la tenir secrète[8].
Écoute, écoute enfin comme j'ai combattu,

1. Il faut comprendre que le page rentre dans la galerie d'où il était sorti; il va chercher Chimène; 2. *Son entretien :* l'entretien que vous avez avec elle; 3. *Var. :* « Et je vous vois pensive et triste chaque jour »; 4. *Var. :* « L'informer avec soin comme va son amour » (vers critiqué par l'Académie); 5. *Var. :*

« J'en dois bien avoir soin : je l'ai presque forcée
A recevoir les coups dont son âme est blessée »;

6. Image traditionnelle du vocabulaire galant : l'amour frappe ses victimes de ses flèches; 7. *Succès :* issue. Se dit en bonne ou mauvaise part; ce mot se trouve donc le plus souvent accompagné d'un adjectif; 8. Quand je la tiens secrète. Construction plus libre qu'en français moderne.

QUESTIONS

● VERS 59-70. Quelle circonstance explique que l'Infante soit directement intéressée à l'action? Comment Corneille rend-il son rôle « nécessaire »? — La mission que l'Infante s'est donnée : à l'entendre, Chimène et Rodrigue avaient-ils beaucoup d'inclination l'un pour l'autre?

Écoute quels assauts brave encore ma vertu*[1].
L'amour est un tyran qui n'épargne personne :
Ce jeune cavalier*, cet amant* que je donne,
Je l'aime.

LÉONOR

Vous l'aimez!

L'INFANTE

Mets la main sur mon cœur*,
Et vois comme[2] il se trouble* au nom de son vainqueur,
Comme il le reconnaît.

LÉONOR

Pardonnez-moi, Madame,
Si je sors du respect pour blâmer cette flamme*.
Une grande princesse à ce point s'oublier
Que d'[3]admettre en son cœur* un simple cavalier*!
Et que dirait le Roi? que dirait la Castille[4]?
Vous souvient-il encor de qui vous êtes fille?

L'INFANTE

Il m'en souvient si bien que j'épandrai mon sang
Avant que je m'abaisse à démentir[5] mon rang.
Je te répondrais bien que dans les belles âmes
Le seul mérite* a droit de produire des flammes*;
Et si ma passion cherchait à s'excuser,
Mille exemples fameux pourraient l'autoriser;
Mais je n'en veux point suivre où ma gloire* s'engage[6];
La surprise des sens n'abat point mon courage*;

1. *Var.* : « Et plaignant ma faiblesse, admire ma vertu »; 2. *Comme* : combien, à quel point; 3. *A ce point que de* : au point de; 4. *Var.* des vers 89-92 :

« Et que dira le Roi? que dira la Castille?
Vous souvenez-vous point de qui vous êtes fille?

L'INFANTE

Oui, oui, je m'en souviens, et j'épandrai mon sang
Plutôt que de rien faire indigne de mon rang »;

5. *Démentir* : renier; 6. *S'engager* : être compromis, courir fortune (comme avait dit l'Académie, qui critiquait ce terme).

QUESTIONS

● VERS 71-85. Pourquoi l'Infante fait-elle ce jour-là à Léonor la révélation d'un sentiment qu'elle avait caché si longtemps? — Quel genre d'amour l'Infante éprouve-t-elle pour Rodrigue (vers 81 et 83-84)? — Comparez ses sentiments à ceux que Chimène exprime pour Rodrigue dans la scène première.

● VERS 86-90 Pourquoi avoir attendu jusqu'à ce moment pour révéler le rang et la condition du personnage en scène? Quel est l'effet produit?

Et je me dis toujours qu'étant fille de roi,
Tout autre qu'un monarque est indigne de moi.
Quand je vis que mon cœur* ne se pouvait défendre,
Moi-même je donnai ce que je n'osais prendre.
Je mis, au lieu de moi, Chimène en ses liens,
Et j'allumai leurs feux* pour éteindre les miens.
Ne t'étonne donc plus si mon âme gênée[1]
Avec impatience attend leur hyménée :
Tu vois que mon repos en dépend aujourd'hui.
Si l'amour vit d'espoir, il périt avec lui[2] :
C'est un feu* qui s'éteint, faute de nourriture;
Et malgré la rigueur de ma triste* aventure,
Si Chimène a jamais Rodrigue pour mari,
Mon espérance est morte, et mon esprit guéri.
Je souffre cependant un tourment incroyable :
Jusques à cet hymen Rodrigue m'est aimable[3];
Je travaille à le perdre, et le perds à regret;
Et de là prend son cours mon déplaisir* secret.
Je vois avec chagrin que l'amour me contraigne[4]
A pousser des soupirs* pour ce que je dédaigne;
Je sens en deux partis mon esprit divisé :
Si mon courage* est haut, mon cœur*[5] est embrasé;
Cet hymen m'est fatal*, je le crains et souhaite[6] :
Je n'ose en espérer qu'une joie imparfaite[7].
Ma gloire* et mon amour ont pour moi tant d'appas,
Que je meurs s'il s'achève ou ne s'achève pas.

1. *Gêné :* mis à la torture; 2. *Var.* « il meurt avecque lui » (Corneille a corrigé le vers pour modifier l'orthographe de *avecque.)*; 3. *Aimable :* digne d'être aimé; 4. Puisse me contraindre (nuance donnée par le subjonctif); 5. Corneille oppose la volonté (*courage*) à la passion (*cœur*); 6. L'Académie a blâmé dans ce vers la non-répétition de *le* complément; 7. *Var.* des vers 122-124 :

> « Je ne m'en promets rien qu'une joie imparfaite.
> Ma gloire et mon amour ont tous deux tant d'appas
> Que je meurs s'il s'achève et ne s'achève pas. »

QUESTIONS

● Vers 91-124. Quelle est la composition de cette tirade? — Les exigences morales de l'amour fondé sur l'estime, quand on est une princesse royale (vers 91-100). — La solution du problème : quelle peut être l'influence de la volonté sur les passions (vers 101-112)? — Les souffrances de l'Infante : l'effort qu'elle a fait sur elle-même lui donne-il la sérénité (vers 113-124)? Relevez, dans les douze derniers vers, les antithèses et les expressions destinées à mettre en relief le sort tragique de l'Infante. — Trouvez dans l'ensemble de la tirade quelques vers qui, mieux que d'autres, marquent les différentes étapes de la confession de l'Infante.

LÉONOR

Madame, après cela je n'ai rien à vous dire,
Sinon que de vos maux avec vous je soupire :
Je vous blâmais tantôt, je vous plains à présent;
Mais puisque dans un mal si doux et si cuisant
Votre vertu* combat et son charme* et sa force,
En repousse l'assaut, en rejette l'amorce,
Elle rendra le calme à vos esprits flottants[1].
Espérez donc tout d'elle, et du secours du temps;
Espérez tout du ciel : il a trop de justice
Pour laisser la vertu* dans un si long supplice.

L'INFANTE

Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir[2].

LE PAGE

Par vos commandements Chimène vous vient voir.

L'INFANTE, *à Léonor.*

Allez l'entretenir en cette galerie.

LÉONOR

Voulez-vous demeurer dedans[3] la rêverie?

L'INFANTE

Non, je veux seulement, malgré mon déplaisir*,
Remettre[4] mon visage un peu plus à loisir.
Je vous suis. Juste ciel, d'où j'attends mon remède,
Mets enfin quelque borne au mal qui me possède :
Assure[5] mon repos, assure mon honneur*.
Dans le bonheur d'autrui je cherche mon bonheur :
Cet hyménée à trois également importe;
Rends son effet[6] plus prompt, ou mon âme plus forte.

1. L'image contenue dans le vers a été critiquée par Scudéry ; 2. Trouvaille précieuse considérée comme galimatias par Scudéry ; 3. *Dedans :* dans. Jusqu'aux *Remarques sur la langue française* de Vaugelas (1647), on confond dans l'usage « dans » et « dedans », « sous » et « dessous », etc. Après 1647, cette confusion ne fut tolérée qu'en poésie ; 4. *Remettre :* rendre l'apparence du calme à ; 5. *Assurer :* mettre en sécurité ; 6. *Son effet :* son accomplissement.

QUESTIONS

● Vers 125-135. Léonor pouvait-elle donner un autre conseil à l'Infante ? — Importance du vers 135 : sous quelle forme s'exprime ici la pensée ?

D'un lien conjugal joindre ces deux amants*,
C'est briser tous mes fers[1] et finir mes tourments.
Mais je tarde un peu trop : allons trouver Chimène,
Et par son entretien soulager notre peine.

Une place publique devant le palais royal.

SCÈNE III. — LE COMTE, DON DIÈGUE.

LE COMTE

Enfin vous l'emportez, et la faveur du Roi
Vous élève en un rang[2] qui n'était dû qu'à moi :
Il vous fait gouverneur du prince de Castille[3].

1. *Fers :* Liens de l'amour (même métaphore que *chaînes*) ; 2. *En un rang.* Critiqué par l'Académie, qui voulait « à un rang » ; 3. *Prince de Castille :* fils aîné du roi don Fernand.

QUESTIONS

● VERS 136-150. Pourquoi l'Infante ne peut-elle laisser paraître son trouble (vers 139-140) ? — Comment la prière qu'elle adresse au ciel complète-t-elle le portrait moral du personnage ? Quelle sera la situation de l'Infante si quelque obstacle vient empêcher le mariage de Rodrigue et de Chimène ?

■ SUR L'ENSEMBLE DE LA SCÈNE II. — La place de l'Infante dans l'action : comment Corneille lie-t-il son rôle à la situation de Chimène et de Rodrigue ? L'Académie trouvait les scènes avec l'Infante fort belles mais inutiles à l'action : êtes-vous de cet avis ?

— La technique dramatique dans *le Cid :* comment cette scène succède-t-elle à la précédente ? Voltaire prétend que le théâtre reste vide entre la première et la deuxième scène : cette critique reste-t-elle acceptable, si on imagine le décor simultané où fut jouée primitivement la pièce ? Comparez, de ce point de vue, *le Cid* avec les tragédies classiques, où se pratique la technique du « dialogue continu » dans un même décor. — Pourquoi Corneille ne nous montre-t-il pas l'entretien de Chimène et de l'Infante qui va avoir lieu ?

— Le personnage de l'Infante : quelle actualité avait-il pour les contemporains de Corneille (voir en particulier les vers 95-96) ? Y a-t-il eu, vers cette époque, des princesses romanesques à la manière de l'Infante ?

— Les sentiments de l'Infante : comment préserve-t-elle sa « gloire » des faiblesses d'une passion qu'elle juge indigne d'elle ? Montrez qu'elle se fait la même idée que Chimène de l'amour fondé sur l'estime ; a-t-elle toutefois le même caractère que Chimène ? En quoi la situation de l'Infante, passionnée par tempérament et vertueuse par raison, est-elle tragique ? Pourquoi ne se pose-t-elle même pas la question de savoir si Rodrigue est amoureux d'elle ?

— Le personnage de l'Infante a-t-il perdu de sa vérité psychologique pour le spectateur d'aujourd'hui ?

DON DIÈGUE

Cette marque d'honneur* qu'il met dans ma famille
Montre à tous qu'il est juste, et fait connaître assez
Qu'il sait récompenser les services passés.

LE COMTE

Pour grands que soient[1] les rois, ils sont ce que nous [sommes :
Ils peuvent se tromper comme les autres hommes;
Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans
Qu'ils savent mal payer les services présents.

DON DIÈGUE

Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite :
La faveur l'a pu faire autant que le mérite*;
Mais on doit ce respect au pouvoir absolu[2],
De n'examiner rien quand un roi l'a voulu.
A l'honneur* qu'il m'a fait ajoutez-en un autre;
Joignons d'un sacré nœud[3] ma maison et la vôtre :
Vous n'avez qu'une fille, et moi je n'ai qu'un fils[4];
Leur hymen nous peut rendre à jamais plus qu'amis :
Faites-nous cette grâce, et l'acceptez[5] pour gendre.

1. *Pour grands que soient :* quelque grands que soient; **2.** *Var.* des vers 163-164 :

« Vous choisissant peut-être on eût pu mieux choisir;
Mais le Roi m'a trouvé plus propre à son désir »;

3. *Sacré nœud.* Au XVII^e^ siècle, il y avait plus de liberté dans la place de l'adjectif épithète; *sacré* conservait le même sens quelle que soit sa place; **4.** *Var.* des vers 167-170 :

« Rodrigue aime Chimène, et ce digne sujet
De ses affections est le plus cher objet :
Consentez-y, Monsieur, et l'acceptez pour gendre.

LE COMTE

A de plus hauts partis Rodrigue doit prétendre »;

5. *L'acceptez :* acceptez-le. Place normale au XVII^e^ siècle du complément d'objet d'un deuxième verbe à l'impératif coordonné au premier.

QUESTIONS

● VERS 151-153. Importance de ces trois vers pour l'action : que s'est-il passé pendant que se déroulait la scène II ? — Le ton du Comte : quel contraste produit-il avec celui de la scène précédente ? A quoi comprend-on qu'on entre dans le drame ?

● VERS 154-160. Sur quoi se fonde le conflit du Comte et de don Diègue ? Comment s'opposent leurs deux répliques ? — La révolte du Comte a beau être due à son irritation et à son désir de défier don Diègue, quel privilège de sa caste veut-il défendre en même temps ?

● VERS 161-169. Jusqu'où vont les concessions de don Diègue pour calmer la querelle ? Est-ce seulement parce qu'il l'a promis à Rodrigue (vers 49-50) que don Diègue présente au Comte sa demande ? Les termes qu'il emploie devraient-ils être capables de satisfaire la vanité du Comte ?

LE COMTE

A des partis plus hauts ce beau fils[1] doit prétendre;
Et le nouvel éclat de votre dignité
Lui doit enfler le cœur* d'une autre vanité[2].
Exercez-la, Monsieur, et gouvernez le Prince :
Montrez-lui comme[3] il faut régir une province[4],
Faire trembler partout les peuples sous sa loi,
Remplir les bons d'amour, et les méchants d'effroi.
Joignez à ces vertus* celles d'un capitaine :
Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,
Dans le métier de Mars[5] se rendre sans égal,
Passer les jours entiers et les nuits à cheval,
Reposer tout armé, forcer une muraille,
Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille.
Instruisez-le d'exemple[6], et rendez-le parfait[7],
Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet[8].

DON DIÈGUE

Pour s'instruire d'exemple, en dépit de l'envie,
Il lira seulement l'histoire de ma vie.
Là, dans un long tissu[9] de belles actions,
Il verra comme il faut dompter des nations,
Attaquer une place, ordonner[10] une armée,
Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

LE COMTE

Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir[11];
Un prince dans un livre apprend mal son devoir*.
Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années,
Que ne puisse égaler une de mes journées?
Si vous fûtes vaillant*, je le suis aujourd'hui,
Et ce bras du royaume est le plus ferme appui.

---

1. *Ce beau fils*, familiarité ironique que Voltaire juge triviale; 2. *Var.* : « Lui doit bien mettre au cœur une autre vanité »; 3. *Comme* : comment (emploi courant à cette époque); 4. *Province* : royaume, pays; 5. *Le métier de Mars* : le métier militaire; 6. *Instruisez-le d'exemple* : *de* est mis pour « par » (expression critiquée par l'Académie); 7. *Var.* des vers 183-184 :

« Instruisez-le d'exemple et vous ressouvenez
Qu'il faut faire à ses yeux ce que vous enseignez. »

L'Académie avait critiqué les rimes de ces deux vers; 8. Corneille suit G. de Castro : « Et quand il enseignera au Prince [...], pourra-t-il lui montrer l'exemple comme moi et rompre une lance en lassant un cheval? »; 9. *Tissu* : suite, enchaînement; 10. *Ordonner* : ranger en bataille (terme critiqué par l'Académie); 11. *Var.* : « ... ont bien plus de pouvoir. »

Grenade et l'Aragon[1] tremblent quand ce fer brille;
Mon nom sert de rempart à toute la Castille :
Sans moi, vous passeriez bientôt sous d'autres lois,
Et vous auriez bientôt vos ennemis pour rois[2].
Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma gloire*,
Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire :
Le Prince à mes côtés ferait dans les combats
L'essai de son courage* à l'ombre de[3] mon bras ;
Il apprendrait à vaincre en me regardant faire
Et pour répondre en hâte à son grand caractère,
Il verrait...

DON DIÈGUE

Je le sais, vous servez bien le Roi :
Je vous ai vu combattre et commander sous moi[4].
Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace,
Votre rare[5] valeur* a bien rempli ma place;
Enfin, pour épargner les discours[6] superflus,
Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.
Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence[7]
Un monarque entre nous met quelque différence.

1. *Grenade :* l'ancien royaume more de Grenade (Andalousie), alors indépendant. Siège d'une civilisation florissante. Soumis à l'Espagne en 1492. — *Aragon :* royaume indépendant jusqu'à l'union avec la Castille (1469); 2. *Var.* des vers 200-207 :

« Et si vous ne m'aviez, vous n'auriez plus de rois.
Chaque jour, chaque instant entasse pour ma gloire
Laurier dessus laurier, victoire sur victoire.
Le Prince, pour essai de générosité,
Gagnerait des combats marchant à mon côté;
Loin des froides leçons qu'à mon bras on préfère,
Il apprendrait à vaincre en me regardant faire.

DON DIÈGUE

Vous me parlez en vain de ce que je connoi »;

3. *A l'ombre de :* à l'abri de; 4. *Sous moi :* sous mes ordres; 5. *Rare :* voir vers 45 et la note; 6. *Discours :* voir vers 40 et la note; 7. *Concurrence :* compétition.

QUESTIONS

● VERS 170-207. Le Comte se soucie-t-il beaucoup de l'avenir de sa fille? Montrez qu'il fait rebondir la querelle en la reprenant à son point de départ (vers 154-160). Comment l'orgueil et le dépit nourrissent-ils sa colère? Relevez les ironies, de plus en plus provocantes, à l'égard de don Diègue. Jusqu'où l'imagination du Comte l'emporte-t-elle, aux vers 203-207?

● VERS 207-214. Pourquoi don Diègue, qui s'est tenu jusqu'ici sur la défensive, interrompt-il le Comte? Quelle est la valeur de l'argument par lequel il veut terminer la dispute sur les « services présents » et les « services passés »? — La nouvelle attitude de don Diègue sert-elle les intentions du Comte?

LE COMTE

Ce que je méritais, vous l'avez emporté.

DON DIÈGUE

Qui l'a gagné sur vous l'avait mieux mérité.

LE COMTE

Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

DON DIÈGUE

En être refusé[1] n'en est pas un bon signe.

LE COMTE

Vous l'avez eu par brigue[2], étant vieux courtisan.

DON DIÈGUE

L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan[3].

LE COMTE

Parlons-en mieux, le Roi fait honneur* à votre âge[4].

DON DIÈGUE

Le Roi, quand il en[5] fait, le mesure au courage*.

LE COMTE

Et par là cet honneur* n'était dû qu'à mon bras.

DON DIÈGUE

Qui n'a pu l'obtenir ne le méritait pas.

LE COMTE

Ne le méritait pas! moi?

DON DIÈGUE

Vous.

LE COMTE

Ton impudence,

---

1. *En être refusé :* se voir refuser cette faveur. « Etre refusé de » avec un complément de chose est usité couramment au XVII[e] siècle ; **2.** *Par brigue :* par intrigue ; **3.** *Partisan :* défenseur (expression critiquée à l'époque) ; **4.** « La césure manque à ce vers », avait dit Scudéry ; « non », avait dit l'Académie ; **5.** *En* renvoie à un nom sans article : *honneur*.

QUESTIONS

● Vers 215-225. Le changement de rythme dans le dialogue : quelle évolution des sentiments se manifeste ainsi ? — Comparez le vers 224 au vers 215 : comment don Diègue arrive-t-il en définitive à refuser au Comte le « mérite » auquel celui-ci prétend ? Relevez les maximes générales qui jalonnent cette discussion : atténuent-elles ou aggravent-elles les attaques personnelles que se lancent les deux adversaires ?

Téméraire vieillard, aura sa récompense.
(Il lui donne un soufflet.)

DON DIÈGUE, *mettant l'épée à la main.*

Achève, et prends ma vie, après un tel affront,
Le premier dont ma race ait vu rougir son front[1].

LE COMTE

Et que penses-tu faire avec tant de faiblesse?

DON DIÈGUE

O Dieu! ma force usée en ce besoin[2] me laisse!

LE COMTE

Ton épée est à moi[3]; mais tu serais trop vain[4],
Si ce honteux trophée avait chargé ma main.
Adieu : fais lire au prince, en dépit de l'envie,
Pour son instruction, l'histoire de ta vie :
D'un insolent discours[5] ce juste châtiment
Ne lui servira pas d'un petit ornement[6].

1. *Son front*, image critiquée par l'Académie et par Scudéry : « On ne dit pas le front d'une race »; 2. *En ce besoin :* en cette situation critique. — *Var. :* « à ce besoin »; 3. Le Comte a fait tomber l'épée de don Diègue d'un revers de main; 4. Tu en tirerais trop d'orgueil (ironie blessante); 5. *Discours :* voir vers 40 et la note; 6. *Var. :*

« [Ne lui servira pas d'un petit ornement.]
DON DIÈGUE
Epargnes-tu mon sang?
LE COMTE
Mon âme est satisfaite,
Et mes yeux à ma main reprochent ta défaite.
DON DIÈGUE
Tu dédaignes ma vie!
LE COMTE
En arrêter le cours
Ne serait que hâter la Parque de trois jours. »

QUESTIONS

● VERS 225-230. Les jeux de scène qui accompagnent ces vers. Le soufflet donné sur la scène a été critiqué par Voltaire; celui-ci prétend y trouver une des raisons qui firent intituler *le Cid* « tragi-comédie » : la tragédie proprement dite admettrait-elle que cet acte de violence soit mis sous les yeux des spectateurs? — Dans le drame de G. de Castro, le soufflet est donné devant le conseil tout entier; Corneille a-t-il eu raison de modifier cette scène?

● VERS 231-236. Les dernières insolences du Comte étaient-elles indispensables à son triomphe? Rapprochez les vers 233-234 des vers 185-196. — D'après la variante citée à la note 6, on voit que Corneille a raccourci la fin de la scène : a-t-il eu raison?

SCÈNE IV. — DON DIÈGUE.

O rage! ô désespoir! ô vieillesse ennemie!
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie?
Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers?
Mon bras, qu'avec respect toute l'Espagne admire,
Mon bras, qui tant de fois a sauvé cet empire,
Tant de fois affermi le trône de son roi,
Trahit donc ma querelle*, et ne fait rien pour moi?
O cruel souvenir de ma gloire* passée!
Œuvre de tant de jours en un jour effacée!
Nouvelle dignité, fatale* à mon bonheur!
Précipice[1] élevé d'où tombe mon honneur*!
Faut-il de votre éclat[2] voir triompher le Comte,
Et mourir sans vengeance*, ou vivre dans la honte?
Comte, sois de mon prince à présent gouverneur :
Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur*;
Et ton jaloux orgueil, par cet affront insigne,
Malgré le choix du Roi, m'en a su rendre indigne.

---

1. *Précipice* : lieu élevé d'où l'on tombe, hauteur ; 2. *De votre éclat* : de l'éclat de toute la vie de don Diègue. (« Triompher de l'éclat d'une dignité », paroles qui ne signifient rien, avait dit l'Académie.)

QUESTIONS

■ SUR L'ENSEMBLE DE LA SCÈNE III. — Composition de la scène : les différentes étapes de la querelle. Le Comte a-t-il, dès le début, l'intention de souffleter don Diègue ? Importance de la scène pour le développement de l'action (revoir à ce sujet les vers 43-56).

— Le caractère du Comte : peut-on apercevoir, à travers les excès nés de la colère, les traits profonds de sa personnalité ? Comment se complète ici le portrait esquissé aux vers 21-48 ? Corneille le rend-il complètement antipathique ?

— L'opposition entre les deux hommes tient-elle à une différence profonde de caractère ou à la différence d'âge, ou bien aux deux à la fois ? Quelles circonstances inclinent d'autre part don Diègue à une certaine prudence et à une certaine patience ? Peut-on imaginer ce que serait cette scène si le Roi avait choisi le Comte comme gouverneur de son fils ?

— Le désaccord des deux adversaires sur les prérogatives du pouvoir royal (vers 157-164) prenait-il quelque actualité pour les contemporains de Corneille ?

— Le Comte a-t-il complètement tort de prétendre que *les exemples vivants* (vers 191) sont plus efficaces que les récits du passé ? Pourquoi le Roi a-t-il cependant porté son choix sur don Diègue ? En quoi ce problème avait-il son actualité pour le public du XVII^e^ siècle ? En a-t-il encore pour nous ?

Et toi, de mes exploits glorieux* instrument,
Mais d'un corps tout de glace[1] inutile ornement,
Fer, jadis tant à craindre et qui, dans cette offense,
M'as servi de parade[2], et non pas de défense,
Va, quitte désormais le dernier des humains,
Passe, pour me venger*, en de meilleures mains[3].

Scène V. — DON DIÈGUE, DON RODRIGUE.

DON DIÈGUE

Rodrigue, as-tu du cœur*?

DON RODRIGUE

Tout autre que mon père
L'éprouverait sur l'heure.

DON DIÈGUE

Agréable colère!
Digne* ressentiment à ma douleur bien doux!
Je reconnais mon sang à ce noble courroux;
Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.
Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte;
Viens me venger*.

---

1. *Tout de glace :* glacé par les ans. Voir vers 209; 2. *Parade :* vaine parure; 3. *Var. :*

« [Passe, pour me venger, en de meilleures mains.]
Si Rodrigue est mon fils, il faut que l'amour cède,
Et qu'une ardeur plus haute à ses flammes succède :
Mon honneur est le sien, et le mortel affront
Qui tombe sur mon chef rejaillit sur son front. »

Le dernier vers fut critiqué par Scudéry à cause de l'emploi de *chef*.

QUESTIONS

■ Sur la scène iv. — Quel est le sentiment du spectateur en face de don Diègue, outragé et solitaire?

— Composition du monologue : n'est-ce pas plutôt une série de dialogues? Quels sont les sentiments successifs de don Diègue? Quel rôle joue le souvenir du passé?

— Importance des vers 252-255; pourquoi don Diègue admet-il son indignité bien qu'il ait succombé à la force brutale? Sa stricte observance d'un certain code de l'honneur.

— La résolution finale était-elle prévisible? Le spectateur devine-t-il l'intention précise de don Diègue?

— G. de Castro représente la salle d'armes où don Diègue essaie en vain de manier la lourde épée des ancêtres. Qu'est devenue cette idée chez Corneille?

DON RODRIGUE

De quoi?

DON DIÈGUE

D'un affront si cruel,
Qu'à l'honneur* de tous deux il porte un coup mortel :
D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie;
Mais mon âge a trompé ma généreuse* envie :
Et ce fer que mon bras ne peut plus soutenir,
Je le remets au tien pour venger* et punir[1].
Va contre un arrogant éprouver ton courage* :
Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage;
Meurs ou tue. Au surplus[2], pour ne te point flatter[3],
Je te donne à combattre un homme à redouter :
Je l'ai vu, tout couvert de sang et de poussière[4],
Porter partout l'effroi dans une armée entière.
J'ai vu par sa valeur* cent escadrons rompus[5];
Et pour t'en dire encor quelque chose de plus,
Plus que brave soldat, plus que grand capitaine,
C'est...

DON RODRIGUE

De grâce, achevez.

---

1. *Venger et punir :* « termes trop vagues », avait dit l'Académie ; 2. *Au surplus,* locution critiquée par Scudéry comme appartenant au langage du droit ; 3. *Flatter :* tromper ; 4. *Var.* des vers 277-280 :

« Je l'ai vu tout sanglant, au milieu des batailles,
Se faire un beau rempart de mille funérailles.

DON RODRIGUE

Son nom ? c'est perdre temps en propos superflus.

DON DIÈGUE

Donc pour te dire encor quelque chose de plus. »

L'image « se faire un rempart de mille funérailles » avait été critiquée par Scudéry ; 5. *Rompus :* défaits (terme militaire).

QUESTIONS

● VERS 261-267. Chez G. de Castro, don Diègue mord le doigt de son fils pour éprouver sa résistance à la douleur physique ; qu'est devenue cette épreuve ici ? En quoi la question de don Diègue est-elle presque une insulte pour son fils ? Que prouve la réponse de Rodrigue ? — Quels accents prend la joie de don Diègue, si on la compare à son désespoir de la scène IV ? Importance du vers 265.

● VERS 268-282. Comment s'y prend don Diègue pour démontrer à Rodrigue que la vengeance est inévitable et pour stimuler son ardeur ? — Les vers 277-281 ne révèlent-ils pas une grande admiration pour le Comte ? Cette admiration est-elle réelle ? — Pourquoi don Diègue ne nomme-t-il son adversaire qu'à la fin ? Sous quelle forme ?

DON DIÈGUE

Le père de Chimène.

DON RODRIGUE

Le...

DON DIÈGUE

Ne réplique point, je connais ton amour;
Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour.
Plus l'offenseur[1] est cher, et plus grande est l'offense.
Enfin tu sais l'affront, et tu tiens la vengeance* :
Je ne te dis plus rien. Venge*-moi, venge*-toi;
Montre-toi digne* fils d'un père tel que moi.
Accablé des malheurs où[2] le destin me range[3],
Je vais les déplorer[4] : va, cours, vole, et nous venge*.

Scène VI. — DON RODRIGUE.

Percé jusques au fond du cœur
D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle,
Misérable[5] vengeur d'une juste querelle*,
Et malheureux objet d'une injuste rigueur,
Je demeure immobile, et mon âme abattue
Cède au coup[6] qui me tue.
Si près de voir mon feu* récompensé,

1. *Offenseur*, blâmé comme néologisme par Scudéry, excusé par l'Académie « pour la beauté de l'opposition des termes ». D'ailleurs, le mot existait déjà; 2. *Où* remplace d'une façon élégante le pronom relatif précédé d'une préposition; 3. *Ranger* : réduire, soumettre; 4. *Déplorer* : pleurer longuement; 5. *Misérable* : digne de pitié; 6. Fléchit sous le coup.

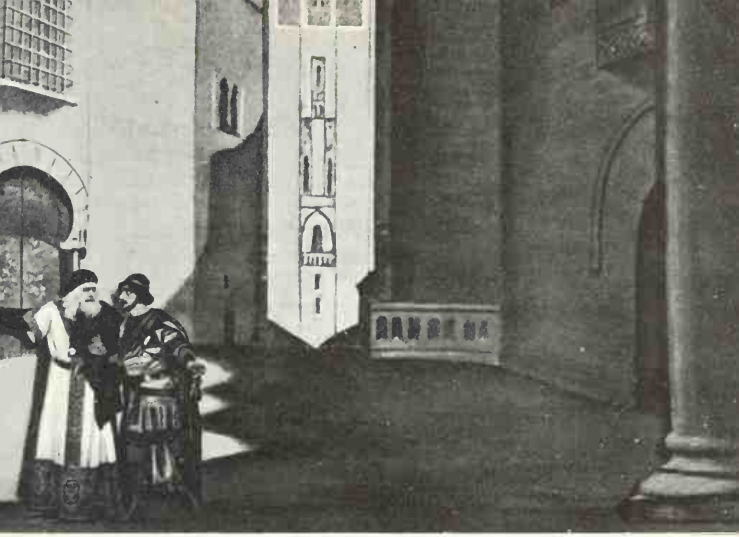
QUESTIONS

● Vers 283-290. Pourquoi don Diègue impose-t-il silence à son fils? Laisse-t-il paraître beaucoup de pitié pour la situation douloureuse où il place Rodrigue? Est-ce insensibilité de sa part? — Permet-il à Rodrigue d'autre choix que l'acceptation?

■ Sur l'ensemble de la scène v. — Le fanatisme de la vengeance chez don Diègue : combien de fois les mots *venger* et *vengeance* apparaissent-ils dans ce texte? Montrez que la vengeance est pour le vieillard une passion autant qu'un devoir; l'intransigeance absolue de ses principes ne paraît-elle pas, à certains moments, inhumaine?

— Ne pourrait-on accuser don Diègue d'user de ruse à l'égard de Rodrigue pour l'engager dans la vengeance? Pourquoi parle-t-il de l'affront avant de parler de l'insulteur?

— Quelle est la première image de Rodrigue qu'a le spectateur?



DÉCORS DU *CID* A LA COMÉDIE-FRANÇAISE EN 1931

En haut, la place publique; *en bas,* une salle du palais royal.

Bibliothèque de l'Arsenal. Fonds Rondel.

O Dieu, l'étrange* peine!
En cet affront mon père est l'offensé,
Et l'offenseur le père de Chimène!

Que je sens de rudes combats!
Contre mon propre honneur* mon amour s'intéresse[1] :
Il faut venger* un père, et perdre une maîtresse :
L'un m'anime[2] le cœur*, l'autre retient mon bras[3].
Réduit au triste* choix ou de trahir ma flamme*,
Ou de vivre en infâme,
Des deux côtés mon mal est infini.
O Dieu, l'étrange* peine!
Faut-il laisser un affront impuni?
Faut-il punir le père de Chimène?

Père, maîtresse, honneur*, amour,
Noble et dure contrainte, aimable[4] tyrannie[5],
Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire* ternie.
L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.
Cher et cruel espoir[6] d'une âme généreuse*,
Mais ensemble[7] amoureuse,
Digne* ennemi de mon plus grand bonheur,
Fer qui causes ma peine[8],
M'es-tu donné pour venger* mon honneur*?
M'es-tu donné pour perdre ma Chimène?

1. *S'intéresser :* prendre délibérément parti, s'engager contre ; 2. *Var. :* « échauffe » (que l'Académie jugeait trop commun à toutes les passions) ; 3. *L'un ... l'autre* renvoient à chacune des deux idées (*venger un père — perdre une maîtresse*) exprimées au vers précédent. Le même emploi se retrouve aux vers 314 et 325-326 ; 4. *Aimable :* digne d'être aimée ; 5. *Var.* des vers 312-314 :

« Illustre tyrannie, adorable contrainte,
Par qui de ma raison la lumière est éteinte.
A mon aveuglement rendez un peu le jour. »

Scudéry avait critiqué *aveuglement ;* 6. Rodrigue s'adresse à l'épée que lui a donnée son père (v. vers 260) ; 7. *Ensemble :* en même temps ; 8. *Var. :* « Qui fais toute ma peine. »

QUESTIONS

● VERS 291-320 (TROIS PREMIÈRES STROPHES). Le thème de chacune des strophes. — Comment se précise progressivement pour Rodrigue le caractère insoluble de la situation dans laquelle il se trouve? — Relevez les antithèses qui se multiplient à mesure que Rodrigue prend conscience du conflit intérieur qu'il devrait résoudre.

Il vaut mieux courir au trépas.
Je dois[1] à ma maîtresse aussi bien qu'à mon père :
J'attire en me vengeant* sa haine et sa colère[2];
J'attire ses mépris en ne me vengeant* pas.
A mon plus doux espoir l'un me rend infidèle,
Et l'autre indigne d'elle.
Mon mal augmente à le vouloir[3] guérir;
Tout redouble ma peine.
Allons, mon âme[4]; et puisqu'il faut mourir,
Mourons du moins sans offenser Chimène.

Mourir sans tirer ma raison[5]!
Rechercher un trépas si mortel à ma gloire*!
Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire
D'avoir mal soutenu l'honneur* de ma maison!
Respecter un amour dont mon âme égarée[6]
Voit la perte assurée!
N'écoutons plus ce penser[7] suborneur[8],
Qui ne sert qu'à ma peine.

---

1. *Je dois :* j'ai des devoirs envers. Emploi blâmé par l'Académie ; 2. *Var.* des vers 323-328 :

« Qui venge cet affront irrite sa colère,
Et qui peut le souffrir ne la mérite pas.
Prévenons la douleur d'avoir failli contre elle,
Qui vous serait mortelle.
Tout m'est fatal, rien ne me peut guérir,
Ni soulager ma peine. »

3. *A le vouloir :* en le voulant. Voir vers 78 et la note ; 4. *Allons, mon âme.* Exclamation critiquée par Scudéry, mais approuvée par l'Académie ; 5. *Tirer ma raison :* demander mon compte, mon dû ; 6. *Egarée.* « Ce mot n'a aucun sens », avait dit Scudéry ; 7. *Penser.* Cet infinitif substantivé fut critiqué par Scudéry, il restera cependant très employé dans toute la poésie classique et même encore au XIX^e^ siècle, de préférence à *pensée,* mot qui, s'il est placé à l'intérieur du vers devant une consonne, crée un hiatus ; 8. *Suborneur :* qui séduit, détourne du devoir ; qui trompe.

QUESTIONS

● VERS 321-330 (QUATRIÈME STROPHE). La première idée qui vient à l'esprit de Rodrigue est-elle « raisonnable » ? Comment s'explique, sur le plan psychologique, ce désir de mourir ? Est-ce vraiment une solution au problème ? — Importance des vers 324 et 326 : quelle conception de l'amour révèlent-ils ?

Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur*[1],
Puisqu'après tout il faut perdre Chimène.

Oui, mon esprit s'était déçu[2].
Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse :
Que je meure au combat, ou meure de tristesse,
Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.
Je m'accuse déjà de trop de négligence :
Courons à la vengeance*;
Et tout honteux d'avoir tant balancé,
Ne soyons plus en peine,
Puisqu'aujourd'hui mon père est l'offensé,
Si l'offenseur est père de Chimène.

1. *Var.* des vers 339-340 :
« Allons, mon bras, du moins sauvons l'honneur,
Puisqu'aussi bien il faut perdre Chimène »;

2. *Se décevoir :* se tromper.

QUESTIONS

● VERS 331-340 (CINQUIÈME STROPHE). Le rôle de la raison et de la volonté dans cette nouvelle phase de la méditation de Rodrigue. Le caractère logique des vers 335-336 et 339-340 : pourquoi Rodrigue s'aperçoit-il qu'il n'y a qu'une issue possible? Comment l'idéal se concilie-t-il avec un certain « réalisme »? Où en est la décision de Rodrigue à la fin de cette strophe?

● VERS 341-350 (SIXIÈME STROPHE). L'état d'âme de Rodrigue, une fois sa décision prise. La réponse donnée aux questions qu'il s'était posées : rapprochez le vers 342 du vers 322. L'énergie de l'action (vers 346-347).

■ SUR L'ENSEMBLE DE LA SCÈNE VI. — Composition de ce monologue lyrique : l'idée maîtresse de chaque strophe. A partir de quel moment le désespoir de Rodrigue le mène-t-il à envisager une issue? Montrez comment sa pensée progresse avec lucidité sans jamais revenir en arrière jusqu'à la décision finale.

— Quelle image le spectateur se faisait-il de Rodrigue, au début de cette scène? Laquelle a-t-il de lui à la fin? Dans quelle mesure peut-on dire que ce jeune cavalier, qui n'a sans doute pas encore connu beaucoup d'épreuves, devient un héros sous nos yeux et prend conscience de ses responsabilités? Décide-t-il de *courir à la vengeance* (vers 346) seulement pour obéir à son père?

— La forme poétique du monologue : qu'appelle-t-on des « stances »? Analysez la structure des strophes : rythme et rimes; importance des vers 8 et 10 de chaque strophe. Ce monologue est-il plus expressif qu'un monologue en alexandrins à rimes plates? Le mélange du lyrisme à la poésie tragique.

— Les sentiments du spectateur au cours de cette scène.

■ Voir page 55 les questions relatives à l'ensemble du premier acte.

ACTE II

Une salle du palais.

Scène première. — DON ARIAS, LE COMTE.

LE COMTE

Je l'avoue entre nous, mon sang un peu trop chaud
S'est trop ému d'un mot et l'a porté trop haut[1];
Mais puisque c'en est fait, le coup est sans remède.

DON ARIAS

Qu'aux volontés du Roi ce grand courage* cède :
Il y prend grande part[2], et son cœur* irrité
Agira contre vous de pleine autorité.
Aussi vous n'avez point de valable défense :
Le rang de l'offensé, la grandeur de l'offense,
Demandent des devoirs* et des submissions[3]
Qui passent le commun des satisfactions[4].

LE COMTE

Le Roi peut à son gré disposer de ma vie[5].

---

1. L'a traité avec trop d'orgueil (expression empruntée au langage de l'équitation : le cheval qui porte haut la tête). — *Var.* des vers 331-332 :

« Je l'avoue entre nous, quand je lui fis l'affront,
J'eus le sang un peu chaud et le bras un peu prompt » ;

2. Il s'intéresse fort à cette affaire ; 3. *Submissions*, forme savante condamnée ensuite par Vaugelas, mais maintenue en 1694 par le Dictionnaire de l'Académie pour désigner « les démonstrations respectueuses d'un inférieur à l'égard d'un supérieur » ; 4. *Satisfactions* : réparations. « *Le commun des satisfactions* est une façon de parler basse et peu française », avait dit l'Académie ; 5. *Var.* :

« Qu'il prenne donc ma vie, elle est en sa puissance.

DON ARIAS

Un peu moins de transport et plus d'obéissance :
D'un prince qui vous aime apaisez le courroux. »

QUESTIONS

■ Sur l'ensemble de l'acte premier. — La technique dramatique : l'exposition, l'engagement de l'action. Les coupures entre chaque groupe de scènes et la pluralité des lieux nuisent-elles à la concentration de l'action ? Comment ce procédé permet-il de faire progresser l'action dans le temps ?

— Comment se répartissent dans cet acte les scènes de mouvement et les scènes d'analyse ?

— Quelle est la situation à la fin de l'acte ? Les questions que se pose le spectateur ; à quels personnages s'intéresse-t-il ?

— Les cinq personnages qu'on a appris à connaître : quelles valeurs morales leur sont communes, à travers les différences nées de leur âge, de leur sexe, de leur condition, de leur personnalité propre ?

DON ARIAS

De trop d'emportement votre faute est suivie.
Le Roi vous aime encore; apaisez son courroux.
Il a dit : « Je le veux »; désobéirez-vous?

LE COMTE

Monsieur, pour conserver tout ce que j'ai d'estime[1],
Désobéir un peu n'est pas un si grand crime;
Et quelque grand[2] qu'il soit, mes services présents
Pour le faire abolir[3] sont plus que suffisants[4].

DON ARIAS

Quoi qu'on fasse d'illustre et de considérable[5],
Jamais à son sujet un roi n'est redevable.
Vous vous flattez beaucoup, et vous devez savoir
Que qui sert bien son roi ne fait que son devoir*.
Vous vous perdrez, Monsieur, sur[6] cette confiance.

LE COMTE

Je ne vous en croirai qu'après l'expérience.

DON ARIAS

Vous devez redouter la puissance d'un roi.

LE COMTE

Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi.
Que toute sa grandeur s'arme pour mon supplice,
Tout l'État périra, s'il faut que je périsse[7].

DON ARIAS

Quoi! vous craignez si peu le pouvoir souverain...

LE COMTE

D'un sceptre qui sans moi tomberait de sa main[8].

---

1. *Estime :* réputation; 2. La répétition du mot *grand* (v. vers 354-355) fut critiquée par Scudéry, mais non par l'Académie; 3. *Abolir :* amnistier (terme de la langue judiciaire); 4. *Plus que suffisants,* « expression basse et familière », avaient dit Scudéry et l'Académie. — On place en général ici les quatre vers suivants, que Corneille fut obligé de retrancher, car ils étaient une apologie indirecte du duel :

> « Ces satisfactions n'apaisent point une âme :
> Qui les reçoit n'a rien, qui les fait se diffame,
> Et de pareils accords l'effet le plus commun
> Est de perdre d'honneur deux hommes au lieu d'un »;

5. *Considérable :* digne d'être pris en considération; 6. En vous reposant sur; 7. *Var. :* « plutôt que je périsse »; 8. La phrase était interrogative dans les premières éditions.

Il a trop d'intérêt lui-même en ma personne,
Et ma tête en tombant ferait choir sa couronne.

DON ARIAS

Souffrez que la raison remette vos esprits.
Prenez un bon conseil[1].

LE COMTE

Le conseil en est pris.

DON ARIAS

Que lui dirai-je enfin? je lui dois rendre conte[2].

LE COMTE

Que je ne puis du tout consentir à ma honte.

DON ARIAS

Mais songez que les rois veulent être absolus.

LE COMTE

Le sort en est jeté, Monsieur, n'en parlons plus.

DON ARIAS

Adieu donc, puisqu'en vain je tâche à vous résoudre
Avec tous vos lauriers, craignez encor le foudre[3].

LE COMTE

Je l'attendrai sans peur.

DON ARIAS

Mais non pas sans effet.

LE COMTE

Nous verrons donc par là don Diègue satisfait.
(Il est seul.)
Qui ne craint point la mort ne craint point les menaces[4].

---

1. *Conseil :* décision ; 2. *Conte :* confondu à cette époque avec « compte » ; 3. *Foudre.* « Ce mot, dit Vaugelas, est un de ces noms que l'on fait masculins ou féminins, comme on veut. » Corneille avait d'abord mis le féminin ; il corrigea en mettant le masculin. Selon une croyance antique, le laurier protégeait de la foudre ; 4. *Var.* des vers 393-396 :

« Je m'étonne fort peu de menaces pareilles :
Dans les plus grands périls je fais plus de merveilles ;
Et quand l'honneur y va, les plus cruels trépas
Présentés à mes yeux ne m'ébranleraient pas. »

J'ai le cœur* au-dessus des plus fières[1] disgrâces;
Et l'on peut me réduire à vivre sans bonheur,
Mais non pas me résoudre à vivre sans honneur*.

La place devant le palais royal.

Scène II. — LE COMTE, DON RODRIGUE.

DON RODRIGUE

A moi, Comte, deux mots.

LE COMTE

Parle.

DON RODRIGUE

Ote-moi d'un doute.
Connais-tu bien don Diègue?

LE COMTE

Oui.

DON RODRIGUE

Parlons bas[2]; écoute.
Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu*[3],
La vaillance* et l'honneur* de son temps? le sais-tu?

LE COMTE

Peut-être.

---

1. *Fier* : cruel; 2. Dans G. de Castro cette réplique se justifie davantage, puisque Chimène assiste à la provocation (voir Documents page 141.) 3. *La même vertu* : le courage même.

QUESTIONS

■ Sur la scène première. — La mission de don Arias : quelle est la solution proposée par le Roi au conflit qui oppose le chef de son armée et le gouverneur de son fils? Montrez que la thèse « officielle » de don Arias sur le pouvoir absolu du Roi est exactement la même que celle de don Diègue à la scène III de l'acte premier.

— Pourquoi le Comte s'obstine-t-il dans son attitude, alors que sa colère est tombée et qu'il n'est plus en présence de don Diègue? Montrez que son ton se durcit à mesure que don Arias insiste. Quelle justification se donne-t-il à la fin de la scène? — Scudéry disait que le Comte était « un Matamore tragique » : lesquelles de ses paroles justifient ici ce jugement?

— Le problème du duel (voir les vers retranchés cités à la note 4, page 56). Certains contemporains de Corneille n'étaient-ils pas de l'avis du Comte contre don Arias?

— Utilité de cette scène sur le plan dramatique et sur le plan psychologique : le sentiment du spectateur qui sait la décision prise par Rodrigue.

DON RODRIGUE

Cette ardeur[1] que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'est son sang? le sais-tu?

LE COMTE

Que m'importe?

DON RODRIGUE

A quatre pas d'ici je te le fais savoir[2].

LE COMTE

Jeune présomptueux!

DON RODRIGUE

Parle sans t'émouvoir.
Je suis jeune, il est vrai; mais aux âmes bien nées
La valeur* n'attend point le nombre des années[3].

LE COMTE

Te mesurer à moi[4]! qui t'a rendu si vain[5],
Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main?

DON RODRIGUE

Mes pareils à deux fois ne se font point connaître,
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

LE COMTE

Sais-tu bien qui je suis?

DON RODRIGUE

Oui; tout autre que moi
Au seul bruit de ton nom pourrait trembler d'effroi.
Les palmes dont je vois ta tête si couverte
Semblent porter écrit le destin de ma perte.
J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur;
Mais j'aurai trop de force, ayant assez de cœur*.

---

1. *Cette ardeur...* Toute la métaphore fut critiquée par l'Académie; 2. « Le grand discours qui suit est hors de saison », avait dit l'Académie; 3. Dans G. de Castro, Rodrigue dit : « J'ai plus de valeur que d'années »; 4. *Var. :* « Mais t'attaquer à moi! »; 5. *Vain :* orgueilleux, sûr de soi.

QUESTIONS

● VERS 397-403. L'assurance et l'insolence de Rodrigue provoquant le Comte ne s'accompagnent-elles pas d'une certaine maladresse? Comment Corneille met-il en évidence la jeunesse de son héros? — Les réponses du Comte : pourquoi sont-elles si laconiques? Montrez qu'elles sont de plus en plus dédaigneuses.

A qui venge* son père il n'est rien impossible[1].
Ton bras est invaincu, mais non pas invincible.

LE COMTE

Ce grand cœur* qui paraît aux discours que tu tiens,
Par tes yeux, chaque jour, se découvrait aux miens[2];
Et croyant voir en toi l'honneur* de la Castille,
Mon âme avec plaisir te destinait ma fille.
Je sais ta passion, et suis ravi* de voir
Que tous ses mouvements cèdent à ton devoir*;
Qu'ils n'ont point affaibli cette ardeur magnanime;
Que ta haute vertu* répond à mon estime;
Et que, voulant pour gendre un cavalier* parfait,
Je ne me trompais point au choix[3] que j'avais fait;
Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse[4];
J'admire ton courage*, et je plains ta jeunesse.
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal*;
Dispense ma valeur* d'un combat inégal;
Trop peu d'honneur* pour moi suivrait cette victoire.
A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire*.
On te croirait toujours abattu sans effort;
Et j'aurais seulement le regret de ta mort.

DON RODRIGUE

D'une indigne pitié ton audace est suivie :
Qui m'ose ôter l'honneur* craint de m'ôter la vie?

LE COMTE

Retire-toi d'ici.

DON RODRIGUE

Marchons sans discourir.

1. Rien d'impossible; 2. A mes yeux; 3. Dans le choix; 4. *S'intéresser :* prendre de l'intérêt, s'émouvoir.

QUESTIONS

● VERS 404-418. Quel sentiment les répliques du Comte trahissent-elles devant la provocation de Rodrigue? — Comment Rodrigue surmonte-t-il l'état d'infériorité dans lequel son âge et son inexpérience le placent en face du Comte? Relevez les maximes dans lesquelles Rodrigue trouve à la fois son soutien et sa justification. A quoi voit-on qu'il est de plus en plus sûr de lui?

● VERS 419-438. Le changement de ton chez le Comte : les vers 419-428 seraient-ils capables d'affaiblir la volonté de Rodrigue? Le Comte est-il sincère dans son admiration pour le *cavalier parfait* (vers 426)? Comment son orgueil détruit-il par des paroles blessantes les éloges qu'il vient de décerner? Peut-il y avoir, dans la morale du Comte, grande différence entre la pitié et le mépris?

LE COMTE

Es-tu si las de vivre?

DON RODRIGUE

As-tu peur de mourir?

LE COMTE

Viens, tu fais ton devoir*, et le fils dégénère
Qui[1] survit un moment à l'honneur* de son père.

Chez l'Infante.

Scène III. — L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR.

L'INFANTE

Apaise, ma Chimène, apaise ta douleur :
Fais agir ta constance en ce coup de malheur.
Tu reverras le calme après ce faible orage;
Ton bonheur n'est couvert que d'un peu de nuage[2],
Et tu n'as rien perdu pour le voir différer.

CHIMÈNE

Mon cœur* outré[3] d'ennuis* n'ose rien espérer.
Un orage si prompt qui trouble* une bonace[4]
D'un naufrage certain nous porte la menace :
Je n'en saurais douter, je péris dans le port.
J'aimais, j'étais aimée, et nos pères d'accord;

1. Au XVII^e^ siècle, le relatif peut être plus aisément qu'aujourd'hui séparé de son antécédent ; 2. *Var. :* d'un petit nuage ; 3. *Outré :* fatigué ; 4. *Bonace :* calme en mer. L'image se poursuit du vers 445 au vers 450 ; elle est chère à Corneille (Voir *Clitandre,* vers 414).

QUESTIONS

● Vers 439-442. Le rythme des dernières répliques : comment Rodrigue montre-t-il au Comte qu'il est son égal ? L'attitude finale du Comte.

■ Sur l'ensemble de la scène II. — Composition de la scène : comparez-la à la scène III de l'acte premier. Qui cherche ici la querelle ? Qui cherche à l'éviter ? En quoi Rodrigue venge-t-il bien ici l'affront subi par son père ?

— Le conflit des générations : l'attitude du Comte, arrivé à la force de l'âge, en face de don Diègue et en face de Rodrigue. La vérité psychologique de cette attitude.

— L'évolution des sentiments du Comte à l'égard de Rodrigue : comment celui-ci force-t-il l'estime de son adversaire ? Expliquez pourquoi Rodrigue prend de plus en plus confiance en lui-même, malgré les sarcasmes du Comte.

— Dans le drame espagnol, la provocation a lieu en présence de don Diègue, de Chimène et de l'Infante (voir Documents, page 141). Quel intérêt avait Corneille à modifier l'idée venue de son modèle ?

Et je vous en contais la charmante* nouvelle[1]
Au malheureux moment que naissait leur querelle*,
Dont le récit fatal*, sitôt qu'on vous l'a fait,
D'une si douce attente a ruiné l'effet.
Maudite ambition, détestable manie[2],
Dont les plus généreux* souffrent la tyrannie!
Honneur* impitoyable à mes plus chers désirs[3],
Que tu me vas coûter de pleurs et de soupirs*!

L'INFANTE

Tu n'as dans leur querelle* aucun sujet de craindre :
Un moment l'a fait naître, un moment va l'éteindre.
Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder[4],
Puisque déjà le Roi les veut accommoder[5];
Et tu sais que mon âme, à tes ennuis* sensible[6],
Pour en tarir la source y[7] fera l'impossible.

CHIMÈNE

Les accommodements[8] ne font rien en ce point :
De si mortels affronts ne se réparent point[9].
En vain on fait agir la force ou la prudence :
Si l'on guérit le mal, ce n'est qu'en apparence.
La haine que les cœurs* conservent au-dedans
Nourrit des feux* cachés, mais d'autant plus ardents.

L'INFANTE

Le saint nœud qui joindra don Rodrigue et Chimène
Des pères ennemis dissipera la haine;

1. *Var. :* la première nouvelle; 2. *Manie :* folie; 3. *Var. :* « Impitoyable honneur, mortel à mes plaisirs »; 4. *S'accorder :* être terminée à l'amiable (emploi fréquent du pronominal pour le passif, critiqué par Scudéry, mais approuvé par l'Académie); 5. *Accommoder :* mettre d'accord; 6. *Var. :* « Et de ma part mon âme, à tes ennuis sensible » (« C'est mal dit », affirmait l'Académie.); 7. *Y :* en cette affaire; 8. *Accommodements :* réconciliation; 9. *Var. :* « Les affronts à l'honneur ne se réparent point. » (« On ne dit point *faire affront à l'honneur de quelqu'un* », avait jugé l'Académie.)

QUESTIONS

● Vers 443-476. Quels événements Chimène sait-elle déjà? Lesquels ignore-t-elle encore? D'après les vers 453-456, comment se sont déroulés, depuis le premier acte, les entretiens entre Chimène et l'Infante? — Comment se sont réalisés les pressentiments de Chimène (voir les vers 53-56)? Sa première réaction en face des événements (vers 457-460). — Le rôle de l'Infante est-il conforme à la détermination qu'elle a prise à la scène II de l'acte premier? Pourquoi assure-t-elle que tout s'arrangera? Est-ce seulement pour calmer les inquiétudes de Chimène?

Et nous verrons bientôt votre amour le plus fort
Par un heureux hymen étouffer ce discord[1].

CHIMÈNE

Je le souhaite ainsi plus que je ne l'espère :
Don Diègue est trop altier, et je connais mon père.
Je sens couler des pleurs que je veux retenir;
Le passé me tourmente, et je crains l'avenir.

L'INFANTE

Que crains-tu? d'un vieillard l'impuissante faiblesse?

CHIMÈNE

Rodrigue a du courage*.

L'INFANTE

Il a trop de jeunesse.

CHIMÈNE

Les hommes valeureux le sont du premier coup[2].

L'INFANTE

Tu ne dois pas pourtant le redouter beaucoup :
Il est trop amoureux pour te vouloir déplaire,
Et deux mots de ta bouche arrêtent sa colère.

CHIMÈNE

S'il ne m'obéit point, quel comble[3] à mon ennui*!
Et s'il peut m'obéir, que dira-t-on de lui?
Étant né ce qu'il est, souffrir un tel outrage[4]!
Soit qu'il cède ou résiste au feu* qui me l'engage,
Mon esprit ne peut qu'être ou honteux ou confus[5],
De son trop de respect, ou d'un juste refus.

1. *Discord :* discorde (mot déjà vieilli, mais « bon en vers », dit Vaugelas); 2. *Premier coup,* expression basse selon Scudéry, impropre ici selon l'Académie; 3. *Quel comble à mon ennui.* « Cette phrase n'est pas française », avait dit l'Académie; 4. *Var.* des vers 489-490 :

« Souffrir un tel affront, étant né gentilhomme!
Soit qu'il cède ou résiste au feu qui le consomme »;

5. *Confus :* bouleversé.

QUESTIONS

● VERS 477-492. Chimène connaît-elle bien le caractère de Rodrigue? Comparez les vers 482 (premier hémistiche) et 483 aux vers 409-410 et les vers 487-492 à certaines idées exprimées par Rodrigue dans ses stances (acte premier, scène VI). — Que valent les arguments de l'Infante?

L'INFANTE

Chimène a l'âme haute, et quoique intéressée[1],
Elle ne peut souffrir une basse[2] pensée;
Mais si jusques au jour de l'accommodement
Je fais mon prisonnier de ce parfait amant*,
Et que j'empêche ainsi l'effet de son courage*,
Ton esprit amoureux n'aura-t-il point d'ombrage[3]?

CHIMÈNE

Ah! Madame, en ce cas je n'ai plus de souci.

SCÈNE IV. — L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR, LE PAGE.

L'INFANTE

Page, cherchez Rodrigue, et l'amenez[4] ici.

LE PAGE

Le comte de Gormas et lui...

CHIMÈNE

Bon Dieu! je tremble.

L'INFANTE

Parlez.

LE PAGE

De ce palais ils sont sortis ensemble.

1. *Intéressée* : passionnée; 2. *Var.* « lâche »; 3. *Ombrage* : inquiétude; 4. *L'amenez*. Voir vers 169 et la note.

QUESTIONS

● VERS 493-499. — Quelle est la solution pratique proposée par l'Infante? La princesse royale agit-elle dans le même sens que son père?

■ SUR L'ENSEMBLE DE LA SCÈNE III. — Valeur dramatique de cette scène; le sentiment du spectateur, qui sait que la situation est en fait beaucoup plus grave encore que ne l'imaginent les deux femmes.

— La tragique situation de Chimène : relevez dans ses répliques les antithèses qui expriment tous les conflits de sentiments auxquels il n'est pas possible de trouver une solution. Dans quelle mesure partage-t-elle les soucis de Rodrigue? Connaît-elle bien le caractère de celui-ci? Pourquoi est-elle soulagée par la proposition de l'Infante (vers 499)?

— Faites un parallèle entre la situation de Chimène et celle de Rodrigue, telle qu'elle était à la fin de l'acte premier.

— Le rôle de l'Infante dans cette scène.

CHIMÈNE

Seuls?

LE PAGE

Seuls, et qui semblaient tout bas se quereller.

CHIMÈNE

Sans doute[1], ils sont aux mains, il n'en[2] faut plus parler.
Madame, pardonnez à cette promptitude[3].

Scène V. — L'INFANTE, LÉONOR.

L'INFANTE

Hélas! que dans l'esprit je sens d'inquiétude!
Je pleure ses malheurs, son amant* me ravit*;
Mon repos m'abandonne, et ma flamme* revit.
Ce qui va séparer Rodrigue de Chimène
Fait renaître à la fois mon espoir et ma peine;
Et leur division, que je vois à regret,
Dans mon esprit charmé* jette un plaisir secret.

LÉONOR

Cette haute vertu* qui règne dans votre âme
Se rend-elle sitôt à cette lâche flamme*?

L'INFANTE

Ne le nomme point lâche, à présent que chez moi
Pompeuse[1] et triomphante, elle me fait la loi :
Porte-lui du respect, puisqu'elle m'est si chère.
Ma vertu* la combat, mais malgré moi j'espère;
Et d'un si fol espoir mon cœur* mal défendu
Vole après un amant* que Chimène a perdu.

LÉONOR

Vous laissez choir[5] ainsi ce glorieux* courage*,
Et la raison chez vous perd ainsi son usage?

1. *Sans doute :* sans aucun doute, certainement; 2. *En :* de ce que vous me proposiez; 3. Chimène sort en toute hâte; 4. *Pompeuse :* glorieuse; 5. *Laisser choir son courage :* expression critiquée par Scudéry, mais approuvée par l'Académie.

QUESTIONS

■ Sur la scène IV. — Le spectateur apprend-il quelque chose de nouveau? Quelle est cependant l'utilité dramatique de cette scène? Devine-t-on l'intention de Chimène quand elle sort si précipitamment?

L'INFANTE

Ah! qu'avec peu d'effet on entend la raison,
Quand le cœur* est atteint d'un si charmant* poison!
Et lorsque le malade aime sa maladie,
Qu'il a peine à souffrir que l'on y remédie[1]!

LÉONOR

Votre espoir vous séduit[2], votre mal vous est doux;
Mais enfin ce Rodrigue est indigne de vous.

L'INFANTE

Je ne le sais que trop; mais si ma vertu* cède,
Apprends comme l'amour flatte un cœur* qu'il possède.
Si Rodrigue une fois sort vainqueur du combat,
Si dessous[3] sa valeur* ce grand guerrier[4] s'abat[5],
Je puis en faire cas, je puis l'aimer sans honte.
Que ne fera-t-il point, s'il peut vaincre le Comte?
J'ose m'imaginer qu'à ses moindres exploits
Les royaumes entiers tomberont sous ses lois;
Et mon amour flatteur déjà me persuade
Que je le vois assis au trône de Grenade[6],
Les Mores subjugués trembler en l'adorant,
L'Aragon recevoir ce nouveau conquérant,
Le Portugal[7] se rendre, et ses nobles journées[8]
Porter delà[9] les mers ses hautes destinées,
Du sang des Africains arroser ses lauriers[10] :
Enfin tout ce qu'on dit des plus fameux guerriers,

---

1. *Var.* : « Il ne peut plus souffrir que l'on y remédie » ; **2.** *Séduire* : détourner du droit chemin ; **3.** *Dessous* : sous. Voir vers 138 et la note ; **4.** *Ce grand guerrier* : le Comte ; **5.** *S'abat*, verbe pronominal à sens passif, critiqué par Scudéry, mais approuvé par l'Académie ; **6.** *Grenade, Aragon.* Voir vers 197 et la note ; **7.** *Le Portugal*, occupé par les Arabes en 714, ne fut conquis par les Espagnols qu'au XII[e] siècle ; **8.** *Journées* : combats, faits d'armes. Scudéry a blâmé cette acception : « On ne dit pas la journée d'un homme, mais la journée de Rocroi » ; **9.** *Delà* : par-delà ; **10.** *Var.* : « Au milieu de l'Afrique arborer ses lauriers. » (Vers critiqué par Scudéry et par l'Académie.)

QUESTIONS

● VERS 506-528. L'attitude de l'Infante à la scène III laissait-elle prévoir ce renouveau d'espoir et de souffrance? Manquait-elle de sincérité en face de Chimène ? — Analysez la complaisance avec laquelle l'Infante s'abandonne à une passion qu'elle sait dangereuse et voit sans issue : commentez les vers 511-512 et 523-526.

Je l'attends de Rodrigue après cette victoire,
Et fais de son amour[1] un sujet de ma gloire*[2].

LÉONOR

Mais, Madame, voyez où vous portez son bras[3],
Ensuite d'un combat[4] qui peut-être n'est pas.

L'INFANTE

Rodrigue est offensé; le Comte a fait l'outrage;
Ils sont sortis ensemble : en faut-il davantage?

LÉONOR

Eh bien! ils se battront, puisque vous le voulez;
Mais Rodrigue ira-t-il si loin que vous allez?

L'INFANTE

Que veux-tu? je suis folle, et mon esprit s'égare :
Tu vois par là quels maux cet amour me prépare.
Viens dans mon cabinet[5] consoler mes ennuis*,
Et ne me quitte point dans le trouble* où je suis.

1. *Son amour :* l'amour que j'ai pour lui ; 2. Un motif d'honneur pour moi ; 3. Jusqu'où vous portez sa puissance (« expression hardie et obscure », avait dit l'Académie) ; 4. A la suite d'un combat. *Ensuite de* est condamné par Vaugelas, du moins dans le beau style ; 5. *Cabinet :* Le lieu le plus retiré dans le plus bel appartement du palais.

QUESTIONS

● VERS 529-546. Rapprochez la tirade de l'Infante des vers 91-100 ; qu'y a-t-il de changé depuis la scène II de l'acte premier ? La destinée, que l'Infante prévoit pour Rodrigue, se réalisera-t-elle ? L'habileté du poète à utiliser la légende du Cid : est-il vraisemblable que l'imagination de l'Infante se représente ainsi son héros ?

● VERS 547-556. Le bon sens de Léonor a-t-il raison contre la « folie » de l'Infante ? D'une manière générale, les confidents de tragédie se haussent-ils au niveau des passions de leurs maîtres ?

■ SUR L'ENSEMBLE DE LA SCÈNE V. — Comparez les sentiments de l'Infante à ce qu'ils étaient à la scène II de l'acte premier et à la scène III de l'acte II : est-elle dans le même état d'âme qu'au début de la pièce ? Quelles circonstances la placent à nouveau dans la situation qu'elle cherchait à éviter ?

— Les pressentiments de l'Infante sur la victoire de Rodrigue et sur sa gloire future se justifient-ils sur le plan psychologique ? N'est-ce pas en contradiction avec ce qu'elle avait dit à Chimène aux vers 482 et 484-486 ?

Phot. Ojeda.

LE TOMBEAU DU CID ET DE CHIMÈNE

Monastère de San Pedro de Cardeña, à Burgos.

Le monument date en réalité du XIIIe siècle.

En haut : VUE GÉNÉRALE DE SÉVILLE ET DE SON PORT

Gravure du XVIe siècle. — Phot. Garcia-Pelayo.

En bas : L'ENTRÉE DE L'ALCAZAR DE SÉVILLE (XIIe siècle).

Phot. René Bailly.

Chez le Roi.

Scène VI. — DON FERNAND, DON ARIAS, DON SANCHE.

DON FERNAND

Le Comte est donc si vain[1], et si peu raisonnable!
Ose-t-il croire encor son crime pardonnable?

DON ARIAS

Je l'ai de votre part longtemps entretenu;
J'ai fait mon pouvoir[2], Sire, et n'ai rien obtenu.

DON FERNAND

Justes cieux! ainsi donc un sujet téméraire
A si peu de respect et de soin de me plaire!
Il offense don Dièguе, et méprise son roi!
Au milieu de ma cour il me donne la loi!
Qu'il soit brave guerrier, qu'il soit grand capitaine,
Je saurai bien rabattre[3] une humeur[4] si hautaine.
Fût-il la valeur* même, et le dieu des combats,
Il verra ce que c'est que de n'obéir pas.
Quoi qu'ait pu mériter une telle insolence[5],
Je l'ai voulu d'abord traiter sans violence;
Mais puisqu'il en abuse, allez dès aujourd'hui,
Soit qu'il résiste ou non, vous assurer de lui[6].

DON SANCHE

Peut-être un peu de temps le rendrait moins rebelle :
On l'a pris tout bouillant encor de sa querelle*[7];
Sire, dans la chaleur d'un premier mouvement,
Un cœur* si généreux* se rend malaisément.

---

1. *Vain :* voir vers 407 et la note ; 2. *Mon pouvoir :* mon possible ; 3. *Var. :* « Je lui rabattrai bien » ; 4. *Humeur :* caractère (sens courant à l'époque) ; 5. *Var. :* « Je sais trop comme il faut dompter cette insolence » ; 6. C'est sinon l'ordre d'arrêter le Comte, du moins celui de le mettre en « résidence surveillée » ; 7. « On ne peut dire *bouillant d'une querelle* », affirmait l'Académie.

QUESTIONS

● Vers 557-572. A quel épisode cette scène fait-elle suite ? La décision royale: comment don Fernand la justifie-t-il aux yeux des deux seigneurs présents ? Rapprochez cette décision de la solution que proposait l'Infante à Chimène aux vers 495-499.

Il voit bien qu'il a tort, mais une âme si haute
N'est pas sitôt réduite à confesser sa faute.

DON FERNAND

Don Sanche, taisez-vous, et soyez averti
Qu'on se rend criminel à prendre[1] son parti.

DON SANCHE

J'obéis, et me tais[2]; mais de grâce encor, Sire,
Deux mots en sa défense[3].

DON FERNAND

Et que pourrez-vous dire?

DON SANCHE

Qu'une âme accoutumée aux grandes actions
Ne se peut abaisser à des submissions[4] :
Elle n'en conçoit point qui s'expliquent sans honte;
Et c'est à ce mot seul qu'a résisté le Comte[5].
Il trouve en son devoir* un peu trop de rigueur,
Et vous obéirait, s'il avait moins de cœur*.
Commandez que son bras, nourri[6] dans les alarmes*,
Répare cette injure à la pointe des armes;
Il satisfera, Sire; et vienne qui voudra,
Attendant qu'il l'ait su, voici qui répondra.

DON FERNAND

Vous perdez le respect; mais je pardonne à l'âge,
Et j'excuse[7] l'ardeur en un jeune courage*.
Un roi dont la prudence a de meilleurs objets
Est meilleur ménager[8] du sang de ses sujets :

1. *A prendre :* en prenant; 2. « Disant *je me tais,* il ne devait point continuer de parler », avait dit l'Académie; 3. Pour sa défense; 4. *Submissions.* Voir note du vers 359; 5. *Var. :* « Et c'est contre ce mot qu'a résisté le Comte » (*Résister contre un mot* n'est pas bien parler français, selon l'Académie.); 6. « On ne peut dire *nourrir un bras* », avait remarqué l'Académie; 7. *Var. :* « estime »; 8. *Ménager :* économe.

QUESTIONS

● VERS 573-592. Qu'est-ce que le spectateur sait de don Sanche, nouveau venu dans l'action (v. vers 14)? — Son caractère et sa conception de l'honneur. — L'Académie française, parmi ses critiques, reprochait à Corneille d'avoir poussé aussi loin l'insolence de don Sanche : comment justifieriez-vous la création de Corneille sur le plan historique? sur le plan psychologique?

Je veille pour les miens, mes soucis les conservent,
Comme le chef[1] a soin des membres qui le servent.
Ainsi votre raison[2] n'est pas raison pour moi :
Vous parlez en soldat; je dois agir en roi;
Et quoi qu'on veuille dire, et quoi qu'il ose croire[3],
Le Comte à m'obéir ne peut perdre sa gloire*.
D'ailleurs l'affront me touche : il a perdu d'honneur*[4]
Celui que de mon fils j'ai fait le gouverneur;
S'attaquer à mon choix, c'est se prendre à moi-même[5],
Et faire un attentat sur le pouvoir suprême.
N'en parlons plus. Au reste[6], on a vu dix vaisseaux
De nos vieux ennemis arborer les drapeaux;
Vers la bouche du fleuve[7] ils ont osé paraître[8].

DON ARIAS

Les Mores ont appris par force à vous connaître,
Et tant de fois vaincus, ils ont perdu le cœur*
De se plus hasarder[9] contre un si grand vainqueur.

DON FERNAND

Ils ne verront jamais sans quelque jalousie
Mon sceptre, en dépit d'eux, régir l'Andalousie;

---

1. *Le chef :* la tête; 2. *Votre raison :* ce qui est la raison pour vous; 3. *Var. :* « Et quoi qu'il faille dire, et quoi qu'il veuille croire »; 4. *Perdre d'honneur :* enlever toute la réputation, tout le prestige; 5. *Var.* des vers 605-616 :

« Et par ce trait hardi d'une insolence extrême,
Il s'est pris à mon choix, il s'est pris à moi-même.
C'est moi qu'il satisfait en réparant ce tort.
N'en parlons plus. Au reste on nous menace fort;
Sur un avis reçu je crains une surprise.

DON ARIAS

Les Mores contre vous font-ils quelque entreprise?
S'osent-ils préparer à des efforts nouveaux?

LE ROI

Vers la bouche du fleuve on a vu leurs vaisseaux,
Et vous n'ignorez pas qu'avec fort peu de peine
Un flux de pleine mer jusqu'ici les amène.

DON ARIAS

Tant de combats perdus leur ont ôté le cœur
D'attaquer désormais un si puissant vainqueur.

LE ROI

N'importe, ils ne sauraient qu'avecque jalousie
Voir mon sceptre aujourd'hui régir l'Andalousie,
Et ce pays si beau que j'ai conquis sur eux
Réveille à tous moments leurs desseins généreux »;

6. *Au reste :* d'autre part; 7. L'embouchure du Guadalquivir; 8. *Paraître :* se montrer; 9. De se hasarder davantage.

Et ce pays si beau, qu'ils ont trop possédé,
Avec un œil d'envie est toujours regardé.
C'est l'unique raison qui m'a fait dans Séville[1]
Placer depuis dix ans le trône de Castille,
Pour les voir de plus près, et d'un ordre plus prompt
Renverser aussitôt ce qu'ils entreprendront.

DON ARIAS

Ils savent aux dépens de leurs plus dignes* têtes,
Combien votre présence assure vos conquêtes :
Vous n'avez rien à craindre.

DON FERNAND

Et rien à négliger :
Le trop de confiance attire le danger;
Et vous n'ignorez pas qu'avec fort peu de peine[2]
Un flux de pleine mer jusqu'ici les amène.
Toutefois j'aurais tort de jeter dans les cœurs*,
L'avis étant mal sûr[3], de paniques[4] terreurs.
L'effroi que produirait cette alarme* inutile,
Dans la nuit qui survient troublerait* trop la ville :
Faites doubler la garde aux murs et sur le port.
C'est assez pour ce soir.

1. La présence du roi de Castille à Séville est à cette date un anachronisme (Voir page 32, note 5.); 2. *Var.* des vers 625-626 :

« Et le même ennemi que l'on vient de détruire,
S'il sait prendre son temps est capable de nuire »;

3. *Mal sûr:* peu sûr. *Mal* est d'usage courant comme adverbe devant un adjectif; 4. *Paniques* (adjectif ici) : qui provoquent la panique.

QUESTIONS

● VERS 593-632. La conception du pouvoir royal en politique intérieure comme en politique extérieure. — Importance des vers 603-606 : comment le code de l'honneur s'applique-t-il à la personne royale? Gravité de l'accusation portée contre le Comte. — La brusque allusion à une attaque-surprise des Mores est-elle contraire à la vraisemblance? — Etudiez les variantes des vers 605-616.

■ SUR L'ENSEMBLE DE LA SCÈNE VI. — La première image du roi don Fernand : de quelles qualités du cœur et de l'esprit fait-il preuve? Comment ce Roi espagnol du Moyen Age prenait-il son actualité pour les spectateurs du temps de Corneille?

— Les rapports du Roi et de la noblesse d'après cette scène. Le problème du duel et le crime de lèse-majesté.

— Le personnage de don Sanche; le véritable motif de son intervention. Comment son idéal chevaleresque trouve-t-il ici un moyen de s'affirmer?

Scène VII. — DON FERNAND, DON SANCHE, DON ALONSE.

DON ALONSE

Sire, le Comte est mort :
Don Diègue, par son fils, a vengé* son offense.

DON FERNAND

Dès que j'ai su l'affront, j'ai prévu la vengeance*;
Et j'ai voulu dès lors prévenir ce malheur.

DON ALONSE

Chimène à vos genoux apporte sa douleur;
Elle vient tout en pleurs vous demander justice.

DON FERNAND

Bien qu'à ses déplaisirs* mon âme compatisse,
Ce que le Comte a fait semble avoir mérité
Ce digne*[1] châtiment de sa témérité.
Quelque juste pourtant que puisse être sa peine,
Je ne puis sans regret perdre un tel capitaine.
Après un long service à mon État rendu[2],
Après son sang pour moi mille fois répandu,
A quelques sentiments que son orgueil m'oblige,
Sa perte m'affaiblit, et son trépas m'afflige[3].

1. *Var.* : « juste »; 2. *Après* suivi d'un nom accompagné d'un participe passé est une tournure habituelle à cette époque; 3. « Toutes les parties de ce raisonnement sont mal rangées », avait dit l'Académie.

QUESTIONS

■ Sur la scène VII. — L'annonce de la mort du Comte doit-elle être considérée comme un coup de théâtre?

— L'attitude du Roi : pourquoi n'avait-il pas, dans la scène précédente, fait part des craintes exprimées aux vers 636-637? La netteté avec laquelle il apprécie les responsabilités et juge les conséquences de l'événement. De quelles qualités pense-t-il qu'il est de son devoir de faire preuve en ces circonstances? La cause n'est-elle pas déjà jugée?

SCÈNE VIII. — DON FERNAND, DON DIÈGUE, CHIMÈNE, DON SANCHE, DON ARIAS, DON ALONSE.

CHIMÈNE

Sire, Sire, justice!

DON DIÈGUE

Ah! Sire, écoutez-nous.

CHIMÈNE

Je me jette à vos pieds.

DON DIÈGUE

J'embrasse vos genoux.

CHIMÈNE

Je demande justice.

DON DIÈGUE

Entendez ma défense.

CHIMÈNE

D'un jeune audacieux punissez l'insolence[1] :
Il a de votre sceptre abattu le soutien,
Il a tué mon père.

DON DIÈGUE

Il a vengé* le sien.

CHIMÈNE

Au sang de ses sujets un roi doit la justice.

DON DIÈGUE

Pour la juste vengeance* il n'est point de supplice[2].

DON FERNAND

Levez-vous l'un et l'autre, et parlez à loisir.
Chimène, je prends part à votre déplaisir*;

---

1. *Var.* des vers 650-651 :

CHIMÈNE

« Vengez-moi d'une mort...

DON DIÈGUE

Qui punit l'insolence.

CHIMÈNE

Rodrigue, sire...

DON DIÈGUE

A fait un coup d'homme de bien »,

2. *Var. :* Une vengeance juste est sans peur du supplice. »

D'une égale douleur je sens mon âme atteinte.
(A don Diègue.)
Vous parlerez après; ne troublez* pas sa plainte.

CHIMÈNE

Sire, mon père est mort; mes yeux ont vu son sang
Couler à gros bouillons de son généreux* flanc;
Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,
Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,
Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux
De se voir répandu pour d'autres que pour vous,
Qu'au milieu des hasards n'osait verser la guerre,
Rodrigue en votre cour vient d'en couvrir la terre[1].
J'ai couru sur le lieu, sans force et sans couleur :
Je l'ai trouvé sans vie. Excusez ma douleur,
Sire, la voix me manque à ce récit funeste*;
Mes pleurs et mes soupirs* vous diront mieux le reste[2].

DON FERNAND

Prends courage*, ma fille, et sache qu'aujourd'hui
Ton roi te veut servir de père au lieu de lui.

CHIMÈNE

Sire, de trop d'honneur* ma misère est suivie.
Je vous l'ai déjà dit, je l'ai trouvé sans vie;
Son flanc était ouvert; et, pour mieux m'émouvoir[3],

1. *Var.* des vers 667-668 :

« Et pour son coup d'essai son indigne attentat
D'un si ferme soutien a privé votre Etat,
De vos meilleurs soldats abattu l'assurance,
Et de vos ennemis relevé l'espérance.
J'arrivai sur le lieu sans force et sans couleur :
Je le trouvai sans vie. Excusez ma douleur » ;

2. Les images de toute cette tirade, qui étonnent aujourd'hui, n'ont pas choqué à l'époque, mais elles seront critiquées par Voltaire. — G. de Castro montrait Chimène tendant un mouchoir taché de sang en disant : « Il a tracé mon devoir sur ce papier » ; 3. *Var.* : « Il ne me parla point, mais pour mieux m'émouvoir. »

QUESTIONS

● Vers 647-658. Le mouvement de ce début de scène : quel est l'état d'âme de Chimène ? Quelle passion est plus forte chez elle que la douleur ? Quels vers résument déjà ses griefs ? Pensez-vous qu'elle ait longtemps réfléchi avant de faire elle aussi son choix et de prendre parti pour Rodrigue ? — Le rôle de don Diègue : ne semble-t-il pas en état d'infériorité ? Pourquoi Corneille n'a-t-il pas envoyé Rodrigue défendre lui-même sa cause ? — L'accueil fait par le Roi à la plainte de Chimène (vers 655-656).

Son sang sur la poussière écrivait mon devoir*;
Ou plutôt sa valeur* en cet état réduite
Me parlait par sa plaie[1], et hâtait ma poursuite;
Et, pour se faire entendre au plus juste des rois,
Par cette triste* bouche[2] elle empruntait ma voix.
Sire, ne souffrez pas que sous votre puissance
Règne devant vos yeux une telle licence;
Que les plus valeureux, avec impunité,
Soient exposés aux coups de la témérité;
Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire*,
Se baigne dans leur sang, et brave leur mémoire.
Un si vaillant* guerrier qu'on vient de vous ravir
Éteint, s'il n'est vengé*, l'ardeur de vous servir.
Enfin mon père est mort, j'en demande vengeance*,
Plus pour votre intérêt que pour mon allégeance[3].
Vous perdez en la mort d'un homme de son rang :
Vengez*-la par une autre, et le sang par le sang[4].
Immolez, non à moi, mais à votre couronne,
Mais à votre grandeur, mais à votre personne;
Immolez, dis-je, Sire, au bien de tout l'État
Tout ce qu'enorgueillit un si haut attentat.

DON FERNAND

Don Diègue, répondez.

1. G. de Castro : « Il me parlait par les lèvres de sa blessure » ; 2. *Par cette triste bouche :* par les lèvres de la plaie. Corneille développe l'image qu'il a trouvée dans son modèle espagnol. L'Académie jugeait ses paroles trop subtiles pour une affligée. Voir aussi le *Jugement composé par un bourgeois de Paris,* page 144 ; 3. *Allégeance :* allégement (déjà vieilli en 1636) ; 4. *Var.* des vers 693-696 :

> « Sacrifiez don Diègue et toute sa famille
> A vous, à votre peuple, à toute la Castille.
> Le soleil qui voit tout ne voit rien sous les cieux
> Qui vous puisse payer un sang si précieux. »

Corneille a préféré une conclusion plus générale.

QUESTIONS

● VERS 659-696. Composition du plaidoyer de Chimène. — L'insistance avec laquelle elle décrit l'horreur de la mort du Comte est-elle seulement l'effet de son émotion ? Quel sentiment Chimène veut-elle aussi provoquer chez le Roi ? Est-elle satisfaite de la promesse que celui-ci lui fait aux vers 671-672 ? Relevez dans toute cette première partie du plaidoyer (vers 659-680) les traits réalistes et aussi les images précieuses ; si ce mélange ne convient plus au goût moderne, comment peut-on expliquer qu'il ait été jugé compatible avec le style tragique en 1636 ? — Distinguez les deux arguments qui constituent les vers 681-695.

DON DIÈGUE

Qu'on est digne d'envie
Lorsqu'en perdant la force on perd aussi la vie[1],
Et qu'un long âge[2] apprête aux hommes généreux*,
Au bout de leur carrière, un destin malheureux!
Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire*,
Moi, que jadis partout a suivi la victoire[3],
Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu,
Recevoir un affront et demeurer vaincu.
Ce que n'a pu jamais combat, siège, embuscade,
Ce que n'a pu jamais Aragon ni Grenade,
Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,
Le Comte en votre cour l'a fait presque à vos yeux[4],
Jaloux de votre choix, et fier de l'avantage
Que lui donnait sur moi l'impuissance de l'âge.
Sire, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois[5],
Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois,
Ce bras, jadis l'effroi d'une armée ennemie,
Descendaient au tombeau tout chargés d'infamie,
Si je n'eusse produit un fils digne de moi,
Digne de son pays et digne de son roi.
Il m'a prêté sa main, il a tué le Comte;
Il m'a rendu l'honneur*, il a lavé ma honte.
Si montrer du courage* et du ressentiment,
Si venger* un soufflet mérite un châtiment,
Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête[6] :
Quand le bras a failli, l'on en punit la tête[7].
Qu'on nomme crime, ou non, ce qui fait nos débats[8],
Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras.

---

1. *Var.* des vers 698-700 :

« Quand avecque la force on perd aussi la vie,
Sire, et que l'âge apporte aux hommes généreux
Avecque sa faiblesse un destin malheureux »;

2. *Age :* vie; 3. « Don Diègue devrait s'exprimer avec plus de modestie devant le Roi », avait dit l'Académie; 4. *Var.* des vers 708-710 :

« L'orgueil dans votre cour l'a fait presque à vos yeux
Et souillé sans respect l'honneur de ma vieillesse,
Avantagé de l'âge et fort de ma faiblesse. »

Ces derniers vers avaient été critiqués par l'Académie : « Il fallait dire *et a souillé* »; 5. *Harnois :* toute l'armure d'un homme d'armes (terme déjà vieilli à cette époque); 6. *L'éclat de la tempête* : la tempête qui éclate; 7. *Bras... tête,* disposition croisée des termes (chiasme) et opposition (antithèse); 8. *Var. :* « Du crime glorieux qui cause nos débats. » « On ne peut pas donner une tête et des bras à un crime », avait dit l'Académie.

Si Chimène se plaint qu'il a tué son père,
Il ne l'eût jamais fait si je l'eusse pu faire.
Immolez donc ce chef[1] que les ans vont ravir,
Et conservez pour vous le bras qui peut servir.
Aux dépens de mon sang satisfaites Chimène :
Je n'y résiste point, je consens à ma peine ;
Et loin de murmurer d'un rigoureux décret[2],
Mourant sans déshonneur, je mourrai sans regret.

DON FERNAND

L'affaire est d'importance, et, bien considérée,
Mérite en plein conseil d'être délibérée.
Don Sanche, remettez Chimène en sa maison.
Don Diègue aura ma cour et sa foi[3] pour prison.
Qu'on me cherche son fils. Je vous ferai justice.

1. *Le chef :* voir vers 598 et la note ; 2. *Var. :* « injuste décret... » (L'adjectif *injuste* avait été critiqué par l'Académie comme offensant pour le Roi.) ; 3. *Foi :* parole donnée.

QUESTIONS

● Vers 697-732. Montrez que la réponse de don Diègue fait équilibre au plaidoyer de Chimène et qu'elle est construite sur le même plan : le déshonneur subi par don Diègue ne devait-il pas inspirer autant de pitié que la mort du Comte ? Qui, le premier, a mis en échec l'autorité royale ? Le Roi a-t-il intérêt à priver l'Etat des services de Rodrigue ? — La solution proposée par don Diègue peut-elle, malgré sa valeur morale, satisfaire la justice ?

● Vers 733-740. Quelles mesures le Roi prend-il, tout en différant son jugement ? — Chimène accepte-t-elle la décision royale ? Que signifie, en revanche, le silence de don Diègue ?

■ Sur l'ensemble de la scène VIII. — La composition de cette scène, son mouvement : quel intérêt dramatique prend, d'une manière générale, une scène de jugement ?

— Pouvait-on s'attendre à voir Chimène prendre parti contre Rodrigue avec une violence aussi farouche ? Montrez que, malgré sa douleur, son énergie est parfaitement lucide. Comparez la manière dont elle passe à l'action avec la façon dont Rodrigue s'était décidé à agir.

— Le rôle du Roi : faut-il lui reprocher d'avoir déjà un préjugé (v. scène VII) avant d'entendre les plaignants ? A quoi s'engage-t-il (v. vers 671-672 et 737) ?

— Comment Corneille donne-t-il de la grandeur au personnage de don Diègue ? Le vieillard est-il sincère en offrant sa propre vie pour son fils ? Mais ce sacrifice serait-il possible ? et utile ?

CHIMÈNE

Il est juste, grand Roi, qu'un meurtrier[1] périsse.

DON FERNAND

Prends du repos, ma fille, et calme tes douleurs.

CHIMÈNE

M'ordonner du repos, c'est croître[2] mes malheurs.

ACTE III

Chez Chimène.

SCÈNE PREMIÈRE. — DON RODRIGUE, ELVIRE.

ELVIRE

Rodrigue, qu'as-tu fait? où viens-tu, misérable[3]?

DON RODRIGUE

Suivre le triste* cours de mon sort déplorable.

ELVIRE

Où prends-tu cette audace et ce nouvel orgueil,
De paraître en des lieux que tu remplis de deuil?

1. *Meurtrier* est divisé en trois syllabes contre l'usage courant de l'époque ; licence poétique critiquée par l'Académie ; 2. *Croître*, sens actif admis seulement en poésie par Vaugelas ; 3. *Misérable* : digne de pitié, malheureux.

QUESTIONS

■ SUR L'ENSEMBLE DE L'ACTE II. — La technique dramatique : quel événement est au centre de cet acte? L'habileté de Corneille à utiliser les trois plans sur lesquels se déroule l'action (le Comte et Rodrigue — l'Infante et Chimène — le Roi) : montrez que jusqu'à la scène VII le spectateur a l'impression que le Roi, d'une part, l'Infante et Chimène, d'autre part, sont « en retard » sur les événements ; quel effet dramatique en résulte? A partir de la scène VII, le rythme de l'action n'est-il pas différent?

— L'évolution du conflit entre les deux familles. La personnalité du Roi, son rôle dans ce qui est devenu une affaire d'Etat.

— La situation à la fin de l'acte : Chimène et Rodrigue sont-ils devenus ennemis? Qu'est-ce qui les met maintenant à égalité? Quel personnage semble destiné à faire avancer l'action?

Quoi? viens-tu jusqu'ici braver l'ombre du Comte?
Ne l'as-tu pas tué?

DON RODRIGUE

Sa vie était ma honte :
Mon honneur* de ma main a voulu cet effort.

ELVIRE

Mais chercher ton asile en la maison du mort!
Jamais un meurtrier en fit-il son refuge?

DON RODRIGUE

Et je n'y viens aussi que m'offrir à mon juge[1].
Ne me regarde plus d'un visage étonné;
Je cherche le trépas après l'avoir donné.
Mon juge est mon amour, mon juge est ma Chimène :
Je mérite la mort de mériter sa haine,
Et j'en viens recevoir, comme un bien souverain,
Et l'arrêt de sa bouche, et le coup de sa main.

ELVIRE

Fuis[2] plutôt de ses yeux, fuis de sa violence;
A ses premiers transports[3] dérobe ta présence :
Va, ne t'expose point aux premiers mouvements[4]
Que poussera[5] l'ardeur de ses ressentiments.

DON RODRIGUE

Non, non, ce cher objet[6] à qui j'ai pu déplaire
Ne peut pour mon supplice avoir trop de colère;
Et j'évite cent morts[7] qui me vont accabler[8],
Si pour mourir plus tôt je puis la[9] redoubler.

1. *Var. :* « Jamais un meurtrier s'offrit-il à son juge » (L'Académie avait dit que ce dernier vers ne convenait pas à Rodrigue.) ; 2. *Fuis... de :* fuis loin de ; 3. *Transports :* manifestation extérieure d'une passion ou d'une émotion violente ; 4. *Mouvements :* élans d'une passion (vocabulaire galant) ; 5. *Poussera :* fera naître (vocabulaire galant) ; 6. *Objet :* personne aimée (vocabulaire galant) ; 7. *Morts :* tourments aussi pénibles que la mort (image précieuse) ; 8. *Var. :* « Et d'un heur sans pareil je me verrai comblé » ; 9. *La :* sa colère.

QUESTIONS

● VERS 741-749. L'effet produit par la présence de Rodrigue chez Chimène. Comment Corneille se sert-il d'Elvire pour mettre en évidence le caractère surprenant de cette visite?

● VERS 750-764. Pourquoi Rodrigue ne s'en remet-il pas à la justice du Roi? ou ne se fait-il pas justice lui-même? La solution à laquelle il songe est-elle aussi « romanesque » qu'il y paraît?

ELVIRE

Chimène est au palais, de pleurs toute baignée,
Et n'en reviendra point que bien accompagnée.
Rodrigue, fuis, de grâce : ôte-moi de souci[1].
Que ne dira-t-on point si l'on te voit ici?
Veux-tu qu'un médisant, pour comble à sa misère[2],
L'accuse d'y souffrir l'assassin de son père?
Elle va revenir; elle vient, je la voi[3] :
Du moins, pour son honneur*, Rodrigue, cache-toi.

Scène II. — DON SANCHE, CHIMÈNE, ELVIRE.

DON SANCHE

Oui, Madame, il vous faut de sanglantes victimes :
Votre colère est juste, et vos pleurs légitimes;
Et je n'entreprends pas, à force de parler,
Ni de vous adoucir, ni de vous consoler.
Mais si de vous servir je puis être capable,
Employez mon épée à punir le coupable;
Employez mon amour à venger* cette mort[4] :

1. *Ote-moi de souci :* délivre-moi de souci (usage courant à l'époque); 2. *Var.* des vers 769-770 :

« Veux-tu qu'un médisant l'accuse en sa misère
D'avoir reçu chez soi l'assassin de son père? »;

3. L'orthographe sans *s* de la première personne de l'indicatif présent, d'ailleurs conforme à l'étymologie, restait autorisée à la rime pour les verbes *voir, croire, recevoir, savoir, devoir* et quelques autres; 4. « La bienséance eût été mieux observée, avait dit l'Académie, s'il se fût mis en devoir de venger Chimène sans lui en demander la permission. »

QUESTIONS

● Vers 765-772. Importance des vers 765-766 pour la chronologie de l'action. — Elvire peut-elle être convaincue par Rodrigue? A quel niveau reste sa morale? — Pourquoi Rodrigue accepte-t-il de se cacher? Est-ce une situation tragique?

■ Sur l'ensemble de la scène première. — La présence de Rodrigue dans la maison du Comte et de Chimène avait beaucoup choqué les critiques; Corneille déclare dans l'Examen qu'elle provoquait dans le public « une merveilleuse curiosité ». Où réside ici l'originalité de Corneille?

Sous vos commandements mon bras sera trop[1] fort.

CHIMÈNE

Malheureuse!

DON SANCHE

De grâce, acceptez mon service.

CHIMÈNE

J'offenserais le Roi, qui m'a promis justice.

DON SANCHE

Vous savez qu'elle[2] marche avec tant de langueur,
Qu'assez souvent le crime échappe à sa longueur;
Son cours lent et douteux fait trop perdre de larmes.
Souffrez qu'un cavalier* vous venge* par les armes :
La voix en est plus sûre, et plus prompte à punir.

CHIMÈNE

C'est le dernier remède[3]; et s'il faut y venir,
Et que de mes malheurs cette pitié vous dure,
Vous serez libre alors de venger* mon injure[4].

DON SANCHE

C'est l'unique bonheur où mon âme prétend;
Et, pouvant l'espérer, je m'en vais trop content[5].

1. *Trop :* très (sans idée de limite dépassée); 2. *Elle :* la justice. Avant Vaugelas, on admet qu'un pronom peut se rapporter à un nom indéterminé; 3. Allusion aux controverses contemporaines sur le duel; 4. De venger l'outrage que j'ai subi; 5. *Trop content :* absolument satisfait.

QUESTIONS

■ Sur la scène II. — D'après ce que l'on sait déjà de don Sanche (voir acte II, scène VI), est-il étonnant qu'il propose les services de son épée? Aurait-il dû, comme le réclamait l'Académie, venger Chimène sans lui demander la permission?

— Commentez les vers 783-785.

— L'attitude de Chimène est-elle celle que l'on attendait après sa véhémente intervention auprès du Roi (acte II, scène VIII)?

Scène III. — CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE

Enfin je me vois libre, et je puis sans contrainte
De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte;
Je puis donner passage à mes tristes* soupirs*;
Je puis t'ouvrir mon âme et tous mes déplaisirs*.
Mon père est mort, Elvire; et la première épée
Dont s'est armé Rodrigue, a sa trame coupée[1].
Pleurez, pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eau!
La moitié[2] de ma vie a mis l'autre au tombeau,
Et m'oblige à venger*, après ce coup funeste*,
Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.

ELVIRE

Reposez-vous[3], Madame.

CHIMÈNE

Ah! que mal à propos
Dans un malheur si grand tu parles de repos[4]!
Par où sera jamais ma douleur apaisée[5],
Si je ne puis haïr la main qui l'a causée?
Et que dois-je espérer qu'un[6] tourment éternel,
Si je poursuis un crime, aimant le criminel?

ELVIRE

Il vous prive d'un père, et vous l'aimez encore!

CHIMÈNE

C'est peu de dire aimer, Elvire : je l'adore;
Ma passion s'oppose à mon ressentiment;
Dedans[7] mon ennemi je trouve mon amant*;
Et je sens qu'en dépit de toute ma colère,

---

1. A coupé la *trame* de sa vie (image traditionnelle qui compare le cours de la vie au fil du tisserand); 2. *La moitié.* Scudéry trouvait ridicule cette arithmétique des sentiments; 3. *Reposez-vous :* remettez-vous, revenez à vous; 4. *Var. :* « Ton avis importun m'ordonne du repos »; 5. *Var.* des vers 805-807 :

« Par où sera jamais mon âme satisfaite,
Si je pleure ma perte et la main qui l'a faite?
Et que puis-je espérer qu'un tourment éternel. »

Ces derniers vers avaient été critiqués par l'Académie; 6. *Que :* sinon; 7. *Dedans :* dans. Voir note du vers 138.

QUESTIONS

● Vers 793-808. La sensibilité de Chimène s'était-elle beaucoup manifestée jusqu'ici? Pourquoi les circonstances lui permettent-elles de s'abandonner maintenant à sa douleur? Est-elle consciente de la contradiction qui la déchire? Par quels effets de style cette lucidité s'exprime-t-elle?

Rodrigue dans mon cœur* combat encor mon père :
Il l'attaque, il le presse, il cède, il se défend,
Tantôt fort, tantôt faible, et tantôt triomphant;
Mais, en ce dur combat de colère et de flamme*,
Il déchire mon cœur* sans partager mon âme[1];
Et quoi que mon amour ait sur moi de pouvoir[2],
Je ne consulte[3] point pour suivre mon devoir* :
Je cours sans balancer où mon honneur* m'oblige[4].
Rodrigue m'est bien cher, son intérêt[5] m'afflige;
Mon cœur* prend son parti; mais, malgré son effort[6],
Je sais ce que je suis, et que mon père est mort.

ELVIRE

Pensez-vous le poursuivre?

CHIMÈNE

Ah! cruelle pensée!
Et cruelle poursuite où je me vois forcée!
Je demande sa tête, et crains de l'obtenir :
Ma mort suivra la sienne, et je le veux punir!

ELVIRE

Quittez, quittez, Madame, un dessein si tragique;
Ne vous imposez point de loi si tyrannique.

CHIMÈNE

Quoi! mon père étant mort, et presque entre mes bras[7],
Son sang criera vengeance*, et je ne l'orrai[8] pas!
Mon cœur*, honteusement surpris par d'autres charmes*,
Croira ne lui devoir que d'impuissantes larmes!
Et je pourrai souffrir qu'un amour suborneur[9]
Sous un lâche silence étouffe mon honneur*!

1. L'image contenue dans le vers fut critiquée par Scudéry; le *cœur* est le siège de la passion, l'*âme* celui de la volonté raisonnable; 2. Quelque pouvoir que (critiqué par l'Académie); 3. *Consulter :* hésiter; 4. *Obliger :* attacher; 5. *Son intérêt :* la passion que j'ai pour lui; 6. *Var.* des vers 823-824 :

« Mon cœur prend son parti; mais contre leur effort,
Je sais que je suis fille et que mon père est mort. »

Mais l'Académie avait dit de ces deux vers : « C'est mal parler »; 7. *Var. :* « Quoi! j'aurai vu mourir mon père entre mes bras »; 8. *Orrai,* futur de *ouïr* déjà vieilli à cette époque; 9. *Suborneur :* qui détourne du droit chemin, du devoir.

QUESTIONS

● VERS 809-824. Scudéry disait que Chimène était une fille « dénaturée »; n'est-ce pas aussi un peu le sentiment d'Elvire? — Les deux parties de la tirade de Chimène : relevez les expressions qui mettent en lumière le caractère absolu des deux forces qui s'opposent en elle.

ELVIRE

Madame, croyez-moi, vous serez excusable
D'avoir moins de chaleur contre un objet[1] aimable[2],
Contre un amant* si cher : vous avez assez fait,
Vous avez vu le Roi; n'en pressez point l'effet,
Ne vous obstinez point en cette humeur étrange*.

CHIMÈNE

Il y va de ma gloire*, il faut que je me venge*;
Et de quoi que nous flatte un désir amoureux,
Toute excuse est honteuse aux esprits généreux*.

ELVIRE

Mais vous aimez Rodrigue, il ne vous peut déplaire.

CHIMÈNE

Je l'avoue.

ELVIRE

Après tout, que pensez-vous donc faire?

CHIMÈNE

Pour conserver ma gloire* et finir mon ennui*,
Le poursuivre, le perdre, et mourir après lui.

1. *Objet :* personne, être aimé dans la langue galante; 2. *Var.* des vers 838-839 :

« De conserver pour vous un homme incomparable,
Un amant si chéri : vous avez assez fait. »

QUESTIONS

● VERS 825-844. En quel sens Elvire tente-t-elle d'orienter le choix de Chimène? — La réaction de Chimène dès qu'on essaie de l'influencer : relevez et commentez les adjectifs des vers 833-836. Importance du vers 842.

● VERS 845-848. La détermination de Chimène concilie-t-elle les deux nécessités qui s'imposent à elle? Est-ce une solution « romanesque », chimérique, ou un choix logiquement conçu?

■ SUR L'ENSEMBLE DE LA SCÈNE III. — Le conflit tragique pour Chimène peut-il être comparé à ce qu'était le débat intérieur pour Rodrigue à la fin de l'acte premier? Chimène renonce-t-elle à son amour? En quoi consiste son choix?

— La morale cornélienne : le rôle de la volonté en face des passions. Faut-il toutefois conclure que la nécessité d'accomplir son devoir est une victoire de la raison sur la sensibilité? Commentez, de ce point de vue, les vers 817-820.

— Le rôle d'Elvire : la gouvernante peut-elle se hausser au niveau de l'héroïsme? Dans quelle mesure aide-t-elle cependant Chimène à prendre conscience de ce qu'elle veut?

— Rodrigue surprend une partie de cette conversation; quels peuvent être alors ses sentiments?

Scène IV. — DON RODRIGUE, CHIMÈNE, ELVIRE.

DON RODRIGUE

Eh bien! sans vous donner la peine de poursuivre,
Assurez-vous l'honneur* de m'empêcher de vivre[1].

CHIMÈNE

Elvire, où sommes-nous, et qu'est-ce que je voi[2]?
Rodrigue en ma maison! Rodrigue devant moi!

DON RODRIGUE

N'épargnez point mon sang : goûtez sans résistance
La douceur de ma perte et de votre vengeance*.

CHIMÈNE

Hélas!

DON RODRIGUE

Écoute-moi.

CHIMÈNE

Je me meurs.

DON RODRIGUE

Un moment.

CHIMÈNE

Va, laisse-moi mourir.

DON RODRIGUE

Quatre mots seulement :
Après, ne me réponds qu'avecque[3] cette épée.

CHIMÈNE

Quoi! du sang de mon père encor toute trempée!

DON RODRIGUE

Ma Chimène...

---

1. *Var.* : « Soûlez-vous du plaisir de m'empêcher de vivre » (expression que l'Académie avait trouvée trop faible); 2. Voir vers 771 et la note; 3. *Avecque*, forme vieillie, tolérée en poésie. Corneille modifie souvent ses vers pour écrire *avec* (voir, par exemple, le vers 108).

CHIMÈNE

Ote-moi cet objet odieux,
Qui reproche ton crime et ta vie à mes yeux.

DON RODRIGUE

Regarde-le plutôt pour exciter ta haine,
Pour croître[1] ta colère et pour hâter ma peine.

CHIMÈNE

Il est teint de mon sang.

DON RODRIGUE

Plonge-le dans le mien,
Et fais-lui perdre ainsi la teinture[2] du tien.

CHIMÈNE

Ah! quelle cruauté, qui tout en un jour tue
Le père par le fer, la fille par la vue!
Ote-moi cet objet, je ne le puis souffrir :
Tu veux que je t'écoute, et tu me fais mourir!

DON RODRIGUE

Je fais ce que tu veux, mais sans quitter[3] l'envie
De finir par tes mains ma déplorable vie;
Car enfin n'attends pas de mon affection
Un lâche repentir d'une bonne action.
L'irréparable effet d'une chaleur trop prompte[4]
Déshonorait mon père, et me couvrait de honte.
Tu sais comme un soufflet touche un homme de cœur*;
J'avais part à l'affront, j'en ai cherché l'auteur :
Je l'ai vu, j'ai vengé* mon honneur* et mon père;

1. *Croître* (sens transitif) : accroître. Voir vers 740 et la note ; 2. *Teinture*. Cette image n'a pas choqué les contemporains, mais Corneille dira plus tard que ce sont là « des pensées trop spirituelles pour partir de personnes fort affligées » (Examen du *Cid*) ; 3. *Quitter*. Ce mot avait été critiqué par Scudéry qui préférait « perdre », mais l'Académie approuva ; 4. *Var.* des vers 873-874 :

« De la main de ton père un coup irréparable
Déshonorait du mien la vieillesse honorable. »

QUESTIONS

● Vers 849-868. Le sentiment du spectateur, qui savait Rodrigue dissimulé depuis le début de l'acte. — Comment le ton et le rythme du dialogue expriment-ils le choc émotif que produit sur Chimène l'apparition de Rodrigue l'épée à la main ? Songe-t-elle encore à ce qu'elle a décidé au vers 848 ? — Analysez les effets pathétiques.

Phot. Agnès Varda.

RODRIGUE (Gérard Philipe, 1922-1959)
et CHIMÈNE (Françoise Spira, 1928-1965).

Théâtre national populaire (1951).

Je le ferais encor, si j'avais à le faire[1].
Ce n'est pas qu'en effet[2] contre mon père et moi
Ma flamme* assez longtemps n'ait combattu pour toi;
Juge de son pouvoir : dans une telle offense
J'ai pu délibérer si j'en prendrais vengeance*.
Réduit à te déplaire, ou souffrir un affront,
J'ai pensé qu'à son tour mon bras était trop prompt[3];
Je me suis accusé de trop de violence;
Et ta beauté sans doute emportait la balance,
A moins que d'opposer[4] à tes plus forts appas[5]
Qu'un homme sans honneur* ne te méritait pas;
Que, malgré cette part que j'avais en ton âme[6],
Qui m'aima généreux* me haïrait infâme;
Qu'écouter ton amour, obéir à sa voix,
C'était m'en rendre indigne et diffamer[7] ton choix.
Je te le dis encore; et quoique j'en soupire[8],
Jusqu'au dernier soupir je veux bien[9] le redire :
Je t'ai fait une offense, et j'ai dû m'y porter
Pour effacer ma honte, et pour te mériter;
Mais quitte envers l'honneur*, et quitte envers mon père,
C'est maintenant à toi que je viens satisfaire[10] :
C'est pour t'offrir mon sang qu'en ce lieu tu me vois.
J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois.
Je sais qu'un père mort t'arme contre mon crime;
Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime :
Immole avec courage* au sang qu'il a perdu
Celui qui met sa gloire* à l'avoir répandu.

1. Le même vers sera dit par Polyeucte (V, III, vers 1671); 2. *En effet :* effectivement; 3. *Var. :* « J'ai retenu ma main, j'ai cru mon bras trop prompt »; 4. *A moins que d'opposer :* si je n'eusse opposé; 5. *A tes plus forts appas :* à tes appas qui eussent été les plus forts; 6. *Var. :* « Qu'après m'avoir chéri quand je vivais sans blâme... »; 7. *Diffamer :* discréditer (sans nuance défavorable); 8. *Var.* des vers 893-894 :

« Je te le dis encore, et veux, tant que j'expire.
Sans cesse le penser et sans cesse le dire. »

« Il fallait : jusqu'à *tant que j'expire* », avait dit l'Académie; 9. *Bien :* avec force; 10. *Satisfaire :* offrir réparation (vocabulaire mondain).

QUESTIONS

● Vers 869-904. Quelles sont la signification et la conséquence du geste d'obéissance accompli par Rodrigue au vers 869 ? — Analysez la composition de cette tirade : Rodrigue raconte-t-il exactement les choses telles qu'elles se sont passées? Comment, sans jamais se renier, nuance-t-il la vérité avec habileté et délicatesse? — Importance des vers 878 et 900, et des vers 886-896.

CHIMÈNE

Ah! Rodrigue, il est vrai, quoique ton ennemie,
Je ne puis te blâmer d'avoir fui[1] l'infamie;
Et de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,
Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs.
Je sais ce que l'honneur*, après un tel outrage,
Demandait à l'ardeur d'un généreux* courage* :
Tu n'as fait le devoir* que[2] d'un homme de bien;
Mais aussi, le faisant, tu m'as appris le mien.
Ta funeste* valeur* m'instruit par ta victoire;
Elle a vengé* ton père et soutenu ta gloire* :
Même soin me regarde, et j'ai, pour m'affliger,
Ma gloire* à soutenir, et mon père à venger*.
Hélas! ton intérêt[3] ici me désespère :
Si quelque autre malheur m'avait ravi mon père,
Mon âme aurait trouvé dans le bien[4] de te voir
L'unique allégement[5] qu'elle eût pu recevoir;
Et contre ma douleur j'aurais senti des charmes*,
Quand une main si chère eût essuyé mes larmes.
Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu;
Cet effort sur ma flamme* à mon honneur* est dû[6];
Et cet affreux devoir*, dont l'ordre m'assassine,
Me force à travailler moi-même à ta ruine.
Car enfin n'attends pas de mon affection
De lâches sentiments pour ta punition.
De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entretienne,
Ma générosité* doit répondre à la tienne :
Tu t'es, en m'offensant, montré digne de moi;
Je me dois, par ta mort, montrer digne de toi.

---

1. « *Fui* devrait être de deux syllabes », avait dit l'Académie; **2.** *Le devoir que :* d'autre devoir que celui; **3.** *Ton intérêt :* la passion que j'ai pour toi; **4.** *Le bien :* le bonheur; **5.** *Allégement :* soulagement; **6.** *Var.* des vers 924-926 :

« Et pour mieux tourmenter mon esprit éperdu,
Avec tant de rigueur mon astre me domine
Qu'il me faut travailler moi-même à ta ruine. »

L'Académie avait critiqué la rime *perdu, éperdu.*

QUESTIONS

● VERS 905-932. Analysez cette tirade en montrant qu'elle est d'une composition symétrique à celle de Rodrigue : Chimène dit-elle vrai quand elle affirme avoir pris modèle sur Rodrigue (vers 910)? Renonce-t-elle si peu que ce soit à ce qu'elle a décidé? — Notez les vers qui répondent trait pour trait à ceux de Rodrigue.

DON RODRIGUE

Ne diffère donc plus ce que l'honneur* t'ordonne :
Il demande ma tête, et je te l'abandonne;
Fais-en un sacrifice à ce noble intérêt :
Le coup m'en sera doux, aussi bien que l'arrêt.
Attendre après mon crime une lente justice,
C'est reculer ta gloire* autant que mon supplice.
Je mourrai trop heureux, mourant d'un coup si beau.

CHIMÈNE

Va, je suis ta partie[1], et non pas ton bourreau.
Si tu m'offres ta tête, est-ce à moi de la prendre?
Je la dois attaquer, mais tu dois la défendre;
C'est d'un autre que toi qu'il me faut l'obtenir,
Et je dois te poursuivre, et non pas te punir.

DON RODRIGUE

De quoi qu'en ma faveur notre amour t'entretienne[2],
Ta générosité* doit répondre à la mienne;
Et pour venger* un père emprunter d'autres bras,
Ma Chimène, crois-moi, c'est n'y répondre pas :
Ma main seule du mien a su venger* l'offense,
Ta main seule du tien doit prendre la vengeance*.

CHIMÈNE

Cruel! à quel propos sur ce point t'obstiner?
Tu t'es vengé* sans aide, et tu m'en[3] veux donner!
Je suivrai ton exemple, et j'ai trop de courage*
Pour souffrir qu'avec toi ma gloire* se partage.
Mon père et mon honneur* ne veulent rien devoir
Aux traits de ton amour ni de ton désespoir.

DON RODRIGUE

Rigoureux point d'honneur*! hélas! quoi que je fasse,
Ne pourrai-je à la fin obtenir cette grâce?
Au nom d'un père mort, ou de notre amitié[4],
Punis-moi par vengeance*, ou du moins par pitié.
Ton malheureux amant* aura bien moins de peine
A mourir par ta main qu'à vivre avec ta haine.

---

1. *Je suis ta partie :* je suis en procès contre toi (terme de la langue juridique); 2. Quelles que soient les pensées que notre amour fait naître en toi; 3. *En* renvoie à un nom sans article : *aide*. Voir vers 222; 4. *Amitié :* amour.

CHIMÈNE

Va, je ne te hais point.

DON RODRIGUE

Tu le dois[1].

CHIMÈNE

Je ne puis.

DON RODRIGUE

Crains-tu si peu le blâme, et si peu les faux bruits?
Quand on saura mon crime, et que[2] ta flamme* dure,
Que ne publieront point l'envie et l'imposture!
Force-les au silence, et sans plus discourir,
Sauve ta renommée en me faisant mourir.

CHIMÈNE

Elle éclate bien mieux en te laissant la vie;
Et je veux que la voix de la plus noire envie
Élève au ciel ma gloire* et plaigne mes ennuis*,
Sachant que je t'adore et que je te poursuis.
Va-t'en, ne montre plus à ma douleur extrême
Ce qu'il faut que je perde, encore que je l'aime.
Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ;
Si l'on te voit sortir, mon honneur* court hasard[3].
La seule occasion qu'aura la médisance,
C'est de savoir qu'ici j'ai souffert ta présence :
Ne lui donne point lieu d'attaquer ma vertu*.

---

1. *Tu le dois :* « expression équivoque », avait dit l'Académie ; 2. Le verbe *savoir* est construit d'abord avec un complément d'objet, puis avec une proposition subordonnée. Cette double construction est courante à l'époque ; 3. *Courir hasard :* courir un risque, un danger (suppression courante de l'article dans les locutions verbales).

QUESTIONS

● Vers 933-962. Le nouveau rythme sur lequel se poursuit la discussion. Montrez que chacun des deux partenaires cherche à enfermer l'autre dans les conséquences logiques de son attitude. — Où y a-t-il de nouveau une reprise de vers antérieurs ? — Le caractère logique de la discussion empêche-t-il l'émotion des deux personnages ? Relevez les expressions qui témoignent de leurs sentiments. — Qui, le premier des deux, cède devant l'autre ? Rodrigue considère-t-il toujours Chimène comme son juge quand il prononce le vers 960 ?

● Vers 963. Importance de ce vers : montrez qu'il marque un tournant dans l'évolution dramatique de la scène. — Rodrigue se laisse-t-il aller à l'attendrissement qui gagne Chimène ?

DON RODRIGUE

Que je meure!

CHIMÈNE

Va-t'en.

DON RODRIGUE

A quoi te résous-tu?

CHIMÈNE

Malgré des feux* si beaux, qui troublent* ma colère[1],
Je ferai mon possible à[2] bien venger* mon père;
Mais malgré la rigueur d'un si cruel devoir*,
Mon unique souhait est de ne rien pouvoir.

DON RODRIGUE

O miracle d'amour!

CHIMÈNE

O comble de misères[3]!

DON RODRIGUE

Que de maux et de pleurs nous coûteront nos pères!

CHIMÈNE

Rodrigue, qui l'eût cru?

DON RODRIGUE

Chimène, qui l'eût dit?

CHIMÈNE

Que notre heur[4] fût si proche et sitôt se perdit?

DON RODRIGUE

Et que si près du port, contre toute apparence[5],
Un orage si prompt brisât notre espérance?

1. *Var.* : « Malgré des feux si beaux qui rompent ma colère » (« Mauvais passage d'une métaphore à l'autre », avait dit l'Académie.); 2. *A* : pour; 3. *Var.* : « Mais comble de misères »; 4. *Heur* : bonheur (déjà vieilli à cette époque, mais employé en poésie); 5. *Apparence* : probabilité, vraisemblance.

QUESTIONS

● VERS 964-979. Le dernier argument de Rodrigue (vers 964-968) peut-il convaincre Chimène? Comment résiste-t-elle encore, sans pouvoir cacher sa tendresse? — Importance du vers 975 pour la chronologie de l'action.

● VERS 980-984. La « résolution » de Chimène est-elle une victoire ou une défaite pour Rodrigue?

CHIMÈNE

Ah! mortelles douleurs!

DON RODRIGUE

Ah! regrets superflus!

CHIMÈNE

Va-t'en, encore un coup[1], je ne t'écoute plus.

DON RODRIGUE

Adieu : je vais traîner une mourante vie,
Tant que[2] par ta poursuite elle me soit ravie.

CHIMÈNE

Si j'en obtiens l'effet, je t'engage ma foi
De ne respirer pas un moment après toi.
Adieu : sors, et surtout garde bien qu'[3]on te voie.

ELVIRE

Madame, quelques maux que le ciel nous envoie...

CHIMÈNE

Ne m'importune plus, laisse-moi soupirer,
Je cherche le silence et la nuit pour pleurer.

1. *Encore un coup :* encore une fois. L'expression appartenait à la langue noble ; 2. *Tant que :* jusqu'à ce que ; 3. Prends bien garde qu'on ne te voie.

QUESTIONS

● VERS 985-1000 Le changement de rythme et de ton : pourquoi Rodrigue et Chimène peuvent-ils s'abandonner maintenant à cette effusion ? — Comparez les vers 993-994 et 995-997 aux intentions qu'avaient exprimées les deux personnages avant cette scène (v. vers 752-756 et 847-848). Qu'y a-t-il de changé dans leur détermination ?

■ SUR L'ENSEMBLE DE LA SCÈNE IV. — La place de cette scène dans l'ensemble de la pièce : pourquoi en est-ce le moment capital ? A qui, désormais, appartient-il de mener l'action ?

— Analysez la composition et le mouvement de la scène depuis la violence pathétique du début jusqu'au duo lyrique et à l'attendrissement final. Quelle est la situation au début et à la fin de la scène ?

— Rodrigue obtient-il d'être « jugé » par Chimène ? Pourquoi cette scène n'est-elle cependant pas un échec pour lui ? Sur quel plan s'établit désormais l'accord des deux amants ?

— Considérée comme contraire à la bienséance par les « doctes », mais fort appréciée par le public en 1636, cette scène garde-t-elle encore pour le spectateur moderne un attrait aussi fort ?

— Comparez cette scène à l'entrevue de Rodrigue et de Chimène dans Guillén de Castro (voir Documents, page 142).

La place publique.

Scène V. — DON DIÈGUE.

Jamais nous ne goûtons de parfaite allégresse :
Nos plus heureux succès sont mêlés de tristesse;
Toujours quelques soucis en ces événements
Troublent* la pureté de nos contentements.
Au milieu du bonheur mon âme en sent l'atteinte :
Je nage dans la joie, et je tremble de crainte.
J'ai vu mort l'ennemi qui m'avait outragé,
Et je ne saurais voir la main qui m'a vengé*.
En vain je m'y travaille[1], et d'un soin inutile,
Tout cassé que je suis, je cours toute la ville :
Ce peu que mes vieux ans m'ont laissé de vigueur[2]
Se consume[3] sans fruit à chercher ce vainqueur.
A toute heure, en tous lieux, dans une nuit si sombre,
Je pense l'embrasser, et n'embrasse qu'une ombre,
Et mon amour, déçu[4] par cet objet trompeur,
Se forme des soupçons qui redoublent ma peur.
Je ne découvre point de marques de sa fuite;
Je crains du Comte mort les amis et la suite;
Leur nombre m'épouvante, et confond[5] ma raison.
Rodrigue ne vit plus, ou respire en prison.
Justes cieux! me trompé-je encore à l'apparence,
Ou si[6] je vois enfin mon unique espérance?
C'est lui, n'en doutons plus; mes vœux sont exaucés,
Ma crainte est dissipée, et mes ennuis* cessés[7].

1. *Je m'y travaille :* je me donne de la peine pour cela ; 2. *Var. :* « Si peu que mes vieux ans m'ont laissé de vigueur » ; 3. *Var. :* « consomme » (Avant Vaugelas, on confondait ces deux verbes : *consumer* ou *consommer sa vie* signifiait « passer sa vie ».) ; 4. *Déçu :* voir vers 57 et la note ; 5. *Confondre :* bouleverser ; 6. *Ou si :* interrogation familière à l'époque ; 7. *Cessés :* mot critiqué par Scudéry, mais approuvé par l'Académie.

QUESTIONS

■ Sur la scène v. — Les sentiments de don Diègue à l'égard de son fils : comment montre-t-il sa tendresse à l'égard de celui-ci ? La psychologie de l'inquiétude dans ce monologue.

— Le contraste de cette scène avec la précédente : quel sentiment s'empare du spectateur, qui sait que Rodrigue a eu d'autres préoccupations que de calmer les inquiétudes de son père ?

SCÈNE VI. — DON DIÈGUE, DON RODRIGUE.

DON DIÈGUE

Rodrigue, enfin le ciel permet que je te voie!

DON RODRIGUE

Hélas!

DON DIÈGUE

Ne mêle point de soupirs* à ma joie;
Laisse-moi prendre haleine afin de te louer.
Ma valeur* n'a point lieu de te désavouer :
Tu l'as bien imitée, et ton illustre audace
Fait bien revivre en toi les héros de ma race :
C'est d'eux que tu descends, c'est de moi que tu viens :
Ton premier coup d'épée égale tous les miens;
Et d'une belle ardeur ta jeunesse animée
Par cette grande épreuve atteint ma renommée.
Appui de ma vieillesse, et comble de mon heur[1],
Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur*,
Viens baiser cette joue, et reconnais la place
Où fut empreint l'affront que ton courage* efface[2].

DON RODRIGUE

L'honneur* vous en est dû : je ne pouvais pas moins[3],
Étant sorti de vous[4] et nourri par vos soins.
Je m'en tiens trop heureux, et mon âme est ravie*
Que mon coup d'essai plaise à qui je dois la vie;
Mais parmi vos plaisirs ne soyez point jaloux
Si je m'ose à mon tour satisfaire après vous.
Souffrez qu'en liberté mon désespoir éclate;
Assez et trop longtemps votre discours[5] le flatte[6].
Je ne me repens point de vous avoir servi;
Mais rendez-moi le bien que ce coup m'a ravi.
Mon bras, pour vous venger*, armé contre ma flamme*,

1. *Heur :* bonheur. Voir vers 988 ; 2. *Var. :* « Où fut jadis l'affront que ton courage efface » (Ce vers avait été critiqué par Scudéry à cause de l'adverbe *Jadis* qui indique un temps trop éloigné.) ; 3. *Var.* des vers 1039-1041 :

« L'honneur vous en est dû. Les cieux me sont témoins
Qu'étant sorti de vous je ne pouvais pas moins.
Je me tiens trop heureux, et mon âme est ravie » ;

4. *Sorti de vous :* né de vous ; 5. *Discours :* voir vers 40 et la note ; 6. *Flatter :* tromper.

Par ce coup glorieux* m'a privé de mon âme[1];
Ne me dites plus rien; pour vous j'ai tout perdu :
Ce que je vous devais, je vous l'ai bien rendu.

DON DIÈGUE

Porte, porte plus haut le fruit de ta victoire[2] :
Je t'ai donné la vie, et tu me rends ma gloire*;
Et d'autant que l'honneur* m'est plus cher que le jour,
D'autant plus maintenant je te dois de retour.
Mais d'un cœur* magnanime éloigne ces faiblesses;
Nous n'avons qu'un honneur*, il est tant de maîtresses!
L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur* est un devoir*.

DON RODRIGUE

Ah! que me dites-vous?

DON DIÈGUE

Ce que tu dois savoir.

DON RODRIGUE

Mon honneur* offensé sur moi-même se venge*;
Et vous m'osez pousser à la honte du change[3]!
L'infamie est pareille, et suit également
Le guerrier sans courage* et le perfide amant*.
A ma fidélité ne faites point d'injure;
Souffrez-moi généreux* sans me rendre parjure :
Mes liens sont trop forts pour être ainsi rompus;
Ma foi m'engage encor si je n'espère plus;
Et ne pouvant quitter ni posséder Chimène,
Le trépas que je cherche est ma plus douce peine.

1. *Mon âme,* terme du vocabulaire galant pour désigner la femme aimée; 2. *Var.* : « Porte encore plus haut le fruit de ta victoire »; 3. *Change* : changement, inconstance (terme de la langue galante).

QUESTIONS

● VERS 1025-1052. D'où commence à naître l'impression tragique? Relevez dans la tirade de don Diègue les termes qui traduisent son exaltation et dans celle de Rodrigue ceux qui expriment le refus de participer à cette joie?

● VERS 1053-1070. Comment s'aggrave le désaccord entre père et fils? Commentez les vers 1058-1059 : d'où vient la maladresse de don Diègue, malgré ses bonnes intentions? Parlait-il ainsi quand il avait l'âge de Rodrigue? — Quelle est la conception de l'honneur défendue par Rodrigue? Sur quel ton la défend-il?

DON DIÈGUE

Il n'est pas temps encor de chercher le trépas :
Ton prince et ton pays ont besoin de ton bras.
La flotte qu'on craignait, dans ce grand fleuve[1] entrée,
Croit surprendre la ville et piller la contrée[2].
Les Mores vont descendre, et le flux et la nuit
Dans une heure à nos murs les amène[3] sans bruit.
La cour est en désordre, et le peuple en alarmes* :
On n'entend que des cris, on ne voit que des larmes
Dans ce malheur public mon bonheur a permis
Que j'ai trouvé chez moi cinq cents de mes amis[4],
Qui sachant mon affront, poussés d'un même zèle,
Se venaient tous offrir à venger* ma querelle*[5].
Tu les as prévenus[6]; mais leurs vaillantes mains
Se tremperont bien mieux au sang des Africains.
Va marcher à leur tête où l'honneur* te demande :
C'est toi que veut pour chef leur généreuse* bande[7].
De ces vieux ennemis va soutenir l'abord[8] :
Là, si tu veux mourir, trouve une belle mort;
Prends-en l'occasion, puisqu'elle t'est offerte;
Fais devoir à ton roi son salut à ta perte[9];
Mais reviens-en plutôt les palmes sur le front.
Ne borne pas ta gloire* à venger* un affront;
Porte-la plus avant : force par ta vaillance*
Ce monarque[10] au pardon, et Chimène au silence;

1. Le Guadalquivir; 2. *Var.* : « Vient surprendre la ville et piller la contrée » (L'Académie avait affirmé : « On dit *vient pour surprendre.* »); 3. *Amène,* au singulier, ne s'accorde qu'avec le dernier des sujets; syntaxe courante au XVII^e^ siècle; 4. Au moment où Louis XIII allait commencer le siège de La Rochelle (1628), le duc de La Rochefoucauld lui amena une troupe de mille cinq cents gentilshommes et lui dit : « Sire, il n'y en a pas un qui ne soit mon parent »; 5. *Var.* : « Venaient m'offrir leur vie à venger ma querelle » (L'Académie aurait voulu : *venaient* pour *venger.)*; 6. *Prévenir* : devancer; 7. *Bande* : troupe (terme militaire sans nuance péjorative); 8. *Abord* : attaque (terme militaire); 9. Fais que ton roi doive son salut à ta perte; 10. *Var.* : « La justice ».

QUESTIONS

● VERS 1071-1100. Pourquoi don Diègue n'a-t-il pas parlé jusqu'ici de l'invasion des Mores? Comment sait-il orienter le sentiment de son fils vers une nouvelle forme de la gloire? Importance des vers 1099-1100. — Comparez l'habileté du vieillard dans cette scène et dans la scène V de l'acte premier. — Quelle attitude prend Rodrigue pendant cette tirade? Son père attend-il sa réponse? Chez G. de Castro, Rodrigue, à la fin de la scène, s'agenouillait devant son père et lui demandait sa bénédiction; pourquoi Corneille n'a-t-il pas conservé ce détail?

Si tu l'aimes, apprends que revenir vainqueur,
C'est l'unique moyen de regagner son cœur*.
Mais le temps est trop cher pour le perdre en paroles;
Je t'arrête en[1] discours, et je veux que tu voles.
Viens, suis-moi, va combattre, et montrer à ton roi
Que ce qu'il perd au[2] Comte il le recouvre en toi.

ACTE IV

Chez Chimène.

Scène première. — CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE

N'est-ce point un faux fruit? le sais-tu bien, Elvire?

ELVIRE

Vous ne croiriez jamais comme chacun l'admire,
Et porte jusqu'au ciel, d'une commune voix,
De ce jeune héros les glorieux* exploits.
Les Mores devant lui n'ont paru qu'à leur honte;
Leur abord[3] fut bien prompt, leur fuite encor plus prompte.
Trois heures de combat laissent à nos guerriers
Une victoire entière et deux rois prisonniers.
La valeur* de leur chef ne trouvait point d'obstacles.

1. *En :* par des ; 2. *Au :* dans le ; 3. *Abord :* même sens qu'au vers 1087.

QUESTIONS

■ Sur l'ensemble de la scène VI. — Sous quelle forme reparaît ici le conflit des générations? En quoi cette scène, malgré les liens indissolubles qui unissent père et fils, contient-elle un élément tragique?

— Comparez don Diègue au vieil Horace : ressemblances et différences.

— L'invasion des Mores est-elle inattendue? Cette péripétie est-elle nécessaire?

— L'initiative de don Diègue, organisant avec ses partisans la lutte contre l'ennemi, pouvait-elle avoir quelque actualité pour les contemporains de Corneille?

■ Sur l'ensemble de l'acte III. — Les deux épisodes de cet acte central : montrez qu'ils sont, malgré leur caractère différent, liés à l'ascension de Rodrigue vers une gloire toujours plus haute.

— Quels sont les deux personnages sur qui l'action repose tout entière désormais? Qu'est-ce qui les unit? Qu'est-ce qui les sépare?

— Pourquoi l'Infante n'a-t-elle aucune part à cet acte?

CHIMÈNE

Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles?

ELVIRE

De ses nobles efforts ces deux rois sont le prix :
Sa main les a vaincus, et sa main les a pris.

CHIMÈNE

De qui peux-tu savoir ces nouvelles étranges*?

ELVIRE

Du peuple, qui partout fait sonner ses louanges,
Le nomme de sa joie et l'objet et l'auteur,
Son ange tutélaire, et son libérateur.

CHIMÈNE

Et le Roi, de quel œil voit-il tant de vaillance*?

ELVIRE

Rodrigue n'ose encor paraître en sa présence;
Mais don Diègue ravi* lui présente enchaînés,
Au nom de ce vainqueur, ces captifs couronnés,
Et demande pour grâce à ce généreux* prince
Qu'il daigne voir la main qui sauve la province[1].

CHIMÈNE

Mais n'est-il point blessé?

ELVIRE

Je n'en ai rien appris.
Vous changez de couleur! reprenez vos esprits.

CHIMÈNE

Reprenons donc aussi ma colère affaiblie :
Pour avoir soin de lui faut-il que je m'oublie?
On le vante, on le loue, et mon cœur* y consent!
Mon honneur* est muet, mon devoir* impuissant!
Silence, mon amour, laisse agir ma colère :
S'il a vaincu deux rois, il a tué mon père;
Ces tristes* vêtements, où je lis mon malheur,
Sont les premiers effets qu'ait produits sa valeur*;
Et quoi qu'on die[2] ailleurs d'un cœur* si magnanime[3],
Ici tous les objets me parlent de son crime.

---

1. *Province :* royaume, Etat; 2. *Die :* forme ancienne du subjonctif de *dire*, encore courante à l'époque; 3. *Var. :* « Et combien que pour lui tout un peuple s'anime. »

Vous qui rendez la force à mes ressentiments,
Voile, crêpes, habits, lugubres ornements,
Pompe[1] que me prescrit sa première victoire[2],
Contre ma passion soutenez bien ma gloire*;
Et lorsque mon amour prendra trop de pouvoir,
Parlez à mon esprit de mon triste* devoir*,
Attaquez sans rien craindre une main triomphante.

ELVIRE

Modérez ces transports, voici venir l'Infante.

Scène II. — L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR, ELVIRE.

L'INFANTE

Je ne viens pas ici consoler tes douleurs;
Je viens plutôt mêler mes soupirs* à tes pleurs.

CHIMÈNE

Prenez bien plutôt part à la commune joie,
Et goûtez le bonheur que le ciel vous envoie,
Madame : autre[3] que moi n'a droit de soupirer.
Le péril dont Rodrigue a su nous retirer,
Et le salut public que vous rendent ses armes,
A moi seule aujourd'hui souffrent encor les larmes[4] :

1. *Pompe :* allusion à la décoration funèbre de la maison de Chimène ; 2. *Var. :* « Pompe où m'ensevelit sa première victoire » ; 3. *Autre.* Suppression courante de l'article ; 4. *Var. :* « A moi seule aujourd'hui permet encore les larmes. »

QUESTIONS

■ Sur la scène première. — Que s'est-il passé pendant l'entracte ? Corneille apprend aux spectateurs ces nouvelles importantes dans une scène où Chimène est présente : pourquoi ?

— Sur quel ton Elvire raconte-t-elle les événements ? Ne peut-on pas dire que la victoire de Rodrigue la satisfait à un double titre (revoir ses conseils à Chimène à la scène III de l'acte III) ?

— Relevez les questions posées par Chimène : comment reflètent-elles ses sentiments ? Pourquoi Chimène pâlit-elle (vers 1124) ? Expliquez la violence de sa colère à la fin de la scène.

— L'allusion au deuil de Chimène et aux préparatifs des funérailles du Comte (vers 1136-1137) : discutez ce que Corneille dit à ce propos dans l'Examen (page 142).

● Vers 1142-1152. Quel rôle se donne une fois de plus l'Infante ? Pourquoi Chimène l'accueille-t-elle si mal ? Relevez les termes qui expriment le sentiment d'isolement chez Chimène.

Il a sauvé la ville, il a servi son roi;
Et son bras valeureux n'est funeste* qu'à moi.

L'INFANTE

Ma Chimène, il est vrai qu'il a fait des merveilles[1].

CHIMÈNE

Déjà ce bruit fâcheux a frappé mes oreilles;
Et je l'entends partout publier hautement
Aussi brave guerrier que malheureux amant*.

L'INFANTE

Qu'a de fâcheux pour toi ce discours populaire[2]?
Ce jeune Mars qu'il loue a su jadis te plaire :
Il possédait ton âme, il vivait sous tes lois;
Et vanter sa valeur*, c'est honorer ton choix.

CHIMÈNE

Chacun peut la vanter avec quelque justice[3];
Mais pour moi sa louange est un nouveau supplice.
On aigrit[4] ma douleur en l'[5]élevant si haut :
Je vois ce que je perds quand je vois ce qu'il vaut.
Ah! cruels déplaisirs* à l'esprit d'une amante*!
Plus j'apprends son mérite*, et plus mon feu* s'augmente :
Cependant mon devoir* est toujours le plus fort,
Et, malgré mon amour, va poursuivre sa mort.

L'INFANTE

Hier[6] ce devoir* te mit en une haute estime;
L'effort que tu te fis[7] parut si magnanime,
Si digne d'un grand cœur*, que chacun à la cour
Admirait ton courage* et plaignait ton amour.
Mais croirais-tu l'avis d'une amitié fidèle?

CHIMÈNE

Ne vous obéir pas me rendrait criminelle.

1. *Merveilles :* miracles; 2. *Discours populaire :* propos tenus par le peuple, opinion publique; 3. *Var.* « J'accorde que chacun la vante avec justice »; 4. *Aigrir :* rendre plus violent, exaspérer; 5. *Le :* Rodrigue; 6. *Hier* compte pour une syllabe; indication de temps donnée par Corneille; 7. L'effort que tu fis sur toi.

QUESTIONS

● Vers 1153-1173. Les propos de l'Infante peuvent-ils convaincre Chimène? Sont-ils très différents des propos d'Elvire? — Chimène révèle-t-elle mieux ses sentiments à l'Infante qu'à Elvire?

L'INFANTE

Ce qui fut juste alors ne l'est plus aujourd'hui.
Rodrigue maintenant est notre unique appui,
L'espérance et l'amour d'un peuple qui l'adore,
Le soutien de Castille, et la terreur du More.
Le Roi même est d'accord de cette vérité[1],
Que ton père en lui seul se voit ressuscité[2];
Et si tu veux enfin qu'en deux mots je m'explique,
Tu poursuis en sa mort la ruine publique.
Quoi! pour venger* un père est-il jamais permis
De livrer sa patrie aux mains des ennemis?
Contre nous ta poursuite est-elle légitime,
Et pour être punis avons-nous part au crime?
Ce n'est pas qu'après tout tu doives épouser
Celui qu'un père mort t'obligeait d'accuser :
Je te voudrais moi-même en arracher l'envie;
Ote-lui ton amour, mais laisse-nous sa vie.

CHIMÈNE

Ah! ce n'est pas à moi d'avoir tant de bonté[3];
Le devoir* qui m'aigrit[4] n'a rien de limité.
Quoique pour ce vainqueur mon amour s'intéresse,
Quoiqu'un peuple l'adore et qu'un roi le caresse[5],
Qu'il soit environné des plus vaillants* guerriers,
J'irai sous mes cyprès accabler ses lauriers.

L'INFANTE

C'est générosité* quand pour venger* un père
Notre devoir* attaque une tête si chère;
Mais c'en est une encor d'un plus illustre rang,
Quand on donne au public[6] les intérêts du sang.
Non, crois-moi, c'est assez que d'éteindre ta flamme*;
Il sera trop puni s'il n'est plus dans ton âme.
Que le bien du pays t'impose cette loi :
Aussi bien, que crois-tu que t'accorde le Roi?

1. *De cette vérité :* sur cette vérité; 2. *Var.* des vers 1179-1180 :
« Ses faits nous ont rendu ce qu'ils nous ont été
Et ton père en lui seul se voit ressuscité »;
3. *Var.* des vers 1191-1193 :
« Ah! Madame, souffrez qu'avecque liberté
Je pousse jusqu'au bout ma générosité,
Quoique mon cœur pour lui contre moi s'intéresse »;
4. *Aigrir :* voir vers 1163 et la note; 5. *Caresser :* flatter; 6. *Public :* l'intérêt public.

Phot. Larousse.

FRONTISPICE DE L'ÉDITION DE 1660

Phot. Larousse.

FRONTISPICE DE L'ÉDITION DE 1663

CHIMÈNE

Il peut me refuser, mais je ne puis me taire.

L'INFANTE

Pense bien, ma Chimène, à ce que tu veux faire.
Adieu : tu pourras seule y penser à loisir.

CHIMÈNE

Après mon père mort[1], je n'ai point à choisir.

Chez le Roi.

Scène III. — DON FERNAND, DON DIÈGUE, DON ARIAS, DON RODRIGUE, DON SANCHE.

DON FERNAND

Généreux* héritier d'une illustre famille,
Qui fut toujours la gloire* et l'appui de Castille,
Race[2] de tant d'aïeux en valeur* signalés,
Que l'essai de la tienne a sitôt égalés,
Pour te récompenser ma force est trop petite;
Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite*.
Le pays délivré d'un si rude ennemi,
Mon sceptre dans ma main par la tienne affermi,
Et les Mores défaits avant qu'en ces alarmes*
J'eusse pu donner ordre à[3] repousser leurs armes,
Ne sont point des exploits qui laissent à ton roi
Le moyen ni l'espoir de s'acquitter vers[4] toi.
Mais deux rois tes captifs feront ta récompense.

---

1. Après la mort de mon père ; 2. *Race :* rejeton, descendant ; 3. *Donner ordre à :* donner des ordres pour ; 4. *Vers :* envers (emploi courant à l'époque).

QUESTIONS

● Vers 1174-1208. Comment l'Infante défend-elle l'intérêt de l'Etat et son propre intérêt ? Est-ce duplicité de sa part ? — Importance des vers 1179-1180 pour le développement de l'action. — Chimène tient-elle la promesse qu'elle fait au vers 1174 ? Pourquoi la formule du vers 1190 est-elle inacceptable pour elle ?

■ Sur l'ensemble de la scène II. — L'Infante apparaît-elle ici comme aussi romanesque qu'aux deux premiers actes ? En quoi joue-t-elle ici son rôle de princesse royale ?

— Le problème de morale politique posé dans cette scène : notez les vers qui forment des maximes politiques.

— Pourquoi Chimène s'obstine-t-elle, maintenant plus que jamais, dans sa décision ?

Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma présence :
Puisque Cid en leur langue est autant que seigneur,
Je ne t'envierai pas ce beau titre d'honneur*.
Sois désormais le Cid : qu'à ce grand nom tout cède;
Qu'il comble d'épouvante et Grenade et Tolède[1],
Et qu'il marque à tous ceux qui vivent sous mes lois
Et ce que tu me vaux, et ce que je te dois.

DON RODRIGUE

Que Votre Majesté, Sire, épargne ma honte.
D'un si faible service elle fait trop de conte[2],
Et me force à rougir devant un si grand roi
De mériter si peu l'honneur* que j'en reçoi[3].
Je sais trop que je dois au bien de votre empire,
Et le sang qui m'anime, et l'air que je respire;
Et quand je les perdrai pour un si digne* objet,
Je ferai seulement le devoir* d'un sujet.

DON FERNAND

Tous ceux que ce devoir* à mon service engage
Ne s'en acquittent pas avec même[4] courage*;
Et lorsque la valeur* ne va point dans[5] l'excès,
Elle ne produit point de si rares[6] succès.
Souffre donc qu'on te loue, et de cette victoire
Apprends-moi plus au long la véritable histoire.

DON RODRIGUE

Sire, vous avez su qu'en ce danger pressant,
Qui jeta dans la ville un effroi si puissant,
Une troupe d'amis chez mon père assemblée
Sollicita[7] mon âme encor toute troublée*...
Mais, Sire, pardonnez à ma témérité,
Si j'osai l'employer sans votre autorité :

1. *Var. :* « Qu'il devienne l'effroi de Grenade et Tolède. » (L'Académie avait critiqué la non-répétition de la préposition *de.*) — *Tolède* est au centre de l'Espagne sur le Tage et fut longtemps disputée entre les Mores et les rois espagnols; 2. *Conte :* compte. Voir vers 385; 3. *Reçoi :* voir vers 771 et la note; 4. *Même :* le même; 5. *Dans :* jusqu'à; 6. *Rare :* extraordinaire; 7. Solliciter : tenter, pousser à agir.

QUESTIONS

● Vers 1209-1228. Comment, dans la scène précédente, Corneille a-t-il préparé le spectateur à cet accueil fait par le Roi à Rodrigue? — Relevez les procédés de style qui donnent sa solennité à cet éloge officiel. L'autorité royale perd-elle de son prestige à reconnaître les mérites exceptionnels du héros national (vers 1213 et 1219-1220)?

Le péril approchait; leur brigade[1] était prête;
Me montrant à la cour, je hasardais ma tête[2];
Et s'il fallait la perdre, il m'était bien plus doux
De sortir de la vie en combattant pour vous.

DON FERNAND

J'excuse ta chaleur à venger* ton offense;
Et l'État défendu me parle en ta défense :
Crois que dorénavant Chimène a beau parler,
Je ne l'écoute plus que pour la consoler.
Mais poursuis.

DON RODRIGUE

Sous moi[3] donc cette troupe s'avance,
Et porte sur le front une mâle assurance.
Nous partîmes cinq cents; mais par un prompt renfort
Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port.
Tant, à nous voir marcher avec un tel visage[4],
Les plus épouvantés reprenaient de courage*!
J'en cache les deux tiers, aussitôt qu'arrivés[5],
Dans le fond des vaisseaux qui lors[6] furent trouvés;
Le reste, dont le nombre augmentait à toute heure,
Brûlant d'impatience autour de moi demeure,
Se couche contre terre et, sans faire aucun bruit,
Passe une bonne part d'une si belle nuit.
Par mon commandement la garde en fait de même,
Et se tenant cachée, aide à mon stratagème;
Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous
L'ordre qu'on me voit suivre et que je donne à tous.
Cette obscure clarté qui tombe des étoiles

1. *Brigade*. Scudéry critiqua l'emploi du mot pour désigner cinq cents hommes. L'Académie l'admit sans difficulté ; 2. *Var. :* « Et paraître à la cour eût hasardé ma tête » (L'Académie avait critiqué ici l'infinitif sujet du verbe.) ; 3. *Sous moi :* sous mes ordres ; 4. *Var. :* « Tant, à nous voir marcher en si bon équipage » (Cette dernière expression avait été critiquée par Scudéry et par l'Académie.) ; 5. *Aussitôt qu'arrivés*. L'Académie avait critiqué cet emploi du participe ; 6. *Lors :* alors (jusqu'à Vaugelas).

QUESTIONS

● Vers 1229-1257. En quoi Rodrigue se révèle-t-il un parfait vassal de son Roi? La manière dont il justifie son initiative (vers 1245-1252) est-elle tout à fait conforme à la vérité? Avait-il vraiment peur de paraître à la Cour? Pourquoi fait-il le premier cette discrète allusion à son duel avec le Comte? — Importance des vers 1253-1256 : le Roi peut-il maintenant prendre une autre décision (revoir les vers 638-640)?

Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles[1];
L'onde s'enfle dessous, et d'un commun effort
Les Mores et la mer montent jusques au port[2].
On les laisse passer; tout leur paraît tranquille :
Point de soldats au port, point aux murs de la ville.
Notre profond silence abusant leurs esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris;
Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, et tous en même temps
Poussons jusques au ciel mille cris éclatants.
Les nôtres, à ces cris, de nos vaisseaux répondent[3];
Ils paraissent armés, les Mores se confondent[4],
L'épouvante les prend à demi descendus;
Avant que de combattre, ils s'estiment perdus.
Ils couraient au pillage, et rencontrent la guerre;
Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre,
Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang,
Avant qu'aucun résiste ou reprenne son rang.
Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient;
Leur courage* renaît, et leurs terreurs s'oublient[5] :
La honte de mourir sans avoir combattu
Arrête[6] leur désordre, et leur rend leur vertu*.
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs alfanges[7];
De notre sang au leur font d'horribles mélanges[8].
Et la terre, et le fleuve, et leur flotte, et le port,
Sont des champs de carnage, où triomphe la mort.
O combien d'actions, combien d'exploits célèbre
Sont demeurés sans gloire* au milieu des ténèbres[9],
Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnait,

1. *Var.* des vers 1274-1276 :

« Enfin avec le flux nous fit voir trente voiles;
L'onde s'enflait dessous, et d'un commun effort
Les Mores et la mer entrèrent dans le port »;

2. Cette attaque des Mores remontant l'estuaire du Guadalquivir pouvait rappeler aux contemporains certains détails de la prise de Corbie par les Français, qui reconquirent la ville sur les Espagnols quelques semaines avant la représentation du *Cid*. En effet, lors d'une des actions menées contre la ville, des bateaux venus d'Amiens remontèrent de nuit le cours de la Somme pour surprendre l'ennemi par-derrière; 3. *Var.* : « Les nôtres, au signal de nos vaisseaux répondent » (« Ce dernier vers est obscur », avait dit l'Académie.); 4. *Se confondre* : tomber dans le désordre; 5. *Sont oubliées* (pronominal à sens passif que Scudéry critiqua, mais que l'Académie approuva); 6. *Var.* : « Rétablir » (terme que l'Académie jugeait inexact); 7. *Alfanges* : cimeterres, sabres courbes. *Var.* : « épées »; 8. *Var.* : « Des plus braves soldats les trames sont coupées »; 9. *Var.* : « Furent ensevelis dans l'horreur des ténèbres. »

Ne pouvait discerner où le sort inclinait!
J'allais de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns, et soutenir les autres,
Ranger ceux qui venaient, les pousser à leur tour,
Et ne l'ai pu savoir[1] jusques au point du jour[2].
Mais enfin sa clarté montre notre avantage :
Le More voit sa perte et perd soudain courage*;
Et voyant[3] un renfort qui nous vient secourir,
L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.
Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles,
Poussent jusques aux cieux des cris épouvantables[4],
Font retraite en tumulte, et sans considérer
Si leurs rois avec eux peuvent[5] se retirer.
Pour souffrir ce devoir* leur frayeur est trop forte[6] :
Le flux les apporta; le reflux les remporte,
Cependant que leurs rois, engagés[7] parmi nous,
Et quelque peu des leurs, tous percés de nos coups,
Disputent vaillamment et vendent bien leur vie.
A se rendre moi-même en vain je les convie :
Le cimeterre au poing, ils ne m'écoutent pas;
Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,
Et que[8] seuls désormais en vain ils se défendent,
Ils demandent le chef : je me nomme, ils se rendent.
Je vous les envoyai tous deux en même temps;

1. N'ai pu savoir cela ; 2. *Var.* des vers 1308-1312 :

« Et n'en pus rien savoir jusques au point du jour.
Mais enfin sa clarté montra notre avantage :
Le More vit sa perte et perdit le courage,
Et, voyant un renfort qui nous vint secourir,
Changea l'ardeur de vaincre à la peur de mourir » ;

3. *Voyant* : quand il voit. Le français moderne exigerait que ce participe ait le même sujet (*l'ardeur*) que le verbe à mode personnel de la proposition ; 4. *Var.* : « Nous laissent pour adieux des cris épouvantables » (« On ne dit pas *laisser un adieu* », avait noté l'Académie. Corneille modifia son texte en conséquence.) ; 5. *Var.* : « ont pu » ; 6. *Var.* : « Ainsi leur devoir cède à la frayeur plus forte » ; 7. *Engagés*, terme militaire ; 8. *Et que*. Double construction du verbe *voir*, courante à cette époque. Voir vers 965 et la note.

QUESTIONS

● VERS 1257-1329. Analysez le récit de Rodrigue : les différentes phases du combat. Comment l'intérêt dramatique est-il soutenu jusqu'au bout ? Corneille sort-il des limites de la vraisemblance, dans la façon dont il a inventé les péripéties de ce combat ? — Le rythme du récit : montrez qu'il est lié aux sentiments du narrateur plus encore qu'au rythme des événements qu'il raconte. — Quel est le décor ? En quoi les éléments de la nature interviennent-ils dans le combat ? — La psychologie de Rodrigue : à travers l'orgueilleuse exaltation de son exploit, de quelles qualités de chef fait-il preuve ?

Et le combat cessa faute de combattants.
C'est de cette façon que, pour votre service...

Scène IV. — DON FERNAND, DON DIÈGUE, DON RODRIGUE, DON ARIAS, DON ALONSE, DON SANCHE.

DON ALONSE

Sire, Chimène vient vous demander justice.

DON FERNAND

La fâcheuse nouvelle, et l'importun devoir*!
Va, je ne la veux pas obliger à te voir.
Pour tous remerciements, il faut que je te chasse;
Mais avant que[1] sortir, viens, que ton roi t'embrasse.
(Don Rodrigue rentre.)

DON DIÈGUE

Chimène le poursuit, et voudrait le sauver.

DON FERNAND

On m'a dit qu'elle l'aime, et je vais l'éprouver.
Montrez un œil plus triste*[2].

Scène V. — DON FERNAND, DON DIÈGUE, DON ARIAS, DON SANCHE, DON ALONSE, CHIMÈNE, ELVIRE.

DON FERNAND

Enfin, soyez contente[3],
Chimène, le succès[4] répond à votre attente :
Si de nos ennemis Rodrigue a le dessus[5],

1. *Avant que* devant un infinitif est une construction courante à cette époque, mais Vaugelas admet seulement « avant que de »; 2. *Var. :* « Contrefaites le triste » (expression critiquée par l'Académie comme étant basse dans la bouche d'un roi); 3. *Content :* satisfait; 4. *Succès :* issue. Voir vers 71 et la note; 5. *A le dessus :* L'Académie eût voulu le passé (a eu), plus logique.

QUESTIONS

■ Sur l'ensemble de la scène III. — Utilité de cette scène : comment le récit de Rodrigue prend-il naturellement place dans cet épisode? Comment la poésie épique s'harmonise-t-elle ici avec la poésie dramatique?

— La situation de Rodrigue à partir de ce moment : peut-il chercher encore une mort qu'il a su éviter lors du combat? Sur quel personnage repose désormais tout le tragique?

■ Sur la scène IV. — Expliquez les motifs d'ordre dramatique et psychologique qui rendent nécessaire la sortie de Rodrigue.

— Pourquoi le Roi est-il si peu disposé à jouer son rôle de juge? Dans quelle mesure le spectateur est-il mis de connivence avec le Roi et don Diègue?

Il est mort à nos yeux des coups qu'il a reçus;
Rendez grâces au ciel qui vous en a vengée*.
(A don Diègue.)
Voyez comme déjà sa couleur est changée.

DON DIÈGUE

Mais voyez qu'elle pâme[1], et d'un amour parfait,
Dans cette pâmoison, Sire, admirez l'effet.
Sa douleur a trahi les secrets de son âme,
Et ne vous permet plus de douter de sa flamme*.

CHIMÈNE

Quoi! Rodrigue est donc mort?

DON FERNAND

Non, non, il voit le jour,
Et te conserve encore un immuable amour :
Calme cette douleur qui pour lui s'intéresse[2].

CHIMÈNE

Sire, on pâme de joie, ainsi que de tristesse :
Un excès de plaisir nous rend tous languissants[3];
Et quand il surprend l'âme, il accable les sens.

DON FERNAND

Tu veux qu'en ta faveur nous croyions l'impossible?
Chimène, ta douleur[4] a paru trop visible.

CHIMÈNE

Eh bien! Sire, ajoutez ce comble à mon malheur,
Nommez ma pâmoison l'effet de ma douleur :
Un juste déplaisir* à ce point m'a réduite.
Son trépas dérobait sa tête à ma poursuite;
S'il meurt des coups reçus pour le bien du pays,
Ma vengeance* est perdue et mes desseins trahis :

1. *Pâmer* (emploi intransitif) : s'évanouir (même construction vers 1350) ; 2. *Var.* : « Tu le posséderas, reprends ton allégresse. » — *S'intéresser* : se passionner ; 3. *Tous languissants* : sans aucune force physique. *Tous* à valeur d'adverbe, l'accord se faisait alors dans tous les cas, alors qu'il ne se fait plus aujourd'hui que devant un adjectif féminin commençant par une consonne ; 4. *Var.* : « Ta tristesse, Chimène... »

QUESTIONS

● VERS 1338-1349. L'épreuve à laquelle le Roi soumet Chimène est-elle digne d'une pièce tragique? Cet effet dramatique se trouvait déjà chez G. de Castro : Corneille a-t-il eu raison de l'adopter à son tour? Dans quelle situation met-il Chimène?

● VERS 1350-1357. Ce refus d'admettre l'évidence peut-il être considéré comme comique? Quel aspect du caractère de Chimène met-il en relief?

Une si belle fin m'est trop injurieuse[1].
Je demande sa mort, mais non pas glorieuse*,
Non pas dans un éclat qui l'élève si haut,
Non pas au lit d'honneur*[2], mais sur un échafaud;
Qu'il meure pour mon père, et non pour la patrie;
Que son nom soit taché, sa mémoire flétrie.
Mourir pour le pays n'est pas un triste* sort;
C'est s'immortaliser par une belle mort.
J'aime donc sa victoire, et je le puis sans crime;
Elle assure[3] l'État et me rend ma victime,
Mais noble, mais fameuse[4] entre tous les guerriers,
Le chef[5], au lieu de fleurs[6], couronné de lauriers;
Et pour dire en un mot ce que j'en considère,
Digne d'être immolée aux mânes de mon père...
Hélas! à quel espoir me laissé-je emporter!
Rodrigue de ma part n'a rien à redouter :
Que pourraient contre lui des larmes qu'on méprise?
Pour lui tout votre empire est un lieu de franchise[7];
Là, sous votre pouvoir, tout lui devient permis;
Il triomphe de moi comme des ennemis.
Dans leur sang répandu la justice étouffée
Au crime du vainqueur sert d'un nouveau trophée :
Nous en croissons[8] la pompe, et le mépris des lois
Nous fait suivre son char au milieu de deux rois[9].

DON FERNAND

Ma fille, ces transports ont trop de violence.
Quand on rend la justice, on met tout en balance.
On a tué ton père, il était l'agresseur;

1. *Injurieux :* injuste, contraire au droit ; 2. *Lit d'honneur :* champ d'honneur ; 3. *Assurer :* mettre en sécurité ; 4. *Fameux :* renommé, célèbre ; 5. *Le Chef :* voir vers 598 et la note ; 6. Allusion à la coutume antique de couronner de fleurs les victimes dans les sacrifices ; 7. *Lieu de franchise :* lieu d'exemption, refuge inviolable ; 8. *Croître :* accroître. Voir vers 740 et la note ; 9. Langage assez obscur : l'injustice est pour le vainqueur un nouveau titre de gloire.

QUESTIONS

● Vers 1358-1392. Composition de cette tirade. Est-ce seulement par la logique des arguments que Chimène veut convaincre le Roi? Comment retourne-t-elle contre le Roi les principes mêmes au nom desquels il a acquitté Rodrigue ? Peut-on reprocher à Chimène, comme l'Infante le faisait à la scène II, de méconnaître l'intérêt national ? — La réponse du Roi (vers 1385-1392) est-elle capable de calmer Chimène ? Qu'est-ce qui, dans cette réponse, peut le plus exaspérer Chimène ?

Et la même équité[1] m'ordonne la douceur.
Avant que d'accuser ce que j'en fais paraître[2],
Consulte bien ton cœur* : Rodrigue en est le maître,
Et ta flamme* en secret rend grâces à ton roi,
Dont la faveur conserve un tel amant* pour toi.

CHIMÈNE

Pour moi! mon ennemi! l'objet de ma colère!
L'auteur de mes malheurs! l'assassin de mon père!
De ma juste poursuite on fait si peu de cas
Qu'on me croit obliger en ne m'écoutant pas!
Puisque vous refusez la justice à mes larmes,
Sire, permettez-moi de recourir aux armes;
C'est par là seulement qu'il a su m'outrager,
Et c'est aussi par là que je me dois venger*.
A tous vos cavaliers* je demande sa tête :
Oui, qu'un d'eux me l'apporte, et je suis sa conquête;
Qu'ils le combattent, Sire; et le combat fini,
J'épouse le vainqueur, si Rodrigue est puni.
Sous votre autorité souffrez qu'on le publie.

DON FERNAND

Cette vieille coutume en ces lieux établie,
Sous couleur de punir un injuste attentat,
Des meilleurs combattants affaiblit un État;
Souvent de cet abus le succès[3] déplorable
Opprime l'innocent, et soutient le coupable.
J'en dispense Rodrigue : il m'est trop précieux
Pour l'exposer aux coups d'un sort capricieux;
Et quoi qu'ait pu commettre un cœur* si magnanime,
Les Mores en fuyant ont emporté son crime.

DON DIÈGUE

Quoi! Sire, pour lui seul vous renversez des lois
Qu'a vu toute la cour observer tant de fois!
Que croira votre peuple et que dira l'envie,
Si sous votre défense il ménage sa vie,
Et s'en fait un prétexte à ne paraître pas
Où tous les gens d'honneur* cherchent un beau trépas?

---

1. *La même équité* : l'équité même; 2. Avant de mettre en cause ce que je laisse apparaître de douceur. *Avant que de*, voir vers 1334 et la note; 3. *Succès* : voir vers 71 et la note.

De pareilles faveurs terniraient trop sa gloire*[1] :
Qu'il goûte sans rougir les fruits de sa victoire.
Le Comte eut de l'audace; il l'en a su punir :
Il l'a fait en brave homme, et le[3] doit maintenir[4].

DON FERNAND

Puisque vous le voulez, j'accorde qu'il le fasse;
Mais d'un guerrier vaincu mille prendraient la place,
Et le prix que Chimène au vainqueur a promis
De tous mes cavaliers* ferait ses ennemis.
L'opposer seul à tous serait trop d'injustice :
Il suffit qu'une fois il entre dans la lice[5].
Choisis qui tu voudras, Chimène, et choisis bien;
Mais après ce combat ne demande plus rien.

DON DIÈGUE

N'excusez point par là ceux que son bras étonne[6] :
Laissez un champ ouvert[7] où n'entrera personne.
Après ce que Rodrigue a fait voir aujourd'hui,
Quel courage* assez vain s'oserait prendre à lui[8]?
Qui se hasarderait contre un tel adversaire?
Qui serait ce vaillant*, ou bien ce téméraire?

DON SANCHE

Faites ouvrir le champ : vous voyez l'assaillant;
Je suis ce téméraire, ou plutôt ce vaillant*.
Accordez cette grâce à l'ardeur qui me presse,
Madame : vous savez quelle est votre promesse.

---

1. *Var. :* « Sire, ôtez ces faveurs qui terniraient sa gloire » (« *Otez* n'est pas bien employé ici », avait dit l'Académie.); 2. *Brave :* courageux. L'adjectif *brave* ne changeait pas de sens en changeant de place; 3. *Le :* cela (son droit); 4. *Var. :* « soutenir »; 5. *Lice* (sens propre) : la palissade qui borde l'arène, puis l'arène elle-même. C'est un terme de tournoi; 6. *Etonner :* faire trembler, frapper de stupeur; 7. Par opposition à la *lice* (vers 1430), au « champ clos » proposé par le Roi; 8. *S'oserait prendre à lui :* oserait s'en prendre à lui, l'attaquer.

QUESTIONS

● Vers 1393-1424. Jusqu'où va l'audace de Chimène dans sa révolte contre la décision royale? Quel trait de caractère et quelles idées a-t-elle hérités de son père? — La solution que Chimène propose aux vers 1397-1405 est-elle inattendue (v. vers 786-790)? Les arguments qu'elle donne pour soutenir sa demande (vers 1415-1424) sont-ils forts? — L'opinion du Roi sur les duels : cherchez dans la pièce un autre passage où le Roi a déjà soutenu le même point de vue.

DON FERNAND

Chimène, remets-tu ta querelle* en sa main?

CHIMÈNE

Sire, je l'ai promis.

DON FERNAND

Soyez prêt à[1] demain.

DON DIÈGUE

Non, Sire, il ne faut pas différer davantage :
On est toujours trop[2] prêt quand on a du courage*.

DON FERNAND

Sortir d'une bataille, et combattre à l'instant!

DON DIÈGUE

Rodrigue a pris haleine en vous la racontant.

DON FERNAND

Du moins une heure ou deux je veux qu'il se délasse.
Mais de peur qu'en exemple un tel combat ne passe,
Pour témoigner à tous qu'à regret je permets
Un sanglant procédé qui ne me plut jamais,
De moi ni de ma cour il n'aura la présence.
(Il parle à don Arias.)
Vous seul des combattants jugerez la vaillance* :
Ayez soin que tous deux fassent en gens de cœur*,
Et, le combat fini, m'amenez le vainqueur.
Qui qu'il soit[3], même prix est acquis à sa peine :
Je le veux de ma main présenter à Chimène,
Et que pour récompense il reçoive sa foi.

---

1. *A* : pour. Voir vers 20 ; 2. *Trop* : extrêmement. Voir vers 780 et la note ; 3. *Var.* : « Quel qu'il soit. »

QUESTIONS

● Vers 1425-1444. Est-ce par peur de l'opinion, par lassitude ou par habileté que le Roi accède, du moins partiellement, à la requête de Chimène? — Pourquoi don Fernand et don Diègue ne sont-ils pas d'accord sur les chances qu'a Rodrigue de trouver des adversaires? — L'intervention de don Sanche était-elle préparée dans les actes précédents?

● Vers 1445-1453. Pourquoi Corneille accélère-t-il ainsi l'action? L'argument de don Diègue se justifie-t-il sur le plan psychologique?

CHIMÈNE

Quoi! Sire, m'imposer une si dure loi[1]!

DON FERNAND

Tu t'en plains; mais ton feu*, loin d'avouer[2] ta plainte,
Si Rodrigue est vainqueur, l'accepte sans contrainte.
Cesse de murmurer contre un arrêt si doux :
Qui que ce soit des deux, j'en ferai ton époux.

ACTE V

Chez Chimène.

SCÈNE PREMIÈRE. — DON RODRIGUE, CHIMÈNE.

CHIMÈNE

Quoi! Rodrigue, en plein jour! d'où te vient cette audace?
Va, tu me perds d'honneur*[3]; retire-toi, de grâce.

---

1. *Var.* : « trop dure loi » ; 2. *Avouer* : reconnaître, déclarer qu'il approuve ; 3. *Perdre d'honneur* : voir vers 603 et la note.

QUESTIONS

● VERS 1454-1464. L'intention du Roi en imposant à Chimène ses conditions : est-ce seulement un moyen de renforcer son autorité, alors qu'il vient de faire des concessions ? — La protestation de Chimène (vers 1460) : quelle forme prend-elle ? Quel sentiment profond la dicte ?

■ SUR L'ENSEMBLE DE LA SCÈNE V. — Comparez cette scène à la scène VIII de l'acte II : la situation est-elle la même ?

— Chimène a-t-elle plus ou moins de véhémence qu'à la scène VIII de l'acte II ? A la scène IV de l'acte III, elle avait pourtant avoué à Rodrigue que son *unique souhait est de ne rien pouvoir* contre lui (vers 984) : quel motif — conscient ou non — la pousse à revendiquer si hardiment ce qu'elle pense être son droit ?

— L'attitude du Roi : dans quelle mesure tient-il encore son rôle de justicier ?

— Le problème du duel : pourquoi le Roi, tout en condamnant cet usage, accepte-t-il un duel judiciaire ?

■ SUR L'ENSEMBLE DE L'ACTE IV. — Comment l'intérêt se partage-t-il dans cet acte entre Rodrigue et Chimène ?

— Rodrigue, devenu héros national, semble-t-il mettre encore son amour pour Chimène au premier rang de ses sentiments ? Chimène ne paraît-elle pas agir surtout par une sorte de jalousie vindicative contre la gloire de Rodrigue ? Montrez que cet éloignement qui crée le tragique de cet acte est moins réel qu'apparent.

DON RODRIGUE

Je vais mourir, Madame, et vous viens en ce lieu,
Avant le coup mortel, dire un dernier adieu :
Cet immuable amour qui sous vos lois m'engage[1]
N'ose accepter ma mort sans vous en faire hommage.

CHIMÈNE

Tu vas mourir!

DON RODRIGUE

Je cours à ces heureux moments
Qui vont livrer ma vie à vos ressentiments.

CHIMÈNE

Tu vas mourir! Don Sanche est-il si redoutable
Qu'il donne l'épouvante à ce cœur* indomptable?
Qui t'a rendu si faible, ou qui le rend si fort?
Rodrigue va combattre, et se croit déjà mort!
Celui qui n'a pas craint les Mores, ni mon père,
Va combattre don Sanche, et déjà désespère!
Ainsi donc au besoin[2] ton courage* s'abat!

DON RODRIGUE

Je cours à mon supplice, et non pas au combat;
Et ma fidèle ardeur sait bien m'ôter l'envie,
Quand vous cherchez ma mort, de défendre ma vie.
J'ai toujours même cœur*; mais je n'ai point de bras
Quand il faut conserver ce qui ne vous plaît pas;
Et déjà cette nuit m'aurait été mortelle
Si j'eusse combattu pour ma seule querelle*;
Mais défendant mon roi, son peuple et mon pays,
A me défendre[3] mal je les aurais trahis.

---

1. *Var.* des vers 1469-1472 :

« Mon amour vous le doit, et mon cœur qui soupire
N'ose sans votre aveu sortir de votre empire.

CHIMÈNE

Tu vas mourir!

DON RODRIGUE

J'y cours, et le Comte est vengé
Aussitôt que de vous j'en aurai le congé. »

« Expressions imparfaites », avait dit l'Académie; **2.** Dans le besoin; **3.** *A me défendre* : en me défendant.

QUESTIONS

● VERS 1465-1472. Pourquoi Rodrigue ose-t-il paraître chez Chimène en plein jour? Comparez les premiers mots prononcés par Rodrigue et par Chimène à ceux qu'ils ont prononcés au début de la scène IV de l'acte III (vers 849 et suivants).

Mon esprit généreux* ne hait pas tant la vie
Qu'il en veuille sortir par une perfidie[1].
Maintenant qu'il s'agit de mon seul intérêt,
Vous demandez ma mort, j'en accepte l'arrêt.
Votre ressentiment choisit la main d'un autre
(Je ne méritais pas de mourir de la vôtre) :
On ne me verra point en[2] repousser les coups;
Je dois plus de respect à qui combat pour vous;
Et ravi* de penser que c'est de vous qu'ils viennent,
Puisque c'est votre honneur* que ses armes soutiennent,
Je vais lui présenter mon estomac[3] ouvert,
Adorant de sa main la vôtre qui me perd.

CHIMÈNE

Si d'un triste* devoir* la juste violence,
Qui me fait malgré moi poursuivre ta vaillance*,
Prescrit à ton amour une si forte loi
Qu'il te rend sans défense à qui combat pour moi,
En cet aveuglement ne perds pas la mémoire
Qu'ainsi que de ta vie il y va de ta gloire*,
Et que dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu,
Quand on le saura mort, on le croira vaincu.
Ton honneur* t'est plus cher que je ne te suis chère,
Puisqu'il trempe tes mains dans le sang de mon père,
Et te fait renoncer, malgré ta passion,
A l'espoir le plus doux de ma possession[4] :
Je t'en vois cependant faire si peu de conte[5],
Que sans rendre combat[6] tu veux qu'on te surmonte.
Quelle inégalité[7] ravale[8] ta vertu*?

1. En manquant à la foi jurée au roi et au pays ; 2. *En :* de lui ; 3. *Estomac*, mot noble à l'époque ; les mondains condamnaient « poitrine » ; 4. A l'espoir de ma possession qui était pour toi le plus doux ; 5. *Conte* : voir vers 385 et la note ; 6. *Rendre combat :* répondre à un combat par un autre, se défendre ; 7. *Inégalité :* caprice ; 8. *Ravaler* : affaiblir, rabaisser.

QUESTIONS

● Vers 1473-1500. Quelle différence de ton entre les deux *tu vas mourir* (vers 1471 et 1473) ? — L'emploi du tutoiement : faites sur ce point aussi une comparaison avec la scène IV de l'acte III. Comment le premier argument de Chimène est-il réfuté par Rodrigue? Montrez qu'une fois de plus chacun des deux tente d'enfermer l'autre dans les conséquences logiques de son attitude. Appréciez la façon dont Rodrigue justifie sa conduite dans le combat contre les Mores.

Pourquoi ne l'as-tu plus, ou pourquoi l'avais-tu?
Quoi? n'es-tu généreux* que pour me faire outrage?
S'il ne faut m'offenser, n'as-tu point de courage*?
Et traites-tu mon père avec tant de rigueur,
Qu'après l'avoir vaincu, tu souffres un vainqueur?
Va[1], sans vouloir mourir, laisse-moi te poursuivre,
Et défends ton honneur*, si tu ne veux plus vivre.

DON RODRIGUE

Après la mort du Comte, et les Mores défaits[2],
Faudrait-il à ma gloire* encor d'autres effets[3]?
Elle peut dédaigner le soin de me défendre[4] :
On sait que mon courage* ose tout entreprendre,
Que ma valeur* peut tout, et que dessous[5] les cieux,
Auprès de mon honneur*[6], rien ne m'est précieux.
Non, non, en ce combat, quoique vous veuilliez croire,
Rodrigue peut mourir sans hasarder sa gloire*,
Sans qu'on l'ose accuser d'avoir manqué de cœur*,
Sans passer pour vaincu, sans souffrir un vainqueur.
On dira seulement : « Il adorait Chimène;
Il n'a pas voulu vivre et mériter sa haine;
Il a cédé lui-même à la rigueur du sort
Qui forçait sa maîtresse à poursuivre sa mort :
Elle voulait sa tête; et son cœur* magnanime,
S'il l'en eût refusée[7], eût pensé faire un crime.
Pour venger* son honneur* il perdit son amour,
Pour venger* sa maîtresse il a quitté le jour,
Préférant, quelque espoir qu'eût son âme asservie[8],
Son honneur* à Chimène, et Chimène à sa vie. »
Ainsi donc vous verrez ma mort en ce combat,
Loin d'obscurcir ma gloire *, en rehausser l'éclat;
Et cet honneur* suivra mon trépas volontaire,
Que[9] tout autre que moi n'eût pu vous satisfaire.

---

1. *Var.* : « Non »; 2. *Les Mores défaits* : la défaite des Mores; 3. *Effets* : actions; 4. *Var.* des vers 1524-1525 :

« Mon honneur appuyé sur de si grands effets
Contre un autre ennemi n'a plus à se défendre. »

Expression critiquée par l'Académie; 5. *Dessous* : sous, confusion habituelle jusqu'à Vaugelas; 6. *Var.* : « Quand mon honneur y va » (critiqué par l'Académie); 7. *S'il l'en eût refusée.* « Refuser », à cette époque, est construit de deux manières : « refuser quelque chose à quelqu'un » ou « refuser quelqu'un de quelque chose »; 8. *Var.* : « Préférant, en dépit de son âme ravie. » — *Asservie* : esclave de sa passion (mot galant). 9. *Que* (explicatif) : à savoir que.

CHIMÈNE

Puisque pour t'empêcher de courir au trépas,
Ta vie et ton honneur* sont de faibles appas,
Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche,
Défends-toi maintenant pour m'ôter à don Sanche;
Combats pour m'affranchir d'une condition
Qui me donne à l'objet de mon aversion.
Te dirai-je encor plus? va, songe à ta défense,
Pour forcer mon devoir*, pour m'imposer silence;
Et si tu sens pour moi ton cœur* encore épris[1],
Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.
Adieu : ce mot lâché[2] me fait rougir de honte.

DON RODRIGUE, *seul.*

Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne dompte?
Paraissez, Navarrais, Mores et Castillans[3],
Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillants*;
Unissez-vous ensemble, et faites une armée,
Pour combattre une main de la sorte animée :
Joignez tous vos efforts contre un espoir si doux;
Pour en venir à bout, c'est trop peu que de vous.

1. *Var.* : « Et si jamais l'amour échauffa tes esprits »; 2. *Lâché* : qui m'a échappé; 3. Les trois principaux ennemis de Ferdinand Ier (don Fernand). Celui-ci combattit le roi de Navarre, le roi more de Tolède et réduisit à l'obéissance les seigneurs indépendants de Castille (voir page 32, note 2).

QUESTIONS

● VERS 1501-1546. Le deuxième argument de Chimène est-il plus fort que le premier? — La réponse de Rodrigue a-t-elle la même rigueur logique? Montrez que sa tirade a une résonance romanesque, qu'on pourrait presque qualifier de romantique. — Par comparaison avec la scène IV de l'acte III, n'y a-t-il pas la même modification dans le ton à mesure que les deux personnages prolongent leur débat?

● VERS 1547-1564. Le dernier argument de Chimène est-il de même ordre que les précédents? Importance du vers 1554 : en quoi marque-t-il l'accord moral des deux amants dans leur émulation de gloire? — Peut-on douter du dénouement en entendant la dernière tirade de Rodrigue (vers 1558-1564)?

■ SUR L'ENSEMBLE DE LA SCÈNE PREMIÈRE. — Composition de cette scène. L'action a-t-elle progressé vers le dénouement?

— Pourquoi Rodrigue vient-il voir Chimène après sa victoire sur les Mores, comme il y est venu après avoir triomphé de don Gomès? Comparez cette scène à la scène IV de l'acte III : ressemblances et différences.

— La scène se termine-t-elle par une victoire de Chimène sur Rodrigue? de Rodrigue sur Chimène?

Chez l'Infante.

SCÈNE II. — L'INFANTE.

T'écouterai-je encor, respect de ma naissance,
Qui fais un crime de mes feux*?
T'écouterai-je, amour, dont la douce puissance
Contre ce fier tyran fait révolter mes vœux?
Pauvre princesse, auquel des deux
Dois-tu prêter obéissance?
Rodrigue, ta valeur* te rend digne de moi;
Mais pour être[1] vaillant*, tu n'es pas fils de roi.

Impitoyable sort, dont la rigueur sépare
Ma gloire* d'avec mes désirs!
Est-il dit que le choix d'une vertu* si rare
Coûte à ma passion de si grands déplaisirs*?
O cieux! à combien de soupirs*
Faut-il que mon cœur* se prépare,
Si jamais il n'obtient sur[2] un si long tourment[3]
Ni d'éteindre l'amour, ni d'accepter l'amant*!

Mais c'est trop de scrupule[4], et ma raison s'étonne,
Du mépris d'un si digne* choix :
Bien qu'aux monarques seuls ma naissance me donne,
Rodrigue, avec honneur* je vivrai sous tes lois.
Après avoir vaincu deux rois,
Pourrais-tu manquer de couronne?
Et ce grand nom de Cid que tu viens de gagner
Ne fait-il pas trop voir sur qui tu dois régner?

Il est digne de moi, mais il est à Chimène;
Le don que j'en ai fait me nuit.
Entre eux la mort d'un père a si peu mis de haine[5],

---

1. *Pour être :* quoique tu sois; 2. *Sur :* en l'emportant sur; 3. *Var. :* « S'il ne peut obtenir dessus mon sentiment » (L'Académie avait estimé que *sentiment* faisait double emploi avec *cœur* du vers 1578.); 4. *Var. :* « Mais ma honte m'abuse »; 5. *Var. :* « Entre eux un père mort sème si peu de haine. »

Que le devoir* du sang à regret le poursuit :
Ainsi n'espérons aucun fruit
De son crime, ni de ma peine,
Puisque pour me punir le destin a permis
Que l'amour dure même entre deux ennemis.

Scène III. — L'INFANTE, LÉONOR.

L'INFANTE

Où viens-tu, Léonor?

LÉONOR

Vous applaudir, Madame[1],
Sur le repos qu'enfin a retrouvé votre âme.

L'INFANTE

D'où viendrait ce repos dans un comble d'ennui*?

LÉONOR

Si l'amour vit d'espoir, et s'il meurt avec lui,
Rodrigue ne peut plus charmer* votre courage*.
Vous savez le combat où Chimène l'engage :
Puisqu'il faut qu'il y meure, ou qu'il soit son mari,
Votre espérance est morte, et votre esprit guéri.

L'INFANTE

Ah! qu'il s'en faut encor!

1. *Var.* des vers 1597-1598 :
« Vous témoigner, Madame,
L'aise que je ressens du repos de votre âme. »

QUESTIONS

■ Sur la scène II. — Etait-il nécessaire, si on se place dans la perspective cornélienne, de faire reparaître l'Infante en ce dernier acte? Peut-on expliquer les raisons d'ordre dramatique et esthétique qui ont déterminé le poète à donner une forme lyrique à ce monologue?

— La composition de ce poème : le thème de chacune des strophes. L'Infante trouve-t-elle une réponse à son débat intérieur?

— Comparez l'état d'âme de l'Infante à ce qu'il était à l'acte premier, scène II. La gloire conquise par le Cid permettrait-elle maintenant à l'Infante d'aimer le héros? Quel est le seul obstacle qui lui resterait à vaincre? Peut-elle le franchir sans perdre sa gloire?

LÉONOR

Que pouvez-vous prétendre[1] ?

L'INFANTE

Mais plutôt quel espoir me pourrais-tu défendre ?
Si Rodrigue combat sous ces conditions,
Pour en rompre l'effet, j'ai trop d'inventions.
L'amour, ce doux auteur de mes cruels supplices,
Aux esprits des amants* apprend trop[2] d'artifices.

LÉONOR

Pourrez-vous quelque chose, après qu'un père mort
N'a pu dans leurs esprits allumer de discord[3] ?
Car Chimène aisément montre par sa conduite
Que la haine aujourd'hui ne fait pas[4] sa poursuite.
Elle obtient un combat, et pour son combattant
C'est le premier offert[5] qu'elle accepte à l'instant :
Elle n'a point recours à ces mains généreuses*
Que tant d'exploits fameux rendent si glorieuses* ;
Don Sanche lui suffit, et mérite son choix[6],
Parce qu'il va s'armer pour la première fois.
Elle aime en ce duel son peu d'expérience ;
Comme il est sans renom, elle est sans défiance ;
Et sa facilité vous doit bien faire voir[7]
Qu'elle cherche un combat qui force son devoir*,
Qui livre à son Rodrigue une victoire aisée[8],
Et l'autorise enfin à paraître apaisée.

1. *Prétendre :* avoir espérance d'obtenir ; **2.** *Trop :* beaucoup. Voir vers 780 et la note ; **3.** *Discord :* discorde. Voir vers 476 et la note ; **4.** Ne détermine pas ; **5.** *Le premier offert :* le premier qui s'offre ; **6.** *Var.* des vers 1619-1620 :

« Don Sanche lui suffit : c'est la première fois
Que ce jeune seigneur endosse le harnois. »

Ce vers avait été critiqué par Scudéry ; **7.** *Var. :* « Un tel choix et si prompt doit bien vous faire voir » ; **8.** *Var.* des vers 1625-1626 :

« Et livrant à Rodrigue une victoire aisée,
Puisse l'autoriser à paraître apaisée. »

« Ce dernier vers exprime mal la pensée », avait dit l'Académie.

QUESTIONS

● VERS 1597-1626. La logique de Léonor. Rapprochez le vers 1604 du vers 112 : n'est-ce pas la preuve que pour Léonor la tragédie de l'Infante est terminée ? — Léonor interprète-t-elle avec exactitude les sentiments de Chimène ? Rapprochez le vers 1624 du vers 1554.

L'INFANTE

Je le remarque assez, et toutefois mon cœur*
A l'envi de[1] Chimène adore ce vainqueur.
A quoi me résoudrai-je, amante* infortunée?

LÉONOR

A vous mieux souvenir de qui vous êtes née :
Le ciel vous doit un roi, vous aimez un sujet!

L'INFANTE

Mon inclination a bien changé d'objet.
Je n'aime plus Rodrigue, un simple gentilhomme;
Non, ce n'est plus ainsi que mon amour le nomme[2] :
Si j'aime, c'est l'auteur de tant de beaux exploits,
C'est le valeureux Cid, le maître de deux rois.
Je me vaincrai pourtant, non de peur d'aucun[3] blâme,
Mais pour ne troubler* pas une si belle flamme*;
Et quand pour m'obliger on l'aurait couronné,
Je ne veux point reprendre un bien que j'ai donné.
Puisqu'en un tel combat sa victoire est certaine,
Allons encore un coup[4] le donner à Chimène.
Et toi, qui vois les traits dont mon cœur* est percé,
Viens me voir achever comme j'ai commencé.

Chez Chimène.

SCÈNE IV. — CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE

Elvire, que je souffre, et que je suis à plaindre!
Je ne sais qu'espérer, et je vois tout à craindre;

1. *A l'envi de :* à l'émulation de; 2. *Var. :* « Une ardeur bien plus digne à présent me consomme »; 3. *Aucun :* quelque (n'a pas le sens négatif); 4. *Encore un coup :* voir vers 992 et la note.

QUESTIONS

● VERS 1627-1644. La décision de l'Infante : les conseils de Léonor y sont-ils pour quelque chose? Importance du vers 1642 : de quoi l'Infante est-elle parfaitement consciente?

■ SUR L'ENSEMBLE DE LA SCÈNE III. — En quoi consiste l'héroïsme de l'Infante? Montrez le côté touchant et presque pathétique de son désespoir.

— Le rôle de l'Infante est-il terminé? Par quelles étapes est passé le conflit tragique qui la déchire depuis le début de la pièce? Est-il résolu?

Aucun vœu ne m'échappe où[1] j'ose consentir;
Je ne souhaite rien sans un prompt repentir[2].
A deux rivaux pour moi je fais prendre les armes :
Le plus heureux succès me coûtera des larmes;
Et quoi qu'en ma faveur en ordonne le sort,
Mon père est sans vengeance*, ou mon amant* est mort.

ELVIRE

D'un et d'autre côté je vous vois soulagée :
Ou vous avez Rodrigue, ou vous êtes vengée*;
Et quoi que le destin puisse ordonner de vous,
Il soutient votre gloire*, et vous donne un époux.

CHIMÈNE

Quoi! l'objet de ma haine ou de tant de colère!
L'assassin de Rodrigue ou celui de mon père!
De tous les deux côtés on me donne un mari
Encor tout teint du sang que j'ai le plus chéri;
De tous les deux côtés mon âme se rebelle :
Je crains plus que la mort la fin de ma querelle*.
Allez, vengeance*, amour, qui troublez* mes esprits[3],
Vous n'avez point pour moi de douceurs à ce prix;
Et toi, puissant moteur[4] du destin qui m'outrage,
Termine ce combat sans aucun avantage,
Sans faire aucun des deux ni vaincu ni vainqueur.

ELVIRE

Ce serait vous traiter avec trop de rigueur.
Ce combat pour votre âme est un nouveau supplice,
S'il vous laisse obligée à demander justice,

---

1. *Où :* auquel (remplace le pronom relatif précédé de n'importe quelle préposition) ; 2. *Var. :* « Et mes plus doux souhaits sont pleins d'un repentir » (L'Académie aurait voulu « pleins de repentir ».) ; 3. *Esprits :* intelligence, raison. On croyait alors à l'existence d' « esprits vitaux » dans le sang et d' « esprits animaux » dans les nerfs et dans le cerveau, qui portaient la vie et le sentiment dans tout le corps. De là les expressions « perdre, reprendre ses esprits » ; 4. *Puissant moteur :* Dieu (que l'on évitait de nommer sur le théâtre dans une pièce profane).

QUESTIONS

● VERS 1645-1667. La situation tragique de Chimène : quels sont toujours les deux termes de son débat intérieur ? Relevez les antithèses qui les mettent en évidence. — Le souhait de Chimène (vers 1667) est-il réalisable ? Dans quelle mesure révèle-t-il le désir de surmonter un destin qui est plus fort qu'elle ?

A témoigner toujours ce haut[1] ressentiment,
Et poursuivre toujours la mort de votre amant*.
Madame, il vaut bien mieux que sa rare[2] vaillance*,
Lui couronnant le front[3], vous impose silence;
Que la loi du combat étouffe vos soupirs*,
Et que le Roi vous force à suivre vos désirs.

CHIMÈNE

Quand il sera vainqueur, crois-tu que je me rende?
Mon devoir* est trop fort, et ma perte trop grande,
Et ce n'est pas assez, pour leur faire la loi[4],
Que celle du combat et le vouloir du Roi.
Il peut vaincre don Sanche avec fort peu de peine,
Mais non pas avec lui la gloire* de Chimène;
Et quoi qu'à sa victoire un monarque ait promis,
Mon honneur* lui fera mille autres ennemis.

ELVIRE

Gardez[5], pour vous punir de cet orgueil étrange*,
Que le ciel à la fin ne souffre qu'on vous venge*.
Quoi! vous voulez encor refuser le bonheur
De pouvoir maintenant vous taire avec honneur*?
Que prétend ce devoir*, et qu'est-ce qu'il espère?
La mort de votre amant* vous rendra-t-elle un père?
Est-ce trop peu pour vous que d'un[6] coup de malheur?
Faut-il perte sur perte, et douleur sur douleur?
Allez, dans le caprice[7] où votre humeur s'obstine,
Vous ne méritez pas l'amant* qu'on vous destine;
Et nous verrons du ciel l'équitable courroux[8]
Vous laisser, par sa mort, don Sanche pour époux.

1. *Haut :* profond (sens courant à cette époque); 2. *Rare :* extraordinaire; 3. *Var. :* « Lui gagnant un laurier »; 4. « *Faire la loi à une perte* ne se dit pas », avait affirmé l'Académie; 5. *Garder que :* prendre garde que. Voir au vers 997 une autre construction de la subordonnée après ce verbe (sans *ne)*; 6. Trop peu qu'un seul; 7. *Caprice :* décision déraisonnable; 8. *Var.* des vers 1695-1696 :

« Et le ciel, ennuyé de vous être si doux,
Vous lairra, par sa mort, don Sanche pour époux. »

L'Académie avait critiqué ces vers, « qui ne se disent pas pour une personne qui vient de perdre son père ».

QUESTIONS

● Vers 1668-1684. La logique d'Elvire aboutit-elle à d'autres conclusions que les conseils du Roi ou les remarques de don Diègue à la scène v de l'acte IV? Quelle est la réaction de Chimène devant l'opinion générale?

CHIMÈNE

Elvire, c'est assez des peines que j'endure,
Ne les redouble point de ce funeste* augure.
Je veux, si je le puis, les éviter tous deux;
Sinon en ce combat Rodrigue a tous mes vœux :
Non qu'une folle ardeur de son côté me penche[1];
Mais s'il était vaincu, je serais à don Sanche :
Cette appréhension fait naître mon souhait.
Que vois-je, malheureuse? Elvire, c'en est fait.

Scène V. — DON SANCHE, CHIMÈNE, ELVIRE.

DON SANCHE

Obligé d'apporter à vos pieds cette épée[2]...

CHIMÈNE

Quoi! du sang de Rodrigue encor toute trempée[3]?
Perfide, oses-tu bien te montrer à mes yeux,
Après m'avoir ôté ce que j'aimais le mieux?
Éclate, mon amour, tu n'as plus rien à craindre :
Mon père est satisfait, cesse de te contraindre.
Un même coup a mis ma gloire* en sûreté,
Mon âme au désespoir, ma flamme* en liberté.

DON SANCHE

D'un esprit plus rassis[4]...

1. *Me penche.* L'Académie disait qu'il aurait fallu « me fasse pencher » (voir vers 16); 2. *Var. :* « Madame, à vos genoux j'apporte cette épée. » (Cette expression était critiquée par l'Académie à cause de la construction de *apporter);* 3. Chimène avait dit un vers analogue à Rodrigue (vers 858). Scudéry le reprocha à Corneille; 4. *Rassis :* revenu au calme.

QUESTIONS

● Vers 1685-1704. Elvire a-t-elle jusqu'ici osé s'adresser à Chimène sur un ton aussi véhément? Le spectateur lui donne-t-il raison quand elle parle du *caprice* de Chimène (vers 1693)? — Chimène faiblit-elle devant les remontrances d'Elvire?

■ Sur l'ensemble de la scène IV. — Comparez cette scène à la scène III de l'acte III : Chimène a-t-elle abandonné son devoir de vengeance? Mais songe-t-elle encore à mourir? Qu'est-ce qui rend sa situation encore plus tragique qu'à l'acte III?

— Pourquoi les sentiments de Chimène ne sont-ils plus les mêmes en l'absence de Rodrigue qu'en sa présence?

— Comparez cette scène à la précédente : quel parallèle peut-on établir, notamment en rapprochant le rôle d'Elvire de celui de Léonor?

CHIMÈNE

Tu me parles encore,
Exécrable assassin d'un héros que j'adore?
Va, tu l'as pris en traître; un guerrier si vaillant*
N'eût jamais succombé sous un tel assaillant[1].
N'espère rien de moi, tu ne m'as point servie :
En croyant me venger*, tu m'as ôté la vie.

DON SANCHE

Étrange* impression, qui, loin de m'écouter...

CHIMÈNE

Veux-tu que de sa mort je t'écoute vanter[2],
Que j'entende à loisir avec quelle insolence
Tu peindras son malheur, mon crime et ta vaillance*[3]?

---

1. *Var. :*
« [N'eût jamais succombé sous un tel assaillant.]
ELVIRE
Mais, Madame, écoutez.
CHIMÈNE
Que veux-tu que j'écoute?
Après ce que je vois puis-je être encore en doute?
J'obtiens pour mon malheur ce que j'ai demandé,
Et ma juste poursuite a trop bien succédé.
Pardonne, cher amant, à sa rigueur sanglante;
Songe que je suis fille aussi bien comme amante :
Si j'ai vengé mon père aux dépens de ton sang,
Du mien pour te venger j'épuiserai mon flanc;
Mon âme désormais n'a rien qui la retienne;
Elle ira recevoir ce pardon de la tienne.
Et toi qui me prétends acquérir par sa mort,
Ministre déloyal de mon rigoureux sort,
[N'espère rien de moi, tu ne m'as point servie] »;

2. *Vanter :* tirer vanité; 3. *Var. :*
« [Tu peindras son malheur, mon crime et ta vaillance?]
Qu'à tes yeux ce récit tranche mes tristes jours?
Va, va, je mourrai bien sans ce cruel secours;
Abandonne mon âme au mal qui la possède :
Pour venger mon amant, je ne veux point qu'on m'aide. »

QUESTIONS

■ SUR LA SCÈNE V. — Le mécanisme du quiproquo : comment peut-il se prolonger? Ce quiproquo est-il vraisemblable? Le spectateur y croit-il? Qu'en conclure sur l'effet dramatique de cette scène? Ne répète-t-elle pas l'effet déjà provoqué par la scène V de l'acte IV?

— Comment Chimène accueille-t-elle don Sanche? Quels sentiments exprime-t-elle? Rapprochez de cette scène la scène III de l'acte V d'*Andromaque*, de Racine; comparez Hermione à Chimène : ressemblances et différences dans la situation et dans la psychologie.

— Importance décisive de cette scène : quel aveu échappe à Chimène pour la première fois devant un personnage autre que sa gouvernante?

Chez le Roi.

SCÈNE VI. — DON FERNAND, DON DIÈGUE, DON ARIAS, DON SANCHE, DON ALONSE, CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE

Sire, il n'est plus besoin de vous dissimuler
Ce que tous mes efforts ne vous ont pu celer[1].
J'aimais, vous l'avez su; mais pour venger* mon père,
J'ai bien voulu proscrire[2] une tête si chère :
Votre Majesté, Sire, elle-même a pu voir
Comme[3] j'ai fait céder mon amour au devoir*.
Enfin Rodrigue est mort, et sa mort m'a changée
D'implacable ennemie en amante* affligée.
J'ai dû cette vengeance* à qui m'a mise au jour,
Et je dois maintenant ces pleurs à mon amour.
Don Sanche m'a perdue en prenant ma défense,
Et du bras qui me perd je suis la récompense!
Sire, si la pitié peut émouvoir un roi,
De grâce, révoquez une si dure loi;
Pour prix d'une victoire où je perds ce que j'aime,
Je lui laisse mon bien; qu'il me laisse à moi-même;
Qu'en un cloître sacré je pleure incessamment[4],
Jusqu'au dernier soupir, mon père et mon amant*.

DON DIÈGUE

Enfin elle aime, Sire, et ne croit plus un crime
D'avouer par sa bouche un amour légitime.

DON FERNAND

Chimène, sors d'erreur, ton amant* n'est pas mort,
Et don Sanche vaincu t'a fait un faux rapport.

1. *Celer* : cacher; 2. *Proscrire* : mettre à prix la vie de quelqu'un; 3. *Comme* : comment, de quelle manière; 4. *Incessamment* : sans cesse, continuellement.

QUESTIONS

● VERS 1723-1740. S'attendait-on à voir Chimène accourir chez le Roi? Est-elle dans le même état d'esprit qu'à la scène VIII de l'acte II ou à la scène V de l'acte IV? — Pourquoi croit-elle pouvoir faire maintenant l'aveu public de son amour? — Sa lucidité : comment a-t-elle prévu les conséquences pratiques de sa décision (vers 1737-1738)?

DON SANCHE

Sire, un peu trop d'ardeur malgré moi l'a déçue[1] :
Je venais du combat lui raconter l'issue.
Ce généreux* guerrier, dont son cœur* est charmé* :
« Ne crains rien, m'a-t-il dit, quand il m'a désarmé;
Je laisserais plutôt la victoire incertaine,
Que de répandre un sang hasardé[2] pour Chimène;
Mais puisque mon devoir* m'appelle auprès du Roi[3],
Va de notre combat l'[4]entretenir pour moi,
De la part du vainqueur lui porter ton épée[5]. »
Sire, j'y suis venu : cet objet l'a trompée;
Elle m'a cru vainqueur, me voyant de retour,
Et soudain sa colère a trahi son amour
Avec tant de transport et tant d'impatience,
Que je n'ai pu gagner un moment d'audience[6].
Pour moi, bien que vaincu, je me répute heureux[7];
Et malgré l'intérêt de mon cœur* amoureux,
Perdant infiniment, j'aime encor ma défaite,
Qui fait le beau succès[8] d'une amour[9] si parfaite.

DON FERNAND

Ma fille, il ne faut point rougir d'un si beau feu*,
Ni chercher les moyens d'en faire un désaveu.
Une louable honte en vain[10] t'en sollicite :
Ta gloire* est dégagée, et ton devoir* est quitte;
Ton père est satisfait, et c'était le venger*
Que mettre tant de fois ton Rodrigue en danger.
Tu vois comme le ciel autrement en dispose.
Ayant tant fait pour lui[11], fais pour toi quelque chose,
Et ne sois point rebelle à mon commandement,

1. *Déçue :* voir vers 56 et la note ; 2. *Hasardé :* exposé au danger ; 3. Le Roi avait dit à don Arias de lui amener le vainqueur (vers 1456) ; 4. *L' :* Chimène ; 5. *Var. :* « Offrir à ses genoux ta vie et ton épée » ; 6. *Audience :* attention (sens courant à cette époque) ; 7. Je me considère comme heureux ; 8. *Succès :* voir vers 71 et la note ; 9. *Amour.* Hésitation entre les deux genres ; en 1647, Vaugelas confirme cette hésitation. Mais l'usage évoluera en faveur du masculin, et Corneille modifiera le vers 1742 de manière à faire de « amour » un nom masculin ; il laissera cependant « amour » féminin à ce vers 1762 ; 10. *Var. :* « enfin » ; 11. *Pour lui :* pour ton père.

QUESTIONS

● Vers 1741-1772. La solution du quiproquo : le spectateur avait-il deviné ce qui s'était passé lors du duel ? Quelles nécessités de la technique dramatique obligeaient en tout cas Corneille à cette explication ? — Le désintéressement de don Sanche (vers 1759-1761) : est-il vraisemblable sur le plan psychologique ? utile sur le plan dramatique ?

Qui te donne un époux aimé si chèrement.

SCÈNE VII. — DON FERNAND, DON DIÈGUE, DON ARIAS, DON RODRIGUE, DON ALONSE, DON SANCHE, L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR, ELVIRE.

L'INFANTE

Sèche tes pleurs, Chimène, et reçois sans tristesse
Ce généreux* vainqueur des mains de ta princesse

DON RODRIGUE

Ne vous offensez point, Sire, si devant vous
Un respect amoureux me jette à ses genoux.
Je ne viens point ici demander ma conquête :
Je viens tout de nouveau vous apporter ma tête,
Madame; mon amour n'emploiera point pour moi
Ni la loi du combat, ni le vouloir du Roi.
Si tout ce qui s'est fait est trop peu pour un père,
Dites par quels moyens il vous faut satisfaire.
Faut-il combattre encor mille et mille rivaux,
Aux deux bouts de la terre étendre mes travaux[1],
Forcer moi seul un camp, mettre en fuite une armée,
Des héros fabuleux[2] passer la renommée?
Si mon crime par là se peut enfin laver,
J'ose tout entreprendre, et puis tout achever;
Mais si ce fier honneur*, toujours inexorable,
Ne se peut apaiser sans la mort du coupable,
N'armez plus contre moi le pouvoir des humains :
Ma tête est à vos pieds, vengez-vous* par vos mains;
Vos mains seules ont droit de vaincre un invincible;
Prenez une vengeance* à tout autre impossible.
Mais du moins que ma mort suffise à me punir :

1. *Travaux* : actions héroïques; 2. *Héros fabuleux* : héros de la fable, c'est-à-dire de la mythologie.

QUESTIONS

■ SUR L'ENSEMBLE DE LA SCÈNE VI. — Chimène a beau être la dupe du quiproquo, se trouve-t-elle, au début de cette scène, dans une situation ridicule, ou du moins en état d'infériorité aux yeux du spectateur?

— L'aveu de Chimène est-il une capitulation? En quoi reste-t-elle fidèle à elle-même? Sa sérénité est-elle réelle ou affectée?

— En quoi peut-on comparer le rôle de don Sanche à celui de l'Infante?

● VERS 1773-1774. Pourquoi l'intervention de l'Infante est-elle si rapide? Sa présence était-elle nécessaire?

Ne me bannissez point de votre souvenir;
Et puisque mon trépas conserve votre gloire*,
Pour vous en revancher[1] conservez ma mémoire,
Et dites quelquefois, en déplorant mon sort[2] :
« S'il ne m'avait aimée, il ne serait pas mort. »

CHIMÈNE

Relève-toi, Rodrigue. Il faut l'avouer, Sire,
Je vous en ai trop dit pour m'en pouvoir dédire[3].
Rodrigue a des vertus* que je ne puis haïr.
Et quand un roi commande, on lui doit obéir.
Mais à quoi que déjà vous m'ayez condamnée,
Pourrez-vous à vos yeux souffrir cet hyménée[4]?
Et quand de mon devoir* vous voulez cet effort,
Toute votre justice en[5] est-elle d'accord?
Si Rodrigue à l'État devient si nécessaire,
De ce qu'il fait pour vous dois-je être le salaire,
Et me livrer moi-même au reproche éternel
D'avoir trempé mes mains dans le sang paternel?

DON FERNAND

Le temps assez souvent a rendu légitime
Ce qui semblait d'abord ne se pouvoir sans crime :
Rodrigue t'a gagnée, et tu dois être à lui.
Mais quoique sa valeur* t'ait conquise aujourd'hui,
Il faudrait que je fusse ennemi de ta gloire*,
Pour lui donner sitôt le prix de sa victoire.
Cet hymen différé ne rompt point une loi
Qui sans marquer de temps lui destine ta foi.

1. *Vous en revancher :* prendre votre revanche, me rendre la pareille ; 2. *Var. :* « en songeant à mon sort » ; 3. *Var. :* « Mon amour a paru, je ne m'en puis dédire » ; 4. *Var.* des vers 1806-1811 :

« Sire, quelle apparence a ce triste hyménée,
Qu'un même jour commence et finisse mon deuil,
Mette en mon lit Rodrigue et mon père au cercueil.
C'est trop d'intelligence avec son homicide,
Vers ses mânes sacrés c'est me rendre perfide
Et souiller mon honneur d'un reproche éternel » ;

5. *En :* sur cela.

QUESTIONS

● VERS 1775-1800. Analysez la composition de cette tirade : ne contient-elle pas tous les thèmes du rôle de Rodrigue ? — Dans cette scène où Rodrigue et Chimène se retrouvent pour la première fois en public, Rodrigue s'exprime-t-il autrement que dans les scènes III de l'acte III et première de l'acte V ? En quoi est-il lui aussi obstiné ?

● VERS 1801-1812. Préférerait-on que Chimène abandonne toute résistance plutôt que de soulever une dernière objection ? Quel trait de son caractère reparaît aux vers 1809-1810 ?

Phot. Lipnitzki.

LA DERNIÈRE SCÈNE DU « CID » A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Prends un an, si tu veux, pour essuyer tes larmes.
Rodrigue, cependant[1] il faut prendre les armes.
Après avoir vaincu les Mores sur nos bords,
Renversé leurs desseins, repoussé leurs efforts,
Va jusqu'en leur pays leur reporter la guerre,
Commander mon armée, et ravager leur terre :
A ce nom seul de Cid ils trembleront d'effroi;
Ils t'ont nommé seigneur, et te voudront pour roi.
Mais parmi tes hauts faits sois-lui toujours fidèle :
Reviens-en, s'il se peut, encor plus digne d'elle;
Et par tes grands exploits fais-toi si bien priser[2]
Qu'il lui soit glorieux* alors de t'épouser.

DON RODRIGUE

Pour posséder Chimène, et pour votre service,
Que peut-on m'ordonner que mon bras n'accomplisse?
Quoi qu'absent[3] de ses yeux il me faille endurer,
Sire, ce m'est trop d'heur[4] de pouvoir espérer.

DON FERNAND

Espère en ton courage*, espère[5] en ma promesse;
Et possédant déjà le cœur* de ta maîtresse,
Pour vaincre un point d'honneur* qui combat contre toi,
Laisse faire le temps, ta vaillance* et ton roi.

1. *Cependant :* pendant ce temps ; 2. *Priser :* estimer, apprécier ; 3. *Absent :* éloigné, loin de ; 4. *Heur :* bonheur. Voir vers 988 et la note ; 5. Le dénouement du drame n'est indiqué que comme une espérance (voir l'Examen du *Cid*).

QUESTIONS

● Vers 1813-1840. Le rôle du Roi dans le dénouement : sa décision est-elle équitable ? Quelle signification prend-elle sur le plan politique ? Commentez le dernier vers de la tragédie.

■ Sur l'ensemble de la scène VII. — La mise en scène : est-il fréquent dans la tragédie que tous les personnages soient ainsi réunis au dénouement ? Quel est l'effet produit ?

— Quelles perspectives ce dénouement ouvre-t-il sur l'avenir ? Les espérances qu'il contient se réaliseront-elles ? Qu'en conclure sur le caractère du dénouement ?

— La dernière résistance de Chimène s'explique-t-elle sur le plan psychologique et moral ? Est-ce seulement pour sauvegarder la liberté de son choix qu'elle proteste contre le mariage qu'on lui propose ?

■ Sur l'ensemble de l'acte V. — Les derniers rebondissements de l'action : quels effets dramatiques déjà utilisés dans les actes précédents reparaissent ici ? Cet effet de répétition nuit-il à l'intérêt que l'on porte à l'action ?

— Le caractère de Chimène : doit-on dire qu'elle sort vaincue des épreuves qu'elle a traversées ?

— Le dénouement de cette pièce héroïque est-il romanesque ou raisonnable ?

EXAMEN DU « CID » (1660)

Ce poëme a tant d'avantages du côté du sujet et des pensées brillantes dont il est semé que la plupart de ses auditeurs[1] n'ont pas voulu voir les défauts de sa conduite[2], et ont laissé enlever leurs suffrages au plaisir que leur a donné sa représentation. Bien que ce soit celui de tous mes ouvrages réguliers[3] où je me suis permis le plus de licence[4], il passe encore pour le plus beau auprès de ceux qui ne s'attachent pas à la dernière[5] sévérité des règles; et depuis cinquante ans[6], qu'il tient sa place sur nos théâtres, l'histoire ni l'effort de l'imagination n'y ont rien fait voir qui en aie[7] effacé l'éclat. Aussi a-t-il les deux grandes conditions[8] que demande Aristote aux tragédies parfaites, et dont l'assemblage se rencontre si rarement chez les anciens et chez les modernes; il les assemble même plus fortement et plus noblement que les espèces[9] que pose ce philosophe. Une maîtresse que son devoir force à poursuivre la mort de son amant, qu'elle tremble d'obtenir, a les passions plus vives et plus allumées que tout ce qui peut se passer entre un mari et sa femme, une mère et son fils, un frère et sa sœur; et la haute vertu dans un naturel sensible à ces passions, qu'elle dompte sans les affaiblir, et à qui elle laisse toute leur force pour en triompher plus glorieusement, a quelque chose de plus touchant, de plus élevé et de plus aimable[10] que cette médiocre bonté, capable d'une faiblesse, et même d'un crime, où nos anciens étaient contraints d'arrêter le caractère le plus parfait des rois et des princes dont ils faisaient leurs héros, afin que ces taches et ces forfaits, défigurant ce qu'ils leur laissaient de vertu, s'accommodassent au goût et aux souhaits de leurs spectateurs, et fortifiassent l'horreur qu'ils avaient conçue de leur domination et de la monarchie (1).

Rodrigue suit ici son devoir sans rien relâcher de sa passion; Chimène fait la même chose à son tour, sans laisser ébranler son dessein par la douleur où elle se voit abîmée[11] par là; et si la présence de son amant lui fait faire quelques faux pas, c'est une glissade[12] dont elle se relève à l'heure même; et non seulement elle

1. Corneille pose ici la question sur le terrain de la représentation et non sur celui des discussions pédantesques; **2.** *Conduite :* l'art de conduire l'action; **3.** *Ouvrages réguliers :* les tragédies; **4.** *Licence :* liberté; **5.** *Dernière :* extrême; **6.** *Cinquante ans.* Texte de 1682. Quarante-six ans seulement d'ailleurs; **7.** *Aie,* orthographe la plus ancienne de la 3e personne du singulier du subjonctif du verbe *avoir;* **8.** Les deux grandes conditions : « Le sujet doit être à la fois vraisemblable et nécessaire » (Aristote, *Poétique,* XV, 6). Corneille en discute dans le *Discours sur le poème dramatique;* **9.** *Espèces :* exemples particuliers; **10.** *Aimable :* qui mérite l'affection; **11.** *Abîmée :* précipitée; **12.** *Glissade,* mot familier.

QUESTIONS

1. Dans quelle mesure Corneille nuance-t-il ici ce qu'il avait dit dans l'Avertissement de 1648 sur la régularité tout aristotélicienne de sa pièce? — Le ton de ce premier paragraphe.

connaît si bien sa faute qu'elle nous en avertit, mais elle fait un prompt désaveu de tout ce qu'une vue si chère lui a pu arracher. Il n'est point besoin qu'on lui reproche qu'il lui est honteux de souffrir l'entretien de son amant après qu'il a tué son père; elle avoue que c'est la seule prise que la médisance aura sur elle. Si elle s'emporte jusqu'à lui dire qu'elle veut bien qu'on sache qu'elle l'adore et le poursuit, ce n'est point une résolution si ferme, qu'elle l'empêche de cacher son amour de tout son possible lorsqu'elle est en la présence du Roi. S'il lui échappe de l'encourager au combat contre don Sanche par ces paroles :

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix[1],

elle ne se contente pas de s'enfuir de honte au même moment; mais sitôt qu'elle est avec Elvire, à qui elle ne déguise rien de ce qui se passe dans son âme, et que la vue de ce cher objet ne lui fait plus de violence, elle forme un souhait plus raisonnable, qui satisfait sa vertu et son amour tout ensemble, et demande au ciel que le combat se termine

Sans faire aucun des deux ni vaincu ni vainqueur[2].

Si elle ne dissimule point qu'elle penche du côté de Rodrigue, de peur d'être à don Sanche, pour qui elle a de l'aversion, cela ne détruit point la protestation, qu'elle a faite un peu auparavant, que malgré la loi de ce combat, et les promesses que le Roi a faites à Rodrigue, elle lui fera mille autres ennemis, s'il en sort victorieux. Ce grand éclat même qu'elle laisse faire à son amour après qu'elle le croit mort, est suivi d'une opposition vigoureuse à l'exécution de cette loi qui la donne à son amant, et elle ne se tait qu'après que le Roi l'a différée, et lui a laissé lieu d'espérer qu'avec le temps il y pourra survenir quelque obstacle. Je sais bien que le silence passe d'ordinaire pour une marque de consentement; mais quand les rois parlent, c'en est une de contradiction : on ne manque jamais à[3] leur applaudir quand on entre dans[4] leurs sentiments; et le seul moyen de leur contredire[5] avec le respect qui leur est dû, c'est de se taire, quand leurs ordres ne sont pas si pressants qu'on ne puisse remettre[6] à s'excuser de[7] leur obeir lorsque le temps en sera venu, et conserver cependant une espérance légitime d'un empêchement, qu'on ne peut encore déterminément[8] prévoir (2).

1. Vers 1556; 2. Vers 1667; 3. *Manquer à*, construction usuelle à l'époque; 4. *Entrer dans :* approuver; 5. *Contredire*, admet une double construction avec un régime direct ou indirect; 6. *Remettre à :* différer de; 7. *S'excuser de :* refuser de (sens étymologique, du latin *excusare*, mettre hors de cause); 8. *Déterminément :* d'une manière précise.

QUESTIONS

2. Dans quel sens Corneille oriente-t-il cette analyse du caractère de Chimène? Croyez-vous que réellement Chimène, à la fin de la pièce, accepte la décision du Roi en escomptant qu'avec le temps il y pourra survenir quelque obstacle?

Il est vrai que dans ce sujet il faut se contenter de tirer Rodrigue de péril, sans le pousser jusqu'à son mariage avec Chimène[1]. Il est historique et a plu en son temps; mais bien sûrement il déplairait au nôtre; et j'ai peine à voir que Chimène y consente chez l'auteur espagnol, bien qu'il donne plus de trois ans de durée à la comédie qu'il en a faite. Pour ne pas contredire l'histoire, j'ai cru ne me pouvoir dispenser d'en jeter quelque idée, mais avec incertitude de l'effet; et ce n'était que par là que je pouvais accorder la bienséance du théâtre avec la vérité de l'événement (3).

Les deux visites que Rodrigue fait à sa maîtresse ont quelque chose qui choque cette bienséance de la part de celle qui les souffre; la rigueur du devoir voulait qu'elle refusât de lui parler et s'enfermât dans son cabinet, au lieu de l'écouter; mais permettez-moi de dire avec un des premiers esprits de notre siècle, « que leur conversation est remplie de si beaux sentiments, que plusieurs n'ont pas connu ce défaut, et que ceux qui l'ont connu l'ont toléré[2] ». J'irai plus outre, et dirai que tous presque ont souhaité que ces entretiens se fissent; et j'ai remarqué aux premières représentations qu'alors que ce malheureux amant se présentait devant elle, il s'élevait un certain frémissement dans l'assemblée, qui marquait une curiosité merveilleuse et un redoublement d'attention pour ce qu'ils avaient à se dire dans un état si pitoyable. Aristote dit qu'il y a des absurdités qu'il faut laisser dans un poëme, quand on peut espérer qu'elles seront bien reçues; et il est du devoir du poëte, en ce cas, de les couvrir de tant de brillants qu'elles puissent éblouir. Je laisse au jugement de mes auditeurs si[3] je me suis assez bien acquitté de ce devoir pour justifier par là ces deux scènes. Les pensées de la première des deux sont quelquefois trop spirituelles pour partir de personnes fort affligées; mais outre que je n'ai fait que la paraphraser de l'espagnol[4], si nous ne nous permettions quelque chose de plus ingénieux que le cours ordinaire de la passion, nos poëmes ramperaient souvent, et les grandes douleurs ne mettraient dans la bouche de nos acteurs que des exclamations et des hélas. Pour ne déguiser rien, cette offre que fait Rodrigue de son épée à Chimène, et cette protestation de se laisser tuer par don Sanche, ne me plairaient pas maintenant. Ces beautés étaient de mise en ce temps-là et ne le seraient plus en celui-ci. La première est dans l'original espagnol, et l'autre est tirée sur ce modèle. Toutes les deux ont

1. Dans le *Discours sur le poème dramatique*, Corneille dit : « Il suffit de mettre le héros hors de péril; le mariage n'est point un achèvement nécessaire »; 2. Il s'agit de l'abbé d'Aubignac (*Pratique du théâtre* [1657], IV, II, p. 26); 3. *Je laisse... si*, sous-entendu « le soin de voir »; 4. Voir G. de Castro, journée II. — *Paraphraser* : imiter.

QUESTIONS

3. Pourquoi cette insistance de Corneille à justifier son dénouement? Est-ce seulement question de « bienséance »? Corneille n'a-t-il pas un autre motif pour soutenir que le dénouement ne contient pas une promesse certaine de bonheur?

fait leur effet en ma faveur; mais je ferais scrupule d'en étaler de pareilles à l'avenir sur notre théâtre (**4**).

J'ai dit ailleurs ma pensée touchant l'Infante et le Roi[1]; il reste néanmoins quelque chose à examiner sur la manière dont ce dernier agit, qui ne paraît pas assez vigoureuse, en ce qu'il ne fait pas arrêter le Comte après le soufflet donné, et n'envoie pas des gardes à don Diègue et à son fils. Sur quoi on peut considérer que don Fernand étant le premier roi de Castille, et ceux qui en avaient été maîtres auparavant[2] lui n'ayant eu titre que de comtes[3], il n'était peut-être pas assez absolu sur les grands seigneurs de son royaume pour le pouvoir faire. Chez don Guillem de Castro, qui a traité ce sujet avant moi, et qui devait mieux connaître que moi quelle était l'autorité de ce premier monarque de son pays, le soufflet se donne en sa présence[4] et en celle de deux ministres d'État, qui lui conseillent, après que le Comte s'est retiré fièrement et avec bravade, et que don Diègue a fait la même chose en soupirant, de ne le pousser point à bout, parce qu'il a quantité d'amis dans les Asturies, qui se pourraient révolter et prendre parti avec les Mores dont son État est environné. Ainsi il se résout d'accommoder l'affaire sans bruit et recommande le secret à ces deux ministres qui ont été seuls témoins de l'action. C'est sur cet exemple que je me suis cru bien fondé à le faire agir plus mollement qu'on ne ferait en ce temps-ci, où l'autorité royale est plus absolue. Je ne pense pas non plus qu'il fasse une faute bien grande de ne jeter point l'alarme de nuit dans sa ville, sur l'avis incertain qu'il a du dessein des Mores, puisqu'on faisait bonne garde sur les murs et sur le port; mais il est inexcusable de n'y donner aucun ordre après leur arrivée et de laisser tout faire à Rodrigue. La loi du combat[5] qu'il propose à Chimène, avant que de le permettre à don Sanche contre Rodrigue, n'est pas si injuste que quelques-uns ont voulu le dire, parce qu'elle est plutôt une menace pour la faire dédire de la demande de ce combat qu'un arrêt qu'il lui veuille faire exécuter. Cela paraît en ce qu'après la victoire de Rodrigue il n'en exige pas précisément l'effet de sa parole et la laisse en état d'espérer que cette condition n'aura point de lieu (**5**).

1. *L'infante* dans le *Discours sur le poème dramatique; le Roi*, dans l'« examen de *Clitandre* ». Voir aussi l'« examen d'*Horace* »; **2.** *Auparavant*, confondu avec « avant » jusqu'à Vaugelas; **3.** Avant Ferdinand Ier, la Castille était formée de comtés, vassaux du royaume de Léon; **4.** Voir G. de Castro, première journée; **5.** Dans l'usage féodal, le suzerain prenait la place de son vassal auprès d'une fille orpheline.

QUESTIONS

4. Analysez en détail ce paragraphe. Comment Corneille réunit-il habilement les arguments « pour et contre »? Que penser du détachement avec lequel il semble admettre que les plus belles scènes du *Cid* ont vieilli?

5. Importance de ce paragraphe pour juger de la manière dont Corneille conçoit l'adaptation de l'histoire au public de son temps. Dans quelles limites pense-t-il qu'il faille « actualiser » les faits historiques?

Je ne puis dénier que la règle des vingt et quatre heures presse trop les incidents de cette pièce. La mort du Comte et l'arrivée des Mores s'y pouvaient entre-suivre d'aussi près qu'elles font, parce que cette arrivée est une surprise qui n'a point de communication, ni de mesures à prendre avec le reste; mais il n'en va pas ainsi du combat de don Sanche, dont le Roi était le maître, et pouvait lui choisir un autre temps que deux heures après la fuite des Mores. Leur défaite avait assez fatigué Rodrigue toute la nuit pour mériter deux ou trois jours de repos, et même il y avait quelque apparence qu'il n'en était pas échappé sans blessures, quoique je n'en aie rien dit, parce qu'elles n'auraient fait que nuire à la conclusion de l'action.

Cette même règle presse aussi trop Chimène de demander justice au Roi la seconde fois. Elle l'avait fait le soir auparavant, et n'avait aucun sujet d'y retourner le lendemain matin pour en importuner le Roi, dont elle n'avait encore aucun lieu de se plaindre, puisqu'elle ne pouvait encore dire qu'il lui eût manqué de promesse. Le roman lui aurait donné sept ou huit jours de patience avant que de l'en presser de nouveau; mais les vingt et quatre heures ne l'ont pas permis : c'est l'incommodité de la règle. Passons à celle de l'unité de lieu, qui ne m'a pas donné moins de gêne en cette pièce. Je l'ai placée dans Séville, bien que don Fernand n'en ait jamais été le maître; et j'ai été obligé à cette falsification, pour former quelque vraisemblance à la descente des Mores, dont l'armée ne pouvait venir si vite par terre que par eau. Je ne voudrais pas assurer toutefois que le flux de la mer monte effectivement jusque-là; mais, comme dans notre Seine[1] il fait encore plus de chemin qu'il ne lui en faut faire sur le Guadalquivir pour battre les murailles de cette ville, cela peut suffire à fonder quelque probabilité parmi nous, pour ceux qui n'ont point été sur le lieu même.

Cette arrivée des Mores ne laisse pas d'avoir ce défaut, que j'ai marqué ailleurs[2], qu'ils se présentent d'eux-mêmes, sans être appelés dans la pièce, directement ni indirectement, par aucun acteur du premier acte. Ils ont plus de justesse dans l'irrégularité de l'auteur espagnol : Rodrigue, n'osant plus se montrer à la Cour, les va combattre sur la frontière[3]; et ainsi le premier acteur[4] les va chercher et leur donne place dans le poëme, au contraire de ce qui arrive ici, où ils semblent se venir faire de fête[5] exprès pour en être battus, et lui donner moyen de rendre à son roi un service d'importance, qui lui fasse obtenir sa grâce. C'est une seconde incommodité de la règle dans cette tragédie.

Tout s'y passe donc dans Séville, et garde ainsi quelque espèce d'unité de lieu en général; mais le lieu particulier change de scène

---

1. *Dans notre Seine :* Corneille habitait Rouen; 2. *Ailleurs :* dans le *Discours sur le poème dramatique;* 3. Voir G. de Castro, journée II; 4. *Acteur :* personnage; 5. *Se faire de fête :* au propre, « s'introduire dans une fête sans être invité ».

en scène, et tantôt c'est le palais du Roi, tantôt l'appartement de l'Infante, tantôt la maison de Chimène, et tantôt une rue ou place publique. On le détermine aisément pour les scènes détachées; mais pour celles qui ont leur liaison ensemble, comme les quatre dernières du premier acte, il est malaisé d'en choisir un qui convienne à toutes[1]. Le Comte et don Diègue se querellent au sortir du palais, cela se peut passer dans une rue; mais après le soufflet reçu, don Diègue ne peut pas demeurer en cette rue à faire ses plaintes, attendant que son fils survienne, qu'il ne soit[2] tout aussitôt environné de peuple; et ne reçoive l'offre de quelques amis[3]. Ainsi il serait plus à propos qu'il se plaignît dans sa maison, où le met l'Espagnol, pour laisser aller ses sentiments en liberté[4]; mais en ce cas il faudrait délier les scènes comme il a fait. En l'état où elles sont ici, on peut dire qu'il faut quelquefois aider au théâtre et suppléer favorablement ce qui ne s'y peut représenter. Deux personnes s'y arrêtent pour parler, et quelquefois il faut présumer qu'ils marchent, ce qu'on ne peut exposer sensiblement à la vue, parce qu'ils échapperaient aux yeux avant que d'avoir pu dire ce qu'il est nécessaire qu'ils fassent savoir à l'auditeur. Ainsi, par une fiction de théâtre, on peut s'imaginer que don Diègue et le Comte, sortant du palais du Roi, avancent toujours en se querellant, et sont arrivés devant la maison de ce premier lorsqu'il reçoit le soufflet qui l'oblige à y entrer pour y chercher du secours. Si cette fiction poétique ne vous satisfait point, laissons-le dans la place publique, et disons que le concours du peuple autour de lui après cette offense, et les offres de service que lui font les premiers amis qui s'y rencontrent, sont des circonstances que le roman ne doit pas oublier; mais que ces menues actions ne servant de rien à la principale, il n'est pas besoin que le poëte s'en embarrasse sur la scène. Horace l'en dispense par ces vers :

> Hoc amet, hoc spernat promissi carminis auctor,
> Pleraque negligat[5].

Et ailleurs :

> Semper ad eventum festinet[6].

C'est ce qui m'a fait négliger, au troisième acte, de donner à don Diègue, pour aider à chercher son fils, aucun des cinq cents amis qu'il avait chez lui. Il y a grande apparence que quelques-uns d'eux l'y accompagnaient, et même que quelques autres le cherchaient pour lui d'un autre côté; mais ces accompagnements inutiles de personnes qui n'ont rien à dire, puisque celui qu'ils accompagnent a seul tout l'intérêt à l'action, ces sortes d'accompagnement, dis-je, ont toujours mauvaise grâce au théâtre, et d'autant plus que les comé-

1. Dans le *Discours des trois unités* (1660), Corneille a formulé de nouveau cette critique contre lui-même ; 2. *Qu'il ne soit* : sans qu'il soit ; 3. Corneille s'adresse ici au public de 1660, habitué à l'unité de lieu et au décor unique. Il n'en était pas de même en 1636 ; 4. V. G. de Castro, première journée ; 5. « Que l'auteur qui entreprend un poème, préfère ceci, rejette cela et néglige maints détails » (Horace, *Art poétique*, vers 44-45) ; 6. « Qu'il se hâte toujours vers le dénouement » (*ibid.* vers 148).

diens n'emploient à ces personnages muets que leurs moucheurs de chandelles[1] et leurs valets, qui ne savent quelle posture tenir.

Les funérailles du Comte étaient encore une chose fort embarrassante, soit qu'elles se soient faites avant la fin de la pièce, soit que le corps ait demeuré en présence[2] dans son hôtel, attendant qu'on y donnât ordre. Le moindre mot que j'en eusse laissé dire, pour en prendre soin, eût rompu toute la chaleur de l'attention, et rempli l'auditeur d'une fâcheuse idée. J'ai cru plus à propos de les dérober à son imagination par mon silence, aussi bien que le lieu précis de ces quatre scènes du premier acte dont je viens de parler; et je m'assure que[3] cet artifice m'a si bien réussi, que peu de personnes[4] ont pris garde à l'un ni à l'autre, et que la plupart des spectateurs, laissant emporter leurs esprits à ce qu'ils ont vu et entendu de pathétique en ce poème, ne se sont point avisés de réfléchir sur ces deux considérations (6).

J'achève par une remarque sur ce que dit Horace[5], que ce qu'on expose à la vue touche bien plus que ce qu'on n'apprend que par un récit.

C'est sur quoi je me suis fondé pour faire voir le soufflet que reçoit don Diègue, et cacher aux yeux la mort du Comte, afin d'acquérir et conserver à mon premier acteur l'amitié des auditeurs, si nécessaire pour réussir au théâtre. L'indignité d'un affront fait à un vieillard, chargé d'années et de victoires, les jette aisément dans le parti de l'offensé et cette mort, qu'on vient dire au Roi tout simplement sans aucune narration touchante, n'excite point en eux la commisération qu'y eût fait naître le spectacle de son sang, et ne leur donne aucune aversion pour ce malheureux amant, qu'ils ont vu forcé par ce qu'il devait à son honneur d'en venir à cette extrémité, malgré l'intérêt et la tendresse de son amour (7).

1. Les acteurs de premier plan étaient rares ; les « utilités » se trouvaient donc confiées à des illettrés très maladroits ; 2. *En présence :* présent ; 3. *Je m'assure que :* j'ai la certitude que ; 4. Scudéry a pourtant par deux fois attaqué Corneille à ce propos ; 5. « *Segnius irritant animos demissa per aurem, Quam quae sunt oculis subjecta fidelibus* » (*Art poétique*, vers 180-181), « Ce que l'oreille entend trouble moins aisément le cœur que ce que l'on expose aux yeux attentifs. »

QUESTIONS

6. Le problème des unités et de la vraisemblance : pourquoi doit-il plus que jamais en 1660 évoquer cette question ? D'après l'explication qu'il donne lui-même, est-il possible de caractériser quel genre d'imagination dramatique est le sien ? — Valeur de l'argument contenu dans la dernière phrase.

7. La référence à Horace n'est-elle pas invoquée ici pour le besoin de la cause ? Ne pourrait-on la retourner contre Corneille à propos d'autres épisodes ?

■ Sur l'ensemble de l'Examen. — Dégagez les principaux points de la critique faite par Corneille sur sa propre pièce. — Si on tient compte de la situation de Corneille et de la réputation du *Cid* en 1660, comment jugez-vous l'attitude de Corneille à l'égard de son œuvre ?

Phot. Agnès Varda.

JEAN VILAR DANS LE RÔLE DU ROI
AU THÉATRE NATIONAL POPULAIRE (1951)

nous voulons parler des procez intentez contre la Hierusalem et le Pastor Fido ; c'est a dire contre les Reffleurees des deux plus grands Hommes de dela les Monts et il n'y a personne qui ne sache que de mille questions embarassees sur le Poeme Epique et Dramatique la resolution n'aut este trouvee par occasion de ces beaux differens. Maintenant la France voit chez elle une Piece dont le destin s'est rencontre semblable a celuy de ces deux fameux Ouvrages, sinon en excellence, au moins en eclat, et en ce qu'elle s'est veue comme eux diversement agitee d'applaudissemens et de blasmes. Et apres quel que puisse estre le Cid, de quelque petit merite qu'on l'estime ; il doit se tenir bienheureux d'avoir excité ces troubles et diuisé la Royaume en partis sur son sujet. Que lon le reuuine et que lon le condamne, on ne luy sçauroit oster l'auantage d'avoir fait beaucoup de bruit et d'avoir egalement attiré sur luy les yeux de l'admiration et de la censure. On ne luy sçauroit oster l'auantage d'avoir esté la celebre Piece de scandale que doivent remarquer les vrais Les Poetes de Theatre afin de se retirer par ses beautez ou par ses imperfections en ce qu'ils auront à reparer, ou a euiter pour satisfaire

Il explique plusieurs des Chefs de l'Accusation dont le Cid est l'objet, et qui ne sont pas toutes également fondées. Les autres, dit-il, sont assez bien fondées.

Pellisson rapporte cette apostille du Cardinal.

Phot. Larousse.

UNE PAGE MANUSCRITE DES « SENTIMENTS DE L'ACADÉMIE SUR *LE CID* »

En marge, une apostille de Richelieu.

DOCUMENTS

PREMIÈRE VERSION DU DÉBUT DE L'ACTE PREMIER

Dans les éditions de 1637 à 1656, le début du Cid se présentait ainsi :

Chez Chimène.

SCÈNE PREMIÈRE. — *LE COMTE, ELVIRE*

ELVIRE

Entre tous ces amants dont la jeune ferveur
Adore votre fille et brigue ma faveur,
Don Rodrigue et don Sanche à l'envi font paraître
Le beau feu qu'en leurs cœurs ses beautés ont fait naître.
Ce n'est pas que Chimène écoute leurs soupirs,
Ou d'un regard propice anime leurs désirs :
Au contraire, pour tous dedans l'indifférence
Elle n'ôte à pas un ni donne d'espérance,
Et sans les voir d'un œil trop sévère ou trop doux,
C'est de votre seul choix qu'elle attend un époux.

LE COMTE

Elle est dans le devoir; tous deux sont dignes d'elle,
[Tous deux formés...
Et ma fille, en un mot, peut l'aimer et me plaire[1].]
Va l'en entretenir; mais dans cet entretien
Cache mon sentiment et découvre le sien.
Je veux qu'à mon retour nous en parlions ensemble;
L'heure à présent m'appelle au conseil qui s'assemble :
Le Roi doit à son fils choisir un gouverneur,
Ou plutôt m'élever à ce haut rang d'honneur;
Ce que pour lui mon bras chaque jour exécute
Me défend de penser qu'aucun me le dispute.

SCÈNE II. — *CHIMÈNE, ELVIRE*

ELVIRE, *seule.*

Quelle douce nouvelle à ces jeunes amants!
Et que tout se dispose à leurs contentements!

CHIMÈNE

Eh bien! Elvire, enfin que faut-il que j'espère?
Que dois-je devenir, et que t'a dit mon père?

ELVIRE

Deux mots dont tous vos sens doivent être charmés :
Il estime Rodrigue autant que vous l'aimez.

CHIMÈNE

L'excès de ce bonheur me met en défiance :
Puis-je à de tels discours* donner quelque croyance?

ELVIRE

Il passe bien plus outre, il approuve ses feux
Et vous doit commander de répondre à ses vœux.
Jugez après cela, puisque tantôt son père
Au sortir du conseil doit proposer l'affaire,
S'il pouvait avoir lieu de mieux prendre son temps,
[Et si tous vos désirs...
...en attendre l'issue.]

1. Les vers entre crochets ont été maintenus dans l'édition définitive (vers 25-38 et, plus loin, vers 52-58).

CORNEILLE ET GUILLÉN DE CASTRO

On trouvera ici deux scènes des Enfances du Cid, qui montrent dans quelle mesure Corneille s'est inspiré, à certains moments de son drame, du texte espagnol (traduction de M^lle^ Claude Jacquet).

Le défi et le duel.

Rodrigue. — Comte?

Le Comte. — Qui es-tu?

Rodrigue. — Je voulais justement te le faire savoir.

Chimène. — Qu'y a-t-il? Je me meurs!

Le Comte. — Que me veux-tu?

Rodrigue. — Je veux te parler. Ce vieillard, là-bas, sais-tu qui il est ?

Le Comte. — Je le sais. Pourquoi?

Rodrigue. — Pourquoi? Parle bas, écoute.

Le Comte. — Parle.

Rodrigue. — Ne sais-tu pas qu'il a été dépouillé de son honneur et de sa vaillance?

Le Comte. — Oui, peut-être.

Rodrigue. — Et que c'est son sang et le mien que j'ai dans les yeux, le sais-tu?

Le Comte. — Et quand cela serait (abrège tes discours), qu'importe?

Rodrigue. — Si tu viens avec moi, tu le sauras.

Le Comte. — Laisse-moi, blanc-bec; est-il possible? Va, chevalier novice, va, et apprends d'abord à combattre et à vaincre. Et tu pourras ensuite prétendre à l'honneur d'être vaincu par moi sans que j'éprouve de honte à te vaincre et à te tuer. Oublie à présent tes offenses car nul n'a jamais mené à bien une vengeance mortelle avec des lèvres encore mouillées de lait.

Rodrigue. — C'est avec toi que je veux débuter dans le métier des armes, et l'apprendre; et tu verras si je sais vaincre, je verrai si tu sais tuer. Et mon épée mal dirigée te dira, au bout de mon bras droit, que le cœur est le maître de cette science que je n'ai pas apprise. Et je serai satisfait quand j'aurai mêlé à l'offense faite le lait de mes lèvres avec le sang de ta poitrine.

Peranzules. — Comte!

Arias. — Rodrigue.

Chimène. — Pauvre de moi!

Don Diègue (à part). — Mon cœur s'enflamme.

Rodrigue. — Chaque ombre portée par cette maison est pour toi un asile sacré...

Chimène. — Contre mon père, Seigneur?

Rodrigue. — Et c'est pourquoi je ne te tue pas maintenant.

Chimène. — Ecoute!

Rodrigue. — Pardon, Madame, mais je suis fils de mon honneur! — Suivez-moi, Comte!

Le Comte. — Blanc-bec à l'orgueil de géant, je te tuerai si je te trouve en ma présence. Va en paix; va, va si tu ne veux qu'après avoir, en certaine occasion, donné à ton père un soufflet je ne te donne à toi mille coups de pied.

Rodrigue. — Ton insolence est à son comble!

Chimène. — Que j'ai de raisons de m'affliger!

Don Diègue. — Trop de paroles, mon fils, enlèvent sa force à l'épée.

Chimène. — Retiens la violence de ta main, Rodrigue!

Doña Urraca. — Je suis à l'agonie!

Don Diègue. — Mon fils, mon fils! J'étais bouillant de colère quand je me suis déchargé sur toi de mon affront.

(Le Comte et Rodrigue sortent en ferraillant; tous sortent après eux, et ils disent derrière la scène les répliques suivantes :)

Le Comte. — Je suis mort!

Chimène. — Sort inhumain! Hélas, mon père!

Peranzules. — Tue-le! Meurs! *(en coulisse).*

La visite de Rodrigue à Chimène.

Entre RODRIGUE qui s'agenouille devant CHIMÈNE.

Rodrigue. — Mieux vaut que dans la force de mon amour je me livre à toi et te donne le plaisir de me tuer sans la peine de me poursuivre.

Chimène. — Qu'as-tu entrepris? Qu'as-tu fait? Es-tu ombre? Es-tu chimère?

Rodrigue. — Transperce ce cœur même, que tu portes sans doute dans ton sein.

Chimène. — Ciel! Rodrigue! Rodrigue en ma maison?

Rodrigue. — Ecoute!

Chimène. — Je me meurs!

Rodrigue. — Je veux seulement que tu répondes à mes paroles par ce fer. *(Il lui tend son épée.)* Ton père le Comte, Lozano par le nom et par la fougue, posa sur les cheveux blancs du mien une main audacieuse et injuste; et bien que je me voie sans honneur, mon espérance a été abattue, dans une atteinte si imprévue, avec tant de force, que ton amour m'a fait douter de ma vengeance. De plus, dans un si grand malheur, luttèrent en dépit de moi, s'opposant dans mon cœur, mon affront et ta beauté; et toi, ma dame, tu l'emportais, si je n'avais considéré qu'après ce déshonneur tu haïrais infâme celui que tu aimas généreux. Avec cette belle pensée, si digne de ta gloire, je plongeai mon épée sanglante dans les entrailles de ton père. J'ai recouvré mon honneur perdu. Ensuite, me rendant à ton amour, je suis venu pour que tu n'appelles pas rigueur ce qui a été un devoir. Ainsi vois que ma peine rachète mon crime et ainsi tires-en vengeance, si c'est la vengeance que tu désires. Prends, et puisqu'un acte de courage et de justice *(il lui tend de nouveau son épée)* nous convient à tous deux, venge ton père avec courage, comme j'ai vengé le mien.

Chimène. — Rodrigue, Rodrigue, hélas! Je l'avoue, malgré ma douleur, en vengeant ton affront tu as agi en gentilhomme. Je ne puis te tenir pour responsable de mon malheur; et ma peine est si grande qu'il me faudra me porter à moi-même le coup que je ne te donne pas. Je t'accuse seulement de l'offense que tu me fais en te présentant à mes yeux au moment où mon sang couvre encore ta main et ton épée. Ce n'est pas en amant soumis que tu es venu, mais en offenseur assuré de n'être pas haï, sachant que je t'ai adoré. Mais va-t'en, va-t'en, Rodrigue! Mon honneur sera sauf quand ceux qui pensent que je t'adore sauront que je te poursuis. Il eût été juste que sans t'écouter je te fisse donner la mort. Mais je veux seulement te poursuivre et non te tuer! Va! et prends garde qu'on ne te voie sortir, car il est juste que celui qui m'a ôté la vie ne m'ôte pas l'honneur.

Rodrigue. — Réponds à mon légitime espoir. Tue-moi!

Chimène. — Laisse-moi!

Rodrigue. — Attends! Considère que tu te venges en me laissant la vie bien plus qu'en me donnant la mort!

Chimène. — Et même dans ce cas je ne veux me venger.

Rodrigue. — Je deviens fou! Tu es terrible... Me hais-tu?

Chimène. — Il est impossible que tu domines mon destin.

Rodrigue. — Que veut donc ta rigueur?

Chimène. — Pour mon honneur, bien que femme, je dois m'attacher à te perdre tout en priant de ne pas réussir.

Rodrigue. — Ah, Chimène! Qui l'eût dit...?

Chimène. — Ah, Rodrigue! Qui l'eût pensé...?

Rodrigue. — Que mon bonheur s'achèverait si vite?

Chimène. — ... Et que ma félicité verrait si tôt sa fin? Mais, ô ciel, que je tremble qu'on ne te voie sortir...

Rodrigue. — Que vois-je?

Chimène. — Pars et laisse-moi à ma douleur!

Rodrigue. — Reste, je m'en irai la mort dans l'âme. *(Ils sortent.)*

JUGEMENTS SUR « LE CID »

XVII^e SIÈCLE

Le Cid est sans doute la pièce sur la création de laquelle nous ayons le plus de jugements contemporains, grâce à la polémique qui opposa Corneille aux critiques. Les extraits qui suivent révèlent à la fois l'enthousiasme du public et la malveillance pointilleuse des « doctes ». La lettre de Balzac tire admirablement la leçon de la querelle.

Il est si beau [*le Cid*] qu'il a donné de l'amour aux dames les plus continentes, dont la passion a même plusieurs fois éclaté au théâtre public. On a vu seoir en corps aux bancs de ses loges ceux qu'on ne voit d'ordinaire que dans la chambre dorée et sur le siège des fleurs de lys. La foule a été si grande à nos portes et notre lieu s'est trouvé si petit, que les recoins du théâtre [...] ont été des places de faveur pour les cordons bleus[1] et la scène a été d'ordinaire parée de croix de chevaliers de l'Ordre.

Montdory,
Lettre à Guez de Balzac (18 janvier 1637).

Le sujet du *Cid* étant d'un auteur espagnol, si l'invention en était bonne, la gloire en appartiendrait à Guillem de Castro, et non pas à son traducteur français. Mais il tant s'en faut que j'en demeure d'accord, que je soutiens qu'elle ne vaut rien du tout. La tragédie, composée selon les règles de l'art, ne doit avoir qu'une action principale à laquelle tendent et viennent aboutir toutes les autres, ainsi que les lignes se vont rendre de la circonférence d'un cercle à son centre; et l'argument en devant être tiré de l'histoire ou des fables connues, selon les préceptes qu'on nous a laissés, on n'a pas dessein de surprendre le spectateur, puisqu'il sait déjà ce qu'on doit représenter; mais il n'en va pas ainsi de la tragi-comédie; car bien qu'elle n'ait presque pas été connue de l'antiquité, néanmoins, puisqu'elle est comme un composé de la tragédie et de la comédie, et qu'à cause de sa fin elle semble même pencher plus vers la dernière, il faut que le premier acte dans cette espèce de poëme embrouille une intrigue qui tienne toujours l'esprit en suspens, et qui ne se démêle qu'à la fin de tout l'ouvrage.

Ce nœud gordien n'a pas besoin d'avoir un Alexandre dans *le Cid* pour le dénouer. Le père de Chimène y meurt presque dès le commencement; dans toute la pièce, elle ni Rodrigue ne poussent et ne peuvent pousser qu'un seul mouvement : on n'y voit aucune diversité, aucune intrigue, aucun nœud; et le moins clairvoyant des

1. L'écharpe bleue des membres de l'ordre du Saint-Esprit, dont les dignitaires étaient les plus grands personnages du royaume.

spectateurs devine ou plutôt voit la fin de cette aventure aussitôt qu'elle commence.

Georges de Scudéry,
Observations sur « le Cid » (avril 1637).

Scudéry fait un examen des vers, et s'arrête en des choses qui ne valent pas la censure, ou qui ne la méritent pas [...].

Ce que je trouverais plus encore à reprendre en cette pièce est qu'une bonne partie est pleine de pointes si étranges, que ce devait être là le principal sujet des *Observations*, avec les mauvaises façons de parler que Scudéry a peut-être oubliées pour faire plaisir à son ami [...].

En demandant justice au Roi, elle [Chimène] s'amuse à pointiller sur les pensées que peut avoir le sang de son père, et à dire :

... Qui tout sorti fume encor de courroux
De se voir répandu pour d'autres que pour vous.
[Vers 663-664.]

Mais ce sang, qui sait connaître pour quel sujet il est versé, et qui est fort fâché de ce que ce n'est pas pour le Roi, sait bien encore plus, car il sait écrire et même sur la poussière, et écrit le devoir de Chimène. Je n'ai point su à la vérité en quels termes ni en quels caractères, dont j'ai grand regret, car cette curiosité était belle à savoir. Voilà un sang qui sait faire des merveilles; mais voici une valeur qui fait bien autre chose, même après la mort de celui qui la possédait. Voyez où elle s'est mise et en quel état. Voici les vers :

Ou plutôt la valeur en cet état réduite
Me parlait par sa plaie, et hâtait ma poursuite;
Et pour se faire entendre au plus juste des rois,
Par cette triste bouche elle empruntait ma voix.
[Vers 677-680.]

Cette valeur, premièrement, prend un corps fantastique, puis elle se met à l'ouverture de cette plaie, parle par ce trou, et appelle Chimène; puis l'auteur se reprend, et dit que toutefois cette valeur ne parle pas, mais se sert de la bouche de cette plaie pour parler, et enfin, par cette bouche, elle emprunte la voix de Chimène. Voyez que de détours! Cet homme mort, ne pouvant plus parler, emprunte la voix de sa valeur, sa valeur emprunte la bouche de sa plaie, et la plaie emprunte la voix de Chimène. Il faut avoir bien de l'esprit pour faire ces fictions et avoir ces belles pensées.

Le Jugement du « Cid »
composé par un bourgeois de Paris,
marguillier de sa paroisse (1637).

Considérez néanmoins, Monsieur, que toute la France entre en cause avec lui [Corneille], et que peut-être il n'y a pas un des juges dont vous êtes convenus ensemble qui n'ait loué ce que vous désirez qu'il condamne : de sorte que, quand vos arguments seraient

invincibles et que votre adversaire y acquiescerait, il aurait toujours de quoi se consoler glorieusement de la perte de son procès, et vous dire que c'est quelque chose de plus d'avoir satisfait tout un royaume que d'avoir fait une pièce régulière. [...]

Il y a des beautés parfaites qui sont effacées par d'autres qui ont plus d'agrément et moins de perfection; et parce que l'acquis n'est pas si noble que le naturel, ni le travail des hommes que les dons du ciel, on vous pourrait encore dire que savoir l'art de plaire ne vaut pas tant que savoir plaire sans art. [...]

Cela étant, Monsieur, je ne doute pas que Messieurs de l'Académie ne se trouvent bien empêchés dans le jugement de votre procès, et que d'un côté vos raisons ne les ébranlent, et de l'autre l'approbation publique ne les retienne. [...]

Ainsi vous l'emportez dans le cabinet, et il a gagné au théâtre. Si le Cid est coupable, c'est d'un crime qui a eu récompense; s'il est puni, ce sera après avoir triomphé; s'il faut que Platon le bannisse de sa république, il faut qu'il le couronne de fleurs en le bannissant, et ne le traite pas plus mal qu'il a traité autrefois Homère; si Aristote trouve quelque chose à désirer en sa conduite, il doit le laisser jouir de sa bonne fortune, et ne pas condamner un dessein que le succès a justifié. Vous êtes trop bon pour en vouloir davantage. Vous savez qu'on apporte souvent du tempérament aux lois, et que l'équité conserve ce que la justice pourrait ruiner. N'insistez point sur cette exacte et rigoureuse justice. Ne vous attachez point avec tant de scrupule à la souveraine raison. Qui voudrait la contenter et suivre ses desseins et sa régularité serait obligé de lui bâtir un plus beau monde que celui-ci. Il faudrait lui faire une nouvelle nature des choses et lui aller chercher des idées au-dessus du ciel. Je parle pour mon intérêt : si vous la croyez, vous ne trouverez rien qui mérite d'être aimé, et par conséquent je suis en hasard de perdre vos bonnes grâces, bien qu'elles me soient extrêmement chères, et que je sois passionnément, Monsieur, votre, etc.

Lettre de Guez de Balzac à Scudéry
sur ses *Observations sur « le Cid »* (27 août 1637)[1].

A ce que nous pouvons juger des sentiments d'Aristote sur la matière du vraisemblable, il n'en reconnaît que deux genres, le commun et l'extraordinaire. [...]

Sur ce fondement nous disons que le sujet du *Cid* est défectueux en sa plus essentielle partie; parce qu'il manque de l'un et de l'autre vraisemblable, et du commun et de l'extraordinaire; car ni la bienséance d'une fille introduite comme vertueuse n'y est gardée par le poëte, lorsqu'elle se résout à épouser celui qui a tué son père, ni la fortune par un accident imprévu, et qui naisse de l'enchaîne-

1. Le texte complet de cette lettre est cité dans le volume des « Classiques Larousse » consacré à *Balzac-Voiture*.

ment des choses vraisemblables, n'en fait point le démêlement. Au contraire, la fille consent à ce mariage par la seule violence que lui fait son amour; et le dénouement de l'intrigue n'est fondé que sur l'injustice inopinée de Fernand, qui vient ordonner un mariage que par raison il ne devait pas seulement proposer. Nous avouons bien que la vérité de cette aventure combat en faveur du poëte, et le rend plus excusable que si c'était un sujet inventé; mais nous maintenons que toutes les vérités ne sont pas bonnes pour le théâtre, et qu'il en est de quelques-unes comme de ces crimes énormes dont les juges font brûler les procès avec les criminels.

Sentiments de l'Académie sur « le Cid »,
rédigés par Chapelain (décembre 1637).

Les échos de cette querelle fameuse se retrouvent encore dans la seconde moitié du siècle, mais on ne conteste plus la beauté d'une œuvre qui est déjà considérée comme « classique ».

En vain contre le Cid un ministre se ligue :
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.
L'Académie en corps a beau le censurer :
Le public révolté s'obstine à l'admirer.

Boileau,
Satire IX (v. 231 à 234) [1667].

Quelle prodigieuse distance entre un bel ouvrage et un ouvrage parfait ou régulier! Je ne sais s'il s'en est encore trouvé de ce dernier genre. Il est peut-être moins difficile aux rares génies de rencontrer le grand et le sublime, que d'éviter toute sorte de fautes. *Le Cid* n'a eu qu'une voix pour lui à sa naissance, qui a été celle de l'admiration; il s'est vu plus fort que l'autorité et la politique, qui ont tenté vainement de le détruire; il a réuni en sa faveur des esprits toujours partagés d'opinions et de sentiments, les grands et le peuple : ils s'accordent tous à le savoir de mémoire, et à prévenir au théâtre les acteurs qui le récitent. *Le Cid* enfin est l'un des plus beaux poëmes que l'on puisse faire; et l'une des meilleures critiques qui ait été faite sur aucun sujet est celle du *Cid*[1].

La Bruyère,
les Caractères (Des ouvrages de l'esprit, 30)
[4e édition, 1689].

Bossuet est en désaccord avec ses contemporains, mais pour des motifs qui concernent non le Cid *en particulier, mais le théâtre en général, dont il condamne l'immoralité.* Le Cid *lui semble une pièce capable d'éveiller les passions toujours dangereuses.*

Que veut un Corneille, dans son *Cid*, sinon qu'on aime Chimène, qu'on l'adore avec Rodrigue, qu'on tremble avec lui lorsqu'il est

1. Allusion aux *Sentiments de l'Académie sur le « Cid »*.

dans la crainte de la perdre, et qu'avec lui on s'estime heureux lorsqu'il espère de la posséder?

Bossuet,
Maximes sur la comédie (1694).

XVIII^e SIÈCLE

Voltaire, admirateur de Racine, apporte toujours beaucoup de restrictions à ses éloges de Corneille, et il tient compte des entorses commises par le poète contre les règles.

On n'avait point su encore parler au cœur chez aucune nation. Cinq ou six endroits très touchants, mais noyés dans la foule des irrégularités de Guillen de Castro, furent sentis par Corneille, comme on découvre un sentier couvert de ronces et d'épines.

Voltaire,
Commentaires (Préface du « Cid ») [1764].

XIX^e SIÈCLE

Avec le romantisme, les fameuses « irrégularités » du Cid *vont au contraire être portées à l'avantage de Corneille, considéré comme brimé par le classicisme. C'est tout juste si Hugo ne voit pas en lui un précurseur du romantisme.*

Il faut voir comme Pierre Corneille, harcelé à son début pour sa merveille du *Cid*, se débat sous Mairet, Claveret, d'Aubignac et Scudéry! comme il dénonce à la postérité les violences de ces hommes qui, dit-il, se font *tout blancs d'Aristote!* [...] Il fallut un juge pour trancher la question. Chapelain décida. Corneille se vit donc condamné, le lion fut muselé, ou, pour dire comme alors, la *corneille* fut *déplumée*. Voici maintenant le côté douloureux de ce drame grotesque : c'est après avoir été ainsi rompu dès son premier jet, que ce génie, tout moderne, tout nourri du moyen-âge et de l'Espagne, forcé de mentir à lui-même et de se jeter dans l'antiquité, nous donna cette Rome castillane, sublime sans contredit, mais où, excepté peut-être dans le *Nicomède* si moqué du dernier siècle pour sa fière et naïve couleur, on ne retrouve ni la Rome véritable, ni le vrai Corneille.

Victor Hugo,
Préface de « Cromwell » (1827).

Les querelles entre romantisme et classicisme à leur tour évanouies dans le passé, les historiens de la littérature peuvent essayer de définir objectivement la place du Cid *dans l'évolution du théâtre français. G. Lanson trouve dans la pièce une rigueur de composition qui annonce le classicisme.*

Il est aisé de voir que, dans *le Cid*, la double situation initiale étant posée, c'est-à-dire le Cid et Chimène étant amants, don Diègue

et don Gomès étant rivaux, le caractère de don Gomès amène l'insulte, celui de don Diègue et celui de Rodrigue nécessitent la vengeance et celui de Chimène détermine la demande de justice [...]. Le choix du Roi a été la chiquenaude qui a donné le mouvement à ce petit monde.

Gustave Lanson,
Corneille (1898).

XX^e SIÈCLE

Les travaux plus récents de l'histoire littéraire ont permis de mieux situer le Cid, *à la limite de cette période où le goût du baroque fait place à la discipline « classique », et de mieux comprendre en quoi* le Cid *pouvait répondre à l'idéal d'une époque. Mais, en même temps, écrivains et critiques s'émerveillent de l'« actualité » que garde toujours la pièce, de son éternelle jeunesse; de toutes les pièces du répertoire tragique,* le Cid *reste peut-être la plus vivante, et sans doute la seule capable de susciter l'enthousiasme.*

Le beau secret, le profond secret du classique (et jamais et nulle part il n'est aussi beau et il n'atteint aussi profondément que dans Corneille) [...], c'est le pair et le comparable, c'est le loyal, et c'est que tous les mondes et tous les êtres y soient à égalité. [...]

Nous atteignons ici, au secret même, au point de secret de la poétique et du génie de Corneille : *l'honneur est aimé d'amour, l'amour est honoré d'honneur.* [...]

Nous n'avons qu'un honneur. Il est tant de maîtresses, dit le vieux don Diègue. Mais l'idée de Rodrigue, l'idée cornélienne, c'est : 1° que nous n'avons qu'un honneur; 2° que nous n'avons qu'une maîtresse; 3° que c'est la même unicité.

Charles Péguy,
Victor-Marie, comte Hugo (1910).

Tragédie unique, par tout ce qu'il y a de foi, d'ardeur, d'héroïsme chevaleresque, d'exubérance de vie; unique encore par le charme divin de la jeunesse, cette fleur exquise de la jeunesse que les plus admirables génies ne font guère éclore qu'une fois.

Gustave Reynier,
le Cid (1929).

D'une poussée triomphante et bousculante, *le Cid* s'installe dans l'admiration populaire, en lui apportant quelque chose de fort et de vital.

Jean Schlumberger,
Plaisir à Corneille (1936).

Le *Cid* est le chef-d'œuvre de la tragi-comédie. Un chef-d'œuvre qui sans doute n'eût pas été possible si depuis quelques années la tragédie n'avait été en pleine renaissance. [...]

Le *Cid*, tragi-comédie romanesque, a toutes les vertus de la tragédie. Plus tard, quand la tragi-comédie aura passé de mode, Corneille dira que *le Cid* était une tragédie, et les historiens, sans y regarder de si près, ne feront pas difficulté de le croire.

Antoine Adam,
Histoire de la littérature française au XVII^e siècle,
tome I^er (1948).

On accorde généralement à Corneille qu'il donne dans *le Cid*, plus qu'en aucune autre de ses tragédies, une note juste de l'amour; qu'il ne le ramène pas entièrement à des idées; lui laisse ses mouvements naturels, son ardeur, ses incohérences, sa cruauté, sa fatalité; ne lui retire pas ses fondations gracieuses et naïves, les formes de l'instinct et du bonheur. [...] Il ne faudrait pas isoler cet amour, comme on l'a fait trop souvent, des conditions réelles où il se trouve engagé. La société féodale qui mesure la valeur à la force nue, Séville elle-même dans cette méridionale Espagne que le roi a élue pour y installer sa cour, ses stratèges politiques et militaires, l'orgueil d'un peuple en marche vers la Reconquête, les victoires sur l'envahisseur, mais aussi les malheurs et les périls, lui composent un climat barbare et raffiné. [...] Le soin qu'apporte Corneille à adoucir l'âpreté des modèles espagnols ne suffit pas, fort heureusement, à retirer tout à fait du *Cid* certaines couleurs naïves et brutales. Il y a plus : Corneille et toute son époque si sensible à l'honneur ne pouvaient que se reconnaître dans l'œuvre exemplaire de Castro. En particulier ils devaient en saisir la solidité harmonieuse de toutes les parties en ce qui concerne les rapports entre personnes fondés sur les notions de générosité, d'honneur et de gloire. Ils s'appuyaient eux aussi sur les mêmes valeurs.

Octave Nadal,
le Sentiment de l'amour dans l'œuvre de P. Corneille (1948).

En fait, passé *le Cid*, on ne retrouve jamais plus chez Corneille la franche gaieté de ses premières pièces (une seule fois, par accident, dans *le Menteur*), ni cet accent triomphal et ce chant de confiance juvénile en la vie qui avaient fait applaudir son Rodrigue. Déjà Horace a découvert les lendemains sinistres de la gloire, et Auguste, revenu de toutes les grandeurs de ce monde, prépare la voie à Polyeucte, suprême leçon de détachement et recours à l'autre vie comme à l'unique espérance.

Louis Herland,
Corneille par lui-même (1954).

SUJETS DE DEVOIRS

NARRATIONS

● Vous venez d'assister à une représentation du *Cid*. Faites part à un ami de vos impressions et essayez de lui faire partager votre plaisir.

● On s'entretient dans un salon de Paris en 1637 du succès du *Cid*. Un bel esprit, critique de profession, attaque la pièce. Un mondain cultivé la défend. (Relire l'Examen.)

● Un gentilhomme, ami de don Diègue, décrit à celui-ci le combat contre les Mores, en mettant en relief les qualités de courage et de décision de Rodrigue.

DISSERTATIONS

● La Bruyère, à propos du *Cid*, fait dans ses *Caractères* l'observation que voici : « Il est peut-être moins difficile aux rares génies de rencontrer le grand et le sublime, que d'éviter toute sorte de fautes. » Que voulait-il dire ?

● Qu'est-ce que la règle des trois unités ? Comment Corneille l'a-t-il observée dans *le Cid* ?

● Discutez cette opinion de J. Lemaitre : « *Le Cid* est un accident dans la carrière de Corneille. »

● Etes-vous de l'avis de La Bruyère : « *Le Cid* est l'un des plus beaux poèmes que l'on puisse faire, et l'une des meilleures critiques qui ait été faite sur aucun sujet est celle du *Cid* » ?

● A-t-on eu tort de parler du romantisme de Corneille dans *le Cid* ?

● Corneille, dans *le Cid*, a-t-il fait œuvre de créateur ?

● Que pensez-vous de ce jugement de Sainte-Beuve : « *Le Cid* est une fleur immortelle d'amour et d'honneur » ?

● Le héros cornélien trouve-t-il sa parfaite expression dans Rodrigue ?

● On a dit du théâtre de Corneille qu'il était un effort continu vers le sublime. Montrez que *le Cid* en est le début éclatant.

● Les héros du *Cid* préfigurent les personnages de la Fronde. Ils sont à l'image de toute une époque. Montrez-le.

● Appréciez cette pensée de Sainte-Beuve : « Un jeune homme qui n'admirerait pas *le Cid* serait bien malheureux ; il manquerait à la passion et à la vocation de son âge. »

● « Que veut Corneille dans son *Cid*, sinon qu'on aime Chimène, qu'on l'adore avec Rodrigue, qu'on tremble avec lui lorsqu'il est dans la crainte de la perdre, et qu'avec lui on s'estime heureux lorsqu'il espère de la posséder ? » Bossuet, là-dessus, condamne le théâtre comme coupable de déguiser les faiblesses humaines en vertus. Etes-vous de son avis ? Donnez les raisons de votre opinion.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Résumé chronologique de la vie de Corneille	4
Corneille et son temps	6
Bibliographie sommaire	8
Notice	9
Lexique du vocabulaire de Corneille	22
Dédicace à M^me^ de Combalet (1637)	25
Avertissement du *Cid* (1648)	26
Premier acte	33
Deuxième acte	55
Troisième acte	78
Quatrième acte	98
Cinquième acte	115
Examen du *Cid* (1660)	133
Documents	140
Jugements sur *le Cid*	143
Sujets de devoirs	150

Imprimerie LAROUSSE, 1 à 9, rue d'Arcueil, Montrouge (Seine).
Mai 1965. — Dépôt légal 1965-2e. — N° 3270. — N° de série Editeur 3327.
IMPRIMÉ EN FRANCE (*Printed in France*). — 31.921 C-10-65.

les dictionnaires Larousse

sont constamment tenus à jour :

en un volume

PETIT LAROUSSE

Une netteté incomparable (imprimé en offset). Les mots les plus récents; toutes les définitions renouvelées. Des renseignements encyclopédiques rigoureusement à jour aussi bien dans la partie « vocabulaire » que dans la partie « noms propres ».
1 808 pages (14,5 × 21 cm), 5 130 ill. et 114 cartes en noir, 48 h.-t. en couleurs, atlas de 24 pages.

Existe également en édition de luxe, papier bible, reliure pleine peau.

LAROUSSE CLASSIQUE

Le dictionnaire du baccalauréat, de la 6e à l'examen : sens moderne et classique des mots, tableaux de révisions, cartes historiques, etc. 1 290 pages (14 × 20 cm), 53 tableaux historiques, 153 planches en noir, 48 h.-t. et 64 cartes en noir et en couleurs.

DICTIONNAIRE DU VOCABULAIRE ESSENTIEL

par G. Matoré, directeur des Cours de Civilisation française à la Sorbonne. Les 5 000 mots fondamentaux de la langue française, définis à l'aide de ce même vocabulaire, avec de nombreux exemples d'application. 360 pages (13 × 18 cm), 230 illustrations.

en deux volumes (21 × 30 cm)

LAROUSSE UNIVERSEL

Plus de 2 000 pages. Le dictionnaire du « juste milieu ». 138 423 articles, des milliers de gravures, de planches en noir et en couleurs, 535 reproductions des chefs-d'œuvre de l'Art.

en dix volumes (21 × 27 cm)

GRAND LAROUSSE ENCYCLOPÉDIQUE

Dans l'ordre alphabétique, toute la langue française, toutes les connaissances humaines. 10 240 pages, 450 000 acceptions, 32 516 illustrations et cartes en noir, 314 hors-texte en couleurs.

dictionnaires pour l'étude du langage

une collection d'ouvrages reliés (13,5 × 20 cm) indispensables pour une connaissance approfondie de la langue française et une sûre appréciation de sa littérature :

DICTIONNAIRE DES LOCUTIONS FRANÇAISES
par Maurice Rat. 462 pages; édition augmentée.

DICTIONNAIRE DES DIFFICULTÉS DE LA LANGUE FRANÇAISE
couronné par l'Académie française. Par Adolphe V. Thomas. 448 pages.

DICTIONNAIRE DES SYNONYMES
couronné par l'Académie française. Par R. Bailly. 640 pages.

DICTIONNAIRE ANALOGIQUE
par Ch. Maquet. Les mots par les idées, les idées par les mots. 600 pages.

NOUVEAU DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE
par A. Dauzat, J. Dubois et H. Mitterand. 850 pages. *Nouveauté.*

DICTIONNAIRE D'ANCIEN FRANÇAIS
par R. Grandsaignes d'Hauterive. 604 pages.

DICTIONNAIRE DES RACINES
des langues européennes. Par R. Grandsaignes d'Hauterive. 364 pages.

DICTIONNAIRE DES NOMS DE FAMILLE
et prénoms de France. Par A. Dauzat. 652 pages

DICTIONNAIRE DES NOMS DE LIEUX
de France. Par A. Dauzat et Ch. Rostaing. 720 pages.

DICTIONNAIRE DES PROVERBES
sentences et maximes. Par M. Maloux. 648 pages.

DICTIONNAIRE DES RIMES FRANÇAISES
méthodique et pratique. Par Ph. Martinon. 296 pages.

DICTIONNAIRE COMPLET DES MOTS CROISÉS
préface de R. Touren. 896 pages. *Nouveauté.*

LISTE DES CLASSIQUES LAROUSSE

XIX[e] SIÈCLE

BALZAC : Le Cousin Pons, 2 v. La Cousine Bette, 2 v. Eugénie Grandet, 2 v. Le Lys dans la Vallée. Le Médecin de campagne. Les Paysans. Le Père Goriot, 2 v. La Recherche de l'Absolu. Illusions perdues, 2 v. : 14 vol.

BAUDELAIRE : Les Fleurs du mal.

BERNARD (Cl.) : Introduction à l'étude de la médecine expérimentale (1re partie).

BOURGET : Le Disciple.

CHATEAUBRIAND : Génie du Christianisme. Atala, René, Les Natchez. Les Martyrs. Mémoires d'Outre-Tombe. 4 vol.

A. COMTE : Cours de philosophie positive.

B. CONSTANT : Adolphe.

P.-L. COURIER : Pages choisies.

FLAUBERT : Madame Bovary. Salammbô. Trois Contes. 3 vol.

E. FROMENTIN : Dominique.

Th. GAUTIER : Pages choisies.

HUGO : Les Châtiments. Choix de poésies lyriques. Les Contemplations. Feuilles d'automne ; les Chants du crépuscule. Hernani. Légende des siècles, 2 v. Les Misérables, 2 v. N.-D. de Paris. Odes et Ballades ; les Orientales. Préface de Cromwell et autres préfaces dramatiques. Ruy Blas. Les Travailleurs de la mer. Les Voix intérieures, les Rayons et les Ombres. Derniers recueils lyriques. 16 vol.

LABICHE : Le Voyage de M. Perrichon.

LAMARTINE : Jocelyn, 2 v. Méditations. Harmonies. Recueillements.

MAUPASSANT : Contes choisis. Bel-Ami.

MÉRIMÉE : Colomba ; Mateo Falcone. Carmen. Théâtre de Clara Gazul. 3 vol.

MICHELET : Pages choisies, 2 v. Jeanne d'Arc.

MUSSET : Les Caprices de Marianne. Œuvres choisies (poésie et prose). Fantasio. On ne badine pas avec l'Amour. Il ne faut jurer de rien. Lorenzaccio. 7 vol.

NERVAL : Pages choisies.

NODIER : Contes choisis.

RENAN : L'Avenir de la Science. Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse.

RIMBAUD : Pages choisies.

SAINTE-BEUVE : Causeries du Lundi, 3 v. Port-Royal. Chateaubriand et son groupe littéraire. Volupté. 6 vol.

SAND (George) : La Petite Fadette, 2 v. La Mare au Diable. Lettres d'un voyageur.

Mme DE STAËL : De la Littérature ; De l'Allemagne.

STENDHAL : Racine et Shakespeare. Le Rouge et le Noir, 2 v. La Chartreuse de Parme.

Aug. THIERRY : Récits des temps mérovingiens. Conquête de l'Angleterre. 2 vol.

Verlaine et les poètes symbolistes.

VIGNY : Cinq-Mars. Poésies choisies. Chatterton. Le Journal d'un poète. Servitude et grandeur militaires. Stello. 6 vol.

ZOLA : L'Assommoir. Germinal. 2 vol.

XX[e] SIÈCLE

ANOUILH : La Répétition ou l'Amour puni.

BARRÈS : La Colline inspirée.

BERNANOS : Sous le Soleil de Satan.

CLAUDEL : Le Soulier de satin.

COCTEAU : La Machine infernale.

DUHAMEL : Chronique des Pasquier, 2 v.

FRANCE : Le Crime de Sylvestre Bonnard ; les dieux ont soif.

GIDE : Les Faux-Monnayeurs.

GIRAUDOUX : La guerre de Troie n'aura pas lieu.

LOTI : Pêcheur d'Islande ; le Mariage de Loti.

MALRAUX : La Condition humaine.

R. MARTIN DU GARD : Les Thibault, 2 vol.

MAURIAC : Le Mystère Frontenac.

MAUROIS : La Vie de Disraëli.

MONTHERLANT (de) : Les Bestiaires.

PÉGUY : Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc.

PROUST : Du côté de chez Swann.

R. ROLLAND : Jean-Christophe, 2 vol.

J. ROMAINS : Les Hommes de bonne volonté, 2 vol.

SAINT-EXUPÉRY : Terre des Hommes.

VALÉRY : Charmes.

---

en vente chez tous les Libraires

NOUVEAUX CLASSIQUES LAROUSSE

BALZAC : **EUGÉNIE GRANDET** (2 volumes)
BAUDELAIRE : **PETITS POÈMES EN PROSE**
BEAUMARCHAIS : **LE BARBIER DE SÉVILLE**
CAMUS : **LA PESTE**
LA CHANSON DE ROLAND (2 volumes)
CORNEILLE : **ATTILA**
CORNEILLE : **LE CID**
CORNEILLE : **CINNA**
CORNEILLE : **HORACE**
CORNEILLE : **POLYEUCTE**
HUGO : **HERNANI**
HUGO : **RUY BLAS**
LA FONTAINE : **FABLES** (2 volumes)
MALHERBE, RACAN, MAINARD : **POÉSIES CHOISIES**
MALLARMÉ ET LE SYMBOLISME
MOLIÈRE : **L'AMOUR MÉDECIN**
MOLIÈRE : **L'AVARE**
MOLIÈRE : **LE BOURGEOIS GENTILHOMME**
MOLIÈRE : **DOM JUAN**
MOLIÈRE : **L'ÉCOLE DES FEMMES**
MOLIÈRE : **LES FEMMES SAVANTES**
MOLIÈRE : **LES FOURBERIES DE SCAPIN**
MOLIÈRE : **LE MALADE IMAGINAIRE**
MOLIÈRE : **LE MISANTHROPE**
MOLIÈRE : **LES PRÉCIEUSES RIDICULES**
MOLIÈRE : **LE TARTUFFE**
MONTAIGNE : **ESSAIS** (3 volumes)
MUSSET : **LORENZACCIO**
LA POÉSIE LYRIQUE AU MOYEN AGE (2 volumes)
RACINE : **ANDROMAQUE**
RACINE : **ATHALIE**
RACINE : **BÉRÉNICE**
RACINE : **BRITANNICUS**
RACINE : **ESTHER**
RACINE : **PHÉDRE**
RACINE : **LES PLAIDEURS**
SAND : **LA MARE AU DIABLE**
VERHAEREN : **POÉSIES**

Document de couverture : *Phot. Bernand.*